

MAX DU VEUZIT

Petite comtesse



BeQ

Max du Veuzit

Petite comtesse

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 276 : version 1.0

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Petite comtesse

Première partie

I

– Philippe, mon enfant, veux-tu, oui ou non, examiner sérieusement ma proposition ? Ton entêtement causera une catastrophe !

La voix suppliante de la vieille dame fit tressaillir le comte.

Il redressa sa haute taille qu'une longue méditation, après dîner, avait courbée vers les tisons de la grande cheminée.

– Je n'arrive pas à vous suivre sur ce terrain, ma mère ! D'ailleurs, comment croire à la réalité d'une pareille proposition ?

– Je t'ai expliqué que M^e Garnier, qui nous est tout dévoué, est certain des avantages énoncés. Il a dit douze millions !

– Cette histoire est fantastique !

– Si tu en doutes, consulte-le ; en même temps, il te confirmera que nous sommes au bord

du gouffre.

– Je ne l’ignore pas.

– Oui, mais il te dira aussi que ton pauvre frère ne sait plus de quel côté se tourner... cette affaire de pétrole lui a tout mangé... la dot de sa femme y a passé, tout est englouti et cependant Charles me disait encore la semaine dernière que, s’il avait des fonds, il continuerait ses recherches : il est sûr qu’il y a du pétrole aux Chaumes-Rouges. Il en a trouvé.

– Insuffisamment.

– Parce que ses moyens sont limités. Il lui faudrait un commanditaire.

Philippe d’Armons eut un geste d’indignation.

– Après avoir englouti tout ce qu’il possédait, il risquerait l’argent des autres. C’est insensé !

Mais la mère prit chaleureusement la défense de l’absent. Et sa voix douce observa avec une profonde conviction :

– Charles est un honnête homme. S’il dit qu’il y a du pétrole, c’est qu’il y en a. Et c’est désastreux pour lui, et pour nous tous, qu’il ne

puisse continuer ses recherches.

– Alors, c’est pour lui permettre de nourrir sa marotte que vous me dites : « Marie-toi. »

– Non, Philippe, ce n’est pas pour que ton frère en retire avantage que je te propose cette nouvelle union. C’est surtout dans l’intérêt de ton nom et de ton avenir.

– Bah ! Il me faut si peu pour vivre : je bazarde Orfay si c’est nécessaire !

La vieille dame regarda son fils avec tristesse, l’insouciance de ce grand jeune homme qui ne savait pas lutter contre les difficultés de la vie lui était pénible.

Il tenait de son père, évidemment.

Le comte avait été, toute sa vie, un homme léger et égoïste, ne sachant s’astreindre ni se restreindre, si bien qu’il avait connu très vite les embarras d’argent.

Il avait élevé ses fils avec la même légèreté et ce n’était pas tout à fait leur faute si, doués tous deux d’un beau nom et d’une assez belle instruction, ils ne savaient pas en tirer parti et

réussir là où d'autres, moins avantagés, arrivaient sans difficulté, parce que plus énergiques.

Cependant, le cerveau de la mère avait enregistré la dernière boutade :

– Bazarder Orfay, protesta-t-elle, et quand tu auras payé ce que tu dois à droite et à gauche, te restera-t-il assez pour végéter seulement dans la baraque des Saules, où tu loges ton garde-chasse ? Raisonne un peu avant de dire des bêtises.

– Mon rêve serait de partir, de m'expatrier. Je voudrais visiter l'Inde, la Chine.

– Pour être explorateur et archéologue, – ce qui est ta passion, – il faut de l'argent. Tu n'en as pas et je t'en offre.

Philippe haussa les épaules avec lassitude.

– Il faut le prendre, cet argent, et votre moyen me répugne, observa-t-il amèrement. Me marier dans ces conditions est dégoûtant ! Je ne comprends pas comment vous pouvez m'y encourager !

D'un geste de la main, la mère parut vouloir

arrêter sur les lèvres de son fils les reproches irrespectueux.

– Avant de me juger, Philippe, as-tu réfléchi que pour te conserver une jeunesse honorable, que pour maintenir à notre nom – au tien – un peu de l'éclat dont il a toujours été entouré, j'ai sacrifié toute ma fortune personnelle, tous mes bijoux, tous mes bibelots ! Votre père m'a laissé des affaires bien embrouillées. Je me suis débattue au milieu de mille difficultés. Vous étiez jeunes... toi surtout ! Il fallait vous élever et vous faire instruire ! Je n'ai pas contrarié vos vocations ; tu voulais l'école des Chartes, tu en as suivi les cours. Maintenant, je suis à bout de ressources : nos terres sont hypothéquées au-delà de leur valeur et les créanciers me harcèlent au point que nos serviteurs n'ignorent plus rien de notre réelle situation.

– Si mon frère n'avait pas entrepris ces fouilles dérisoires et coûteuses, il eût pu un peu alléger votre fardeau.

– Ton frère a une femme toujours malade et trois fillettes à élever. Il a été sublime vis-à-vis de

moi et c'est grâce à lui si j'ai pu tenir aussi longtemps. Je ne veux pas te faire de reproches, mon petit Philippe, mais, sans t'en rendre compte, tu as vécu jusqu'ici comme un grand enfant, sans regarder en face les exigences de la vie.

Le comte eut un geste de protestation.

– J'ai désiré, souvent, vous être utile, ma mère, mais à ma majorité, j'ai trouvé Orfay fortement hypothéqué déjà... depuis, je n'ai pu que renouveler ces maudits papiers.

– Tu as trouvé Orfay comme ton père te l'avait laissé.

– Je sais, je sais. Quand je me suis marié...

– Ton mariage fut une grosse bêtise, mon pauvre petit !

– Je vous en prie, ma mère, pria-t-il, le visage soudain douloureux.

Elle hocha tristement la tête.

– Jacqueline était une brave petite fille que j'ai aimée sincèrement, acquiesça-t-elle. Enfin, mon pauvre enfant, il faut bien que tout cela soit dit.

Avant ton mariage, je t'ai supplié de conclure une union avantageuse qui eût permis de remettre à flot la barque désarmée des Armons. Tu t'es obstiné... Tu aimais Jacqueline, on pouvait espérer que son oncle, le commandant de Sorelle, ne l'oublierait pas dans son testament.

– Il l'eût fait si elle avait vécu.

– Bref, tu as tenu bon. Vous étiez deux enfants, je ne voulais pas ce déraisonnable mariage... tu m'as menacé de me forcer la main... j'ai dû céder en faisant pour vous les pires sacrifices afin que vous ne connussiez pas, tout de suite, la misère... depuis, j'en suis réduite aux expédients pour vivre.

– Ma pauvre maman, je sais combien vous avez été bonne pour nous.

– C'est tout naturel de la part d'une mère... Seulement, Philippe, comprends-moi, c'est tellement pénible de demander pour soi... Je suis à bout de ressources, j'ai peur de demain non seulement pour moi, mais aussi pour toi et ton frère. M^e Granier a eu une idée de génie avec ce mariage qui sauve la situation et te fait riche... si

riche !... puisque le malheur a voulu que tu perdes ta femme quelques mois après ton mariage.

– Ma pauvre Jacqueline ! gémit le comte dans un sanglot.

– Tu as trente ans à peine. Ce que l’amour t’a empêché de faire la première fois, la raison t’en convaincra, maintenant.

– Mais je n’ai jamais pensé un instant que je pourrais me remarier ! cria-t-il avec une instinctive horreur. Songez donc, les cendres de ma chère femme sont à peine refroidies et je pourrais...

– Pauvre enfant ! fit la mère, apitoyée. Je te torture et réveille en toi de cruels souvenirs... j’aurais voulu t’épargner cette explication... et cependant, il le faut. C’est un mal nécessaire. Plus tard, tu me remercieras d’avoir fait ton bonheur.

– Oh ! mon bonheur ! Désormais, il ne peut plus en être question.

– Alors, pour le moment, disons de ta tranquillité.

– Ma tranquillité matérielle tout au plus, ma mère ! Car vous faites bon marché de mes sentiments et de mes goûts. Il n’y a pas six mois qu’une affreuse fièvre typhoïde a enlevé ma femme à mon affection, et vous venez me parler d’un nouveau mariage.

– L’occasion s’en présente, je ne l’ai pas cherchée.

– Une remplaçante à Jacqueline !

– Non, pas une remplaçante, je n’ai pas cette illusion ! La pauvre enfant, dont on te propose la main, sera une intruse dans ton cœur... mais elle sera le sauveur de ton nom, de ta race et de ta vie, puisqu’elle te permettra de tenir ton rang et de vivre honorablement au milieu des tiens.

– Il faudra qu’elle partage mon existence, et c’est de cela que je n’ai pas le courage.

– Un honnête homme doit avoir le courage de faire son devoir.

– Mon devoir ! Amère dérision ! Épouser une femme parce qu’elle est riche et avec la certitude de la rendre malheureuse ?

– Pourquoi la rendrais-tu malheureuse ? Je te crois incapable de cette malpropreté-là. Ne peut-on avoir des égards et des prévenances pour une femme que l'on estime et qui vous apporte l'aisance, la vie largement assurée, sans soucis, sans tracas ?

– Une femme avec qui il faut passer ses jours ! Elle devrait vivre à mes côtés, respirer l'air d'Orfay, se mouvoir dans la même ambiance que ma morte bien-aimée, au milieu de tout ce qui me l'évoque !

– Il faudra bien qu'un jour ou l'autre tu arrives à te remarier... Tu ne peux vivre sans descendance. Notre nom ne doit pas périr et puisque ton frère n'a que des filles et que sa femme est privée désormais de l'espoir d'une autre maternité, il faut bien que ce soit toi qui assumes le devoir de la survivance de notre nom.

– Le devoir, dites-vous. Où est-il, le devoir ? Un nom, c'est affaire de préjugés...

– Ne blasphème pas !

– ... Mais n'est-ce pas un devoir aussi de

conserver intact le souvenir des disparus ? Le culte des morts est la chose la plus sacrée qui soit au monde et tous les peuples s'en font une loi. J'ai juré fidélité à Jacqueline. Pendant toute ma vie, je dois lui garder sa place et non pas donner à une autre le nom et les droits qui lui reviennent à elle seule.

– Tais-toi, tu divagues ! fit la vieille dame avec commisération. Avant le devoir envers les morts, il y a le devoir envers les vivants, envers ta race, envers tous tes ascendants. Tu parles des droits d'une morte ? Alors, évoque les droits de toute la longue lignée de tes ancêtres... Parle avec ta conscience et non pas avec ton cœur.

Elle se dressa et montrant du doigt une douzaine de tableaux, accrochés au mur, elle acheva, toute frémissante d'ardeur :

– Interroge-les, demande-leur conseil ! Leur nom doit-il périr parce que tu n'as plus le courage d'être époux et de créer une famille ? La maison doit-elle sombrer dans la honte des procès et le hurlement des créanciers impayés alors que l'on t'offre une planche de salut et qu'il te suffit

d'immoler tes goûts personnels au bien de tous ?

Dans son exaltation, la mère était belle et comme transfigurée. Philippe la regardait, bouleversé par ses paroles qui semblaient s'adresser à des personnages réellement vivants.

— Mon fils est faible, continuait-elle, parce que le chagrin a ployé son jeune être, mais vous, preux chevaliers qui connaissez maintenant le néant des passions humaines, ne l'aidez-vous pas du souvenir de vos vaillances guerrières et de vos vertus familiales ? La maison va sombrer, aidez-le à la sauver.

Elle joignit les mains, suppliante, avec une foi réelle dans l'efficacité de cette prière adressée à des mânes séculaires.

— Calmez-vous, ma mère, je vous en prie, fit le comte en venant l'entourer de ses bras. La maison va périr, dites-vous, et je puis la sauver. Qu'il soit fait selon votre désir. J'immolerai mon cœur et mes aspirations pour vous donner satisfaction et assurer le calme de vos vieux jours...

– Ah ! mon Philippe, je savais bien que je ne m’adresserais pas en vain à ta raison.

Il eut un triste sourire.

– Vous êtes, ma mère, tout ce qui me rattache à l’existence... sans vous, je crois bien que j’aurais suivi ma chère Jacqueline !

– Oh ! mon enfant, ne pense jamais à une chose pareille.

– J’ai eu souvent, ces derniers mois, la hantise de la mort. Pour vous, ma mère, j’ai résisté. Aujourd’hui, je veux faire violence à mes désirs personnels ; je prendrai femme comme vous le souhaitez.

– Merci, mon Philippe. Tu verras, nous serons heureux.

– Ne vous réjouissez pas trop tôt, ma mère. Je ne suis pas un héros et, quand je connaîtrai mieux votre projet, il est probable que j’y mettrai certaines conditions.

– Ne les exprime pas avant d’être au courant. M^e Garnier viendra ce soir passer la soirée avec nous, il te dira lui-même de quoi il s’agit.

Il eut un pauvre sourire.

– Quand vous m’avez envoyé à Orfay ce télégramme de venir tout de suite vous voir, vous étiez donc si certaine de me décider, que M^e Garnier était également convoqué ?

– Je savais que nous étions acculés, il fallait agir ou sauter et j’avais l’espoir que tu préférerais nous sauver.

– C’est la carte forcée, alors !

– Tu en jugeras.

Ils ne parlèrent plus. La mère reprit un travail de tapisserie qu’elle avait négligé depuis l’arrivée de son fils, deux heures auparavant, et Philippe enfouissant sa tête dans ses mains, se mit à songer douloureusement au poids écrasant qui pesait soudain sur ses épaules déjà si fortement ployées par son cruel deuil.

II

Il était neuf heures du matin.

Un pâle soleil d'automne fardait de clarté les murs blancs de la Blanquette, vaste château moderne aux multiples bow-windows, à la longue terrasse, au perron monumental, aux vitraux éclatants.

Avant de poursuivre sa route, le visiteur matinal que le rapide de Paris venait de débarquer à la station voisine, s'arrêta et regarda longuement la riche demeure vers laquelle il s'acheminait.

– Darteuil avait du goût. Sapristi !... quelle belle propriété ! Il doit faire bon demeurer ici...

Mais il hocha la tête.

– Et pourtant !... Quel drame vais-je trouver ! À moins que ce ne soit une atroce comédie.

Il arrivait à peine sur l'imposant perron qu'un

domestique stylé s'élançait vers lui.

– Maître Savitri, sans doute ? M^{me} Darteuil attend Monsieur.

Et, tout en introduisant le visiteur, l'homme expliqua :

– Madame n'a pu aller au-devant de Monsieur, à cause de M^{lle} Darteuil... une crise... la pauvre fille, véritablement, perd complètement la tête. Le docteur dit qu'on aurait dû l'interner depuis longtemps.

Le visiteur ne répondit pas. Il examinait avec une certaine méfiance celui qui se permettait d'exprimer si familièrement son avis sur la fille de Darteuil.

Devant le silence prudent du nouveau venu, le serviteur ajouta lourdement :

– M^{me} Darteuil le dira elle-même à Monsieur : la vie n'est plus tenable auprès de la pauvre fille... sans compter que voici sa majorité qui approche et que ce serait un véritable malheur, pour tous, s'il fallait lui donner la clé des champs.

– Ah ! fit-il, M^{me} Darteuil dit que ce serait un

désastre.

– C’est quasiment l’avis de tous les amis de M^{me} Darteuil et de M^{lle} Edmée, insista l’homme en fixant étrangement le visiteur.

– Un désastre ? répéta Savitri à mi-voix.

– Dame ! douze ou quinze millions... dans les mains de... de... d’une pauvre folle, tandis que... ça serait si bien placé chez... d’autres, évidemment.

– Évidemment, balbutia Savitri dont les yeux se posèrent, inquisiteurs, sur ceux du serviteur.

– Ça ne fait pas de doute, insista encore lourdement ou maladroitement ce dernier.

– Ah ! ah ! c’est possible ! murmura entre ses dents le visiteur.

Une lueur de satisfaction illumina le regard du domestique.

– Le ciel a donné à chacun des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, fit-il sentencieusement.

Mais éteignant la flamme de son regard et

reprenant son allure obséquieuse :

– Je vais avoir l’honneur d’aller annoncer à M^{me} Darteuil l’arrivée de Monsieur. Elle sera bien contente que Monsieur se rende compte et décide lui-même...

Il allait s’éloigner, mais Savitri, d’un geste, le retint :

– Je crois que vous êtes tout dévoué à votre maîtresse, l’ami... j’aime les serviteurs dévoués.

– Je donnerais ma vie pour ma maîtresse, répondit l’homme gravement.

– Laquelle des trois ? fit brusquement Savitri en tendant le cou.

De l’affolement passa dans les yeux de l’autre. L’éclair d’une seconde, il parut à l’homme d’affaires qu’il avait devant lui une bête traquée, impuissante à se sauver.

– Laquelle ? répéta-t-il.

Mais un bruit de pas, un frôlement plutôt, se devinait derrière la porte.

– M^{me} Darteuil est la meilleure des patronnes,

prononça le domestique à voix haute. Ses gens l'adorent et je lui suis tout dévoué.

Il parlait fermement, avec chaleur, mais ses yeux suppliants, rivés à ceux du visiteur, semblaient crier éperdument quelque chose que la bouche ne disait pas.

La porte s'ouvrit, empêchant Savitri de formuler toute autre question.

Une femme entra.

Elle pouvait avoir une cinquante d'années. Assez grande, de forte corpulence, les traits empâtés, mais qui avaient dû être beaux, elle donnait une impression de force et d'énergie, assez rare chez une femme de sa condition.

M^e Savitri s'inclina galamment devant la châtelaine pendant que le domestique s'esquiva sur un coup d'œil d'intelligence de sa maîtresse.

– Votre lettre m'a donné du remords.

– Comment cela ?

– Voici des mois... deux ans même, que je ne suis venu à la Blanquette et je m'en veux d'avoir délaissé si longtemps ma pupille.

– Bah ! si cela peut adoucir vos scrupules, dites-vous que la pauvre fille ne vous eût pas reconnu... Elle est complètement inconsciente à présent.

– À tel point ?

– Folle à lier, cher monsieur. Et qui pis est, dangereuse. Gorse me disait qu'il aurait dû signer, depuis des mois déjà, son billet d'internement.

– Ce que vous me dites là me peine beaucoup. Quelle punition pour mon pauvre ami, si, de là-haut, il voit sa fille en cet état !

– Hélas ! larmoya M^{me} Darteuil, mon pauvre mari me disait quelquefois que Myette l'inquiétait... sa mère était neurasthénique... il craignait beaucoup cet antécédent maternel.

– Comment, Darteuil craignait de ce côté ? fit Savitri, sincèrement surpris.

– Hélas ! répéta la veuve sur le même ton. C'était son plus cruel souci.

Savitri ne répondit pas. Il regardait en dedans de lui-même et revoyait huit ans auparavant son

ami, Jean Darteuil, sur son lit de mort.

La belle tête du moribond se détachait, dans sa mémoire, brillante d'intelligence malgré l'imminent dénouement, sur le fond blanc des draps immaculés. Et il croyait entendre encore la voix faible commander :

— Je te confie Myette. Ma femme l'élèvera, mais c'est à toi que je la recommande, c'est sur toi que je compte pour veiller sur elle...

Et les années ont passé.

La veuve qui, d'abord, habitait Paris la majeure partie de l'année, est venue se fixer définitivement à la Blanquette, au fond de ces Ardennes à la fois si belles et si sauvages.

Depuis cinq ans, Savitri ne voit presque plus Myette... Parfois, une lettre de la veuve vient lui donner des nouvelles. Depuis deux ans, même, Savitri n'a pas fait le voyage pour venir voir la fille de son ami. Et voici que, dans sa conscience, un doute affreux se lève.

A-t-il suffisamment veillé sur l'enfant que Jean Darteuil lui avait confiée ? Peut-il affirmer

que cette femme a été bonne mère vis-à-vis de l'orpheline ?

Question angoissante ! car cette femme est mère aussi d'une fille de quelques années plus âgée que Myette... d'une fille à établir, maintenant !

— Edmée Périer, pense-t-il, est née d'un premier mariage contracté par la veuve... Jean Darteuil n'était que le second mari... L'autre était un pauvre diable de journaliste, mort sans fortune. Darteuil, au contraire, était fort riche...

Edmée Périer ne devait rien posséder, tandis que Myette, riche déjà des biens de sa mère, décédée en la mettant au monde, avait vu sa fortune tripler lors du décès de son père.

Toutes ces choses se levaient en foule dans l'esprit de Savitri.

Et était-ce hallucination ou son moi subconscient éclairait-il son intellect d'une prescience inattendue, voilà que la voix de la veuve résonnait faussement à ses oreilles ! voilà que toutes les lettres reçues ces dernières années,

au sujet de Myette, lui apparaissaient perfides et sujettes à caution ! Voilà même que le murmure du domestique, tout à l'heure « Dieu a donné des oreilles et des yeux pour entendre et regarder », lui semblait lumineusement clair ! Voilà, enfin, que, malgré ce soleil radieux, cette maison cossue, cette pièce coquette, cette femme souriante, un voile sombre jetait un nuage autour de lui.

Il sentait, sans comprendre pourquoi, les ténèbres l'environner : dans l'ambiance, il flairait du drame ; sous les sourires, il redoutait la haine.

Et l'instinct obscur qui régit nos actes, presque malgré nous, lui fit se composer un visage, prendre une attitude et commander sa voix.

Voilà que les mots jaillirent de ses lèvres sans qu'il se rendît compte de la comédie qu'il devait jouer et qu'il jouait effectivement.

– Je suis navré de ce que vous m'apprenez, fit-il enfin d'un air désolé. J'espérais que votre lettre, écrite dans un moment d'affolement maternel, exagérait la vérité... Cette pauvre petite Myette, folle à vingt ans, c'est épouvantable ! S'il

faut l'interner, nous aviserons, mais savez-vous que ce sera extrêmement pénible d'en arriver là !

– Hélas !

– Enfin, espérons que, placée dans une bonne maison... avec des soins spéciaux... l'aliénation peut guérir.

– Oh ! je doute...

– Vraiment ! vous croyez ?

– Gorse dit que, cet état ayant coïncidé avec l'âge de la puberté, il est à craindre que la guérison soit impossible... à moins que, vers cinquante ans...

– C'est effarant ! Et Gorse ne se trompe probablement pas, approuva Savitri de son même air éploré, mais banal.

Un éclair de joie avait brillé dans les yeux de la veuve.

– Gorse ne se trompe pas, affirma-t-elle. Je me suis renseignée : ils disent tous que c'est incurable.

– Je vous plains ! Cette perspective

d'internement doit être atroce pour vous qui avez élevé Myette.

– Oui, j'ai déjà versé bien des larmes.

– Et plus cruel reste à faire ! Il va falloir que je trouve une bonne maison de santé. Il y en a beaucoup autour de Paris...

– Oh ! interrompit-elle, Gorse croit qu'un changement d'air ne lui vaudrait rien du tout. Il connaît un excellent établissement...

– Ah ! si cette question a déjà été débattue...

– C'est-à-dire, qu'il a envisagé la possibilité de lui continuer ses soins. Enfin, elle jouirait d'un régime de faveur... d'une surveillance plus familiale.

– En effet, tout serait pour le mieux.

Il paraissait enchanté de n'avoir pas à s'occuper de cette affaire.

Et cependant, quelqu'un qui l'eût intimement connu se serait inquiété de la petite lueur singulière qui brillait au fond de ses yeux.

– Et maintenant que nous sommes d'accord,

reprit-il, toujours conciliant, montrez-moi un peu cette pauvre fille.

– Vous tenez à la voir ?

– Mon Dieu, puisque je suis venu jusqu'ici, autant en profiter.

– Auparavant, je tiens à vous mettre en garde contre la triste impression qu'elle peut vous causer.

– Réellement, son état mental est visible ?

– Dites que ça crève les yeux !

– Tant que ça ?

– Cette malheureuse refuse tous soins de propreté et ne supporte sur elle aucun vêtement. Elle réduit en lambeaux tous ceux que l'on veut l'obliger à porter.

– Étrange lubie !

– Il faut aussi vous attendre à ses colères ou à ses gémissements. Avec elle, il y a toujours de l'inattendu... et je me demande comment elle va vous accueillir, vous, un inconnu ?

– Peut-être, au contraire, me reconnaîtra-t-elle,

observa-t-il tranquillement.

– Ce serait trop beau !...

Elle hésita, puis, regardant l'heure au splendide cadran de la cheminée :

– Vous tenez toujours à la voir ?

– Oui, évidemment !

– Eh bien ! venez, monsieur ; nous avons le temps avant de nous mettre à table.

Elle le conduisit par de larges escaliers et de vastes couloirs jusqu'au troisième étage de la grande demeure.

– Nous sommes ici sous les combles, expliqua-t-elle. J'ai dû la loger dans l'aile droite du château qui est inhabitée pour que ses cris n'impressionnent pas mes gens. Ici, elle est loin de chacun. Savez-vous que, par ce temps de crise de domestiques, il est extrêmement difficile de se faire servir lorsqu'il y a une folle à la maison.

– En effet, fit-il. Ce ne doit pas être toujours amusant.

Il la suivait avec insouciance, semblait-il ;

cependant, ses yeux observaient autour de lui et retenaient les moindres détails.

Il remarqua qu'une porte avait été posée récemment à l'une des extrémités du couloir...

La châtelaine la lui désigna d'ailleurs :

– J'ai dû ajouter cette barrière pour l'isoler davantage.

– Elle cherchait à fuir ?

– Oh non, c'est impossible ! Elle est bien gardée. Mais j'avais peur que mes gens ne vinssent la tourmenter ou rire de ses extravagances.

La porte franchie, le reste du couloir formait vestibule, donnant accès, au fond, à une chambre sommairement meublée.

– C'est ici que couche Léonard, le domestique qui vous a introduit. C'est lui qui soigne la malade. Il nous est très dévoué... Il a connu Darteuil... C'est un vieux serviteur sur qui on peut compter.

– Il en reste encore quelques-uns, heureusement !

Le regard de Savitri rencontra une cravache pendue au mur. En éclair, l'attitude bizarre du domestique lui réapparut. Il pensa à nouveau :

« Dévoué à qui ?... Est-ce un bourreau ou un serviteur apitoyé ? »

Et, se rappelant la carrure herculéenne de l'homme, Savitri frissonna.

« Pauvre petite Myette ! Qui dira jamais quels traitements vous avez subis... »

La veuve s'était arrêtée.

— Léonard doit être auprès de Myette. Il ne faut pas pénétrer dans la chambre de cette enfant sans être certains qu'il est là, car elle n'accepte pas d'autres soins que les siens.

— Il faut donc chercher ce domestique.

— Je vais l'appeler.

Et d'un sifflet d'argent pendu à une chaînette dans son corsage, elle tira un long son aigu.

Une porte dissimulée sous une tenture s'ouvrit aussitôt.

— Nous venons voir Myette. Est-elle calme en

ce moment ?

– Oui, elle s’amuse très doucement avec des chiffons qu’elle déchire.

– Une robe en lambeaux, probablement.

– Hélas ! Toujours la même.

L’homme parlait à M^{me} Darteuil sans paraître remarquer la présence de M. Savitri. Pas une seule fois, depuis qu’il était là, son regard ne s’était tourné vers celui-ci.

– Eh bien ! entrons, fit le visiteur que toutes ces précautions oratoires commençaient à agacer.

Le domestique, ouvrant la porte, s’effaça pour laisser passer le nouveau venu.

Et Savitri entra dans la chambre de la démente.

Il s’arrêta aussitôt, presque frappé de stupeur.

Dans la pièce, un désordre inextricable régnait. Sur le plancher, des monceaux de chiffons, de papiers et de cartons, paraissant provenir de livres déchirés.

Dans un coin, un matelas... par terre, à même

le parquet !... et dans un angle, un pauvre être accroupi : deux grands yeux caves, dans un visage blanc... si blanc sous l'abondante tignasse brune qui l'encadrait fantastiquement !

Être de cauchemar, vêtu d'une blouse en lambeaux – blouse étriquée aux épaules et si écourtée par le bas ! Être famélique dont les joues creuses, les bras maigres, les mains longues aux doigts décharnés semblaient accuser un jeûne perpétuel... être humain pourtant, car les grands yeux hallucinants rivés sur ceux de Savitri paraissaient crier un appel au secours éperdu ; c'était comme une plainte infinie, incapable de s'exprimer par des mots, mais implorant tragiquement la pitié mieux que ne le feraient des paroles.

Et Savitri, horrifié, tendait le visage vers l'être fantastique qu'il ne s'attendait pas à voir tel.

– Myette, bégaya-t-il. Ce n'est pas possible... elle ! non ! ah ! ma petite Myette !

Un éclat de rire railleur troubla le tragique de la scène.

— Je vous avais prévenu, mon cher maître, disait M^{me} Darteuil. Vous doutiez, je crois !... Me croyez-vous, maintenant ?

Savitri n'eut pas le temps de répondre.

À la voix de la femme, à son rire insultant, l'être accroupi s'était dressé : corps de quinze ans, arrêté dans son développement, peut-être par une trop grande misère, mais corps souple, nerveux, onduleux, malgré la minceur exagérée.

Et, poings en avant, d'un bond, le petit être avait franchi l'espace le séparant de la châtelaine ; et, lui saisissant les cheveux, se cramponnant à son corsage, essayait de griffer, de mordre, toute sa force tendue à faire souffrir, à déchirer, à réduire, à se venger sûrement.

De rire de M^{me} Darteuil s'était changé en grimace horrifiée.

Elle poussait des cris aigus, hurlait, s'affolait ; n'arrivant pas même à secouer l'étreinte nerveuse qui la pinçait, l'égratignait sans merci, qui tenait à elle comme les griffes acérées d'un tigre sur sa proie.

Aux cris de M^{me} Darteuil, Léonard s'était précipité, ainsi que Savitri.

Tous deux essayèrent de faire lâcher prise à la jeune fille ; mais, tandis que le visiteur mettait toute sa bonne volonté à cet effet, il lui parut que son compagnon, tout en faisant de grands gestes empressés et en couvrant l'assaillante d'invectives, n'apportait pas la même précipitation utile à défendre la femme attaquée.

Illusion, peut-être, encore, mais lorsque ses grosses pattes velues effleuraient les frêles poignets de l'enfant tragique, c'était à peine s'il osait les encercler, les arracher de leur proie palpitante.

Et Savitri, levant les yeux vers Léonard, retrouva dans celui-ci le regard appuyé, profond, éloquent, d'une inexprimable volonté.

Un coin de voile se soulevait en la pensée du visiteur : ce n'était qu'une lueur, mais elle était intense.

– À laquelle des trois femmes l'homme est-il dévoué ? s'était-il demandé quelques heures plus

tôt.

À présent, Savitri pouvait se répondre à lui-même.

– Pas à M^{me} Darteuil, sûrement !

Et cette certitude lui fut douce et éloigna un peu de lui l'atroce sensation d'horreur qu'il éprouvait depuis son entrée dans cette chambre repoussante.

Ils avaient enfin dégagé la châtelaine et rejeté l'enfant à l'autre extrémité de la pièce, sur son grabat où elle tomba, tout essoufflée.

– La misérable ! elle m'aurait tuée si vous n'aviez été là, jeta, éperdue de colère, M^{me} Darteuil.

Elle était en mauvais état. Des joues et les mains balafrees de sanguinolentes traînées, les cheveux crépés, le corsage déchiré, suante, gémissante, soufflante, affolée de souffrance et de dépit.

Instinctivement, elle avait quitté la chambre de la captive et, se précipitant dans celle du domestique, elle plongeait maintenant son visage

tuméfié dans une cuvette d'eau fraîche que, respectueusement et avec un empressement obséquieux, Léonard venait de lui verser.

Savitri, tout troublé encore de l'hallucinante scène dont il venait d'être le témoin, était resté debout dans l'embrasure de la porte, suivant des yeux la victime ensanglantée de Myette.

Il sentit soudain qu'une main brûlante venait se poser sur les siennes, qu'il tenait machinalement serrées derrière son dos.

Surpris, il tourna légèrement la tête.

Myette, quittant sa couche de chiffons, s'était approchée de lui en rampant.

Et, comme il tressaillait, de répulsion peut-être, au contact de l'être famélique, l'enfant se dressa sur ses genoux et, humblement, posa ses lèvres sur les mains de l'homme d'affaires.

Le geste émut celui-ci, qui eut soudain comme des picotements à la gorge.

Mais une prudence instinctive lui fit cacher son émotion, sans qu'il se rendît compte pourquoi sa pitié, en cet instant, allait vers l'agresseur et

non vers la châtelaine.

Il jeta un regard craintif dans la direction de celle-ci, comme s'il avait eu peur de paraître approuver l'attaque brutale de l'enfant en acceptant qu'elle vînt si près de lui.

M^{me} Darteuil, tout occupée des soins que nécessitait son état, ne songeait pas à le surveiller.

Alors, doucement, sans presque changer d'attitude, il força l'enfant à se mettre debout.

Obéissante, elle se dressa tout contre lui.

Il prit son menton, l'obligeant à lever la tête, pour mieux plonger ses yeux au fond du tragique regard.

Il vit de grosses larmes couler silencieusement sur les joues d'ivoire et son cœur s'émut de ce muet désespoir après une si violente colère.

— Pauvre petite ! balbutia-t-il, si bas qu'elle seule l'entendit.

Mais ce mot de compassion la bouleversa toute.

Comprenait-elle qu'enfin le ciel lui envoyait un ami, un défenseur, peut-être ?

Ses mains se joignirent et se tendirent, suppliantes, vers lui.

— Pitié... sauvez-moi ! C'est horrible !... fit-elle, dans un souffle.

Toute la détresse humaine passait dans ses yeux et l'homme en frissonna.

— Je m'occuperai de vous, promit-il spontanément. Je...

Mais elle lui fit signe de baisser la voix.

Et, lui désignant du doigt la chambre voisine, elle le prévint :

— Se méfier !... Si elle soupçonnait votre pitié, vous seriez perdu !

Il faillit rire de la menace dont la fillette l'enveloppait.

Qu'est-ce que M^{me} Darteuil pouvait contre lui ?

Mais il y avait une telle crainte dans les yeux d'enfant levés vers lui, qu'il retint sa gaieté

intempestive. Au surplus, connaissait-il assez la veuve de son ami pour pouvoir affirmer qu'il n'avait rien à craindre d'elle, s'il contrariait ses intérêts ?

Alors, inquiet malgré lui, il tourna la tête à nouveau vers la châtelaine. Elle avait, de son mieux, réparé le désordre de sa chevelure et maintenant elle s'essuyait les mains, sa toilette terminée.

Sans bouger le corps, son bras alla par-derrrière repousser la jeune fille. Il ne fallait pas que la femme les vit ensemble.

L'enfant bizarre glissa sur ses pieds nus et gagna à reculons son grabat sur lequel elle se jeta, pauvre loque effondrée qu'on eût cru incapable d'un effort.

Savitri avait perçu son éloignement. Quand il fut certain qu'aucun soupçon ne pouvait naître dans l'esprit de la châtelaine, il se retourna hardiment vers la petite démente.

Et, tout haut :

— La voici calme, à présent. Quelle rage lui a

donc pris de se jeter sur vous ?

Mais la femme se garda bien de venir voir ou même d'élever la voix.

Elle connaissait l'effet de sa vue sur l'isolée et ne se souciait pas, pour l'instant, de ranimer sa colère.

Elle fit signe à Savitri de la suivre et elle quitta la chambre du domestique pendant que l'homme d'affaires, avant de s'éloigner, jetait un dernier regard sur le petit être accroupi.

L'enfant ne l'avait pas perdu des yeux. Elle comprit sans doute qu'il allait, car, de loin, ses mains se joignirent à nouveau dans une ardente supplication.

— Pitié ! oh ! pitié !

Et, comme il s'éloignait après un imperceptible signe de la tête, elle se rejeta sur son grabat, avec de gros hoquets convulsifs.

III

M^{me} Darteuil avait le visage en si mauvais état qu'elle avait préféré ne pas paraître à la salle à manger, livrée à la curiosité de ses gens qui n'eussent pas manqué de faire mille suppositions.

Elle s'en était excusée auprès de Savitri, laissant celui-ci prendre seul son repas du midi au château.

Il avait accepté simplement l'invitation, tout en comprenant la réserve de M^{me} Darteuil qui, après une aussi sauvage agression, était dans la nécessité de garder la chambre. Au surplus, Savitri était enchanté d'être seul. Peut-être pourrait-il plus facilement ainsi apprendre quelque chose concernant son infortunée pupille.

À la réflexion, en effet, un grand trouble l'avait envahi.

Myette était-elle folle, ou simplement victime

de sa belle-mère ?

Que penser de cette crise de colère poussée au paroxysme ? Vengeance, ou démence ?

Comment concilier une agression aussi rapide, aussi brutale, avec le calme et l'humilité qu'elle avait montrés vis-à-vis de lui ?

Et si l'enfant avait sa raison, comment pouvait-elle s'être laissé séquestrer pareillement ? Sans compter qu'intelligente, elle se serait refusée à vivre presque nue ! Elle aurait surtout accepté les vêtements qu'on lui distribuait plutôt que de les réduire en lambeaux !

Il fallait donc admettre que la pauvre fillette était anormale, sujette probablement à des crises de folie contre lesquelles elle ne pouvait réagir. C'était le plus vraisemblable et le plus facile à concilier dans l'esprit de Savitri, parmi tant de contradictions.

Le repas s'était passé silencieusement pour lui. Un maître d'hôtel obséquieux s'était chargé, sans paroles, de lui présenter les meilleurs morceaux et de remplir à souhait son verre des meilleurs

vins.

L'estomac satisfait, sa tasse de café à moitié vide, traînant encore un peu avant de quitter la table, Savitri savourait un gros cigare blond choisi parmi une dizaine d'autres posés devant lui en même temps que plusieurs flacons de liqueurs.

Il n'est tel qu'un bon repas pour rendre l'homme optimiste. Et le tuteur de Myette se sentait tout à coup singulièrement indulgent vis-à-vis de l'hôtesse qui l'avait si bien traité.

— Décidément, je crois que cette pauvre fille est une folle dangereuse, qui pourrait nuire en liberté. Sa belle-mère n'est peut-être pas la perle des mamans, mais ça n'a pas dû être toujours rigolo d'élever une innocente !... Ces êtres anormaux sont insupportables et donnent un tintouin de tous les diables à ceux qui vivent auprès d'eux.

Il en était là de ses réflexions, quand Léonard fit son entrée dans la salle à manger.

— Madame m'envoie voir si Monsieur a bien déjeuné et s'il ne lui manque rien.

– Le repas était exquis et vous voudrez bien transmettre à M^{me} Darteuil tous mes remerciements. J'espère qu'elle-même va aussi bien que possible, après la secousse de ce matin ?

– Madame s'est mise au lit. La secousse, comme dit Monsieur, a été un peu rude ! L'émotion, la peur ont brisé Madame !

– C'est qu'elle mordait et griffait, la mâtine ! Une vraie petite lionne !

– Oui, elle y allait de bon cœur... ça la soulageait !...

Un éclair de joie brillait dans le regard du domestique.

– Elle a pris un peu de forces, depuis que je la soigne, remarqua-t-il doucement.

– Ah ! Auparavant ?...

– C'était le frère de M^{me} Darteuil qui s'en chargeait... Ça ne réussissait pas très bien, d'ailleurs... Elle était devenue bien faible, la pauvre !... Cet homme est mort, il y a un mois...

– Vous n'aviez jamais vu Myette,

auparavant ?

– Monsieur fait erreur : c’est moi qui nettoiais sa chambre.

– Pourquoi donc ne m’avez-vous jamais écrit ? Il fallait me prévenir que cette petite était... souffrante.

Les yeux de l’homme s’immobilisèrent dans le vague.

– Sait-on jamais si, en voulant faire mieux, on ne fait pas plus mal : un accident est si vite arrivé !...

Le tuteur tressaillit :

– Un accident !... Contre qui ?...

– Oh ! une façon de parler !... Le frère de Madame était un savant homme... un énergique ! Sa mort a privé Madame d’un précieux appui... C’était un homme de décision... Lui vivant, on n’aurait pas eu besoin de déranger Monsieur pour régler le sort de sa pupille.

– On l’aurait fait interner, sans me demander conseil, probablement ?

– Monsieur doit voir juste... Une pauvre folle, n'est-ce pas, c'était l'intérêt de tous... Madame aurait continué de gérer ses biens, très maternellement, avec le même dévouement...

Il avait parlé le plus paisiblement du monde, sans faire un geste, sans même élever le ton. Et, cependant, il y avait comme du défi ou du mépris dans son attitude ou dans son ironie.

Savitri le regarda longuement.

Le domestique avait un aspect bourru et peu communicatif.

Le visage était dur, osseux, avec des lignes fortement accusées. Les yeux petits, vifs, perçants, s'abritaient sous de gros sourcils épais et longs, qui soulignaient encore la dureté du regard ; pourtant, celui-ci, parfois, sous une fugitive émotion, s'adoucissait jusqu'à la bonté.

Savitri pensa :

« La belle brute. »

Mais, tout haut, pour se le concilier en paraissant s'intéresser à lui :

– Vous n'êtes pas du pays, vous, l'ami ? Votre

accent dénote un étranger.

– Oh ! l’accent ne veut rien dire. J’ai boursingué un peu partout et je comprends à peu près toutes les langues. Il n’est pas de pays, en Europe, où je n’aie traîné ma carcasse.

– Et pourquoi avoir tant voyagé ?

– Quand j’étais jeune, j’avais le sang vif et la tête chaude, je m’imaginais toujours que je serais mieux ailleurs. Ça m’a fait voir du pays, jusqu’au jour où M. Darteuil m’a rencontré.

– Ah ! vous avez vu grandir Myette ?

– Oui.

– Et, naturellement, vous vous êtes attaché à elle ?...

– Monsieur fait des suppositions vraisemblables.

– Ah ! fit le tuteur, un peu désarçonné par une aussi subtile réponse.

« Enfin, que pensez-vous de la scène de ce matin ? insista-t-il.

– Hum ! commença l’homme. Je pense... qu’il

faut croire que depuis la guerre tout est changé. Auparavant, il y aurait eu bien certainement des gens pour s'étonner, tandis qu'à présent, comme dit Monsieur, on ne s'explique pas que sa pupille proteste aussi énergiquement.

Et Savitri, à nouveau, redevint incertain :

– Je ne demande qu'à m'instruire. Renseignez-moi, vous qui la connaissez...

Mais le serviteur hocha la tête :

– Ici est dangereux, là-bas serait mieux, murmura-t-il.

Et, tout haut :

– Monsieur dînera-t-il ce soir au château et faut-il lui préparer une chambre ?

– Oh ! non ! Il faut absolument que je sois chez moi demain matin.

– Monsieur reprendra donc le train du soir ?

– À quelle heure, celui-ci ?

– Dix-neuf heures cinquante... à moins que Monsieur ne prenne celui de cinq heures du soir.

– Lequel me conseillez-vous, l'ami ?

– Le premier... à moins que Monsieur ne veuille dîner à l'auberge de la Blanquette... La cuisine y est exquise et il pourrait se faire que Monsieur retrouve là des mets savoureux oubliés depuis longtemps.

Savitri demeura perplexe. Le ton d'ironie voilée de son interlocuteur ne lui échappait pas, mais il cherchait en vain ce que signifiait le conseil déguisé de dîner à l'hôtel de la Blanquette.

– Vous croyez que cette auberge vaut la peine de manquer le premier train ?

– Ah ! ça, je le garantis à Monsieur. Je connais la cave, les vins y sont exquis, sans compter que dame Lucas réussit à merveille les tournedos. Monsieur n'a qu'à s'y présenter de ma part, il sera reçu comme un prince et il apprendra ce que c'est qu'un tournedos...

– Ah ! ah ! je saurai... ?

– Tout, monsieur, tout ! À croire que dame Lucas est un diable déguisé en cuisinière. Elle sait des choses !... des riens... et encore des

choses !... que Monsieur aurait bien tort de négliger. Il n'y a rien de tel qu'un repas soigné pour y voir clair en route. Quand Monsieur reprendra le train, il comprendra qu'il n'a pas perdu son temps en mangeant à l'auberge de la Blanquette, sans compter que le train de cinq heures est un omnibus qui met treize heures pour regagner Paris, tandis que celui de dix-neuf heures est un express qui dévore les stations !...

Savitri éclata de rire :

– Voilà ce qu'il fallait me dire tout de suite, maître Léonard ! La cuisine de dame Lucas aurait pu me laisser insensible, tandis que la perspective de passer une nuit complète dans le train m'est fort désagréable. Je mangerai donc à la Blanquette.

– Monsieur n'oubliera pas les tournedos.

– Ah ! ah ! vous y tenez ?...

– Dame ! À quoi servirait de rester, si Monsieur dédaignait le plus important !... Si Monsieur craint d'oublier, il n'a qu'à penser : des tournedos... le dos tourné... ce qui se passe le dos

tourné... des tournedos, quoi !

Cette fois, Savitri crut comprendre.

– J’en mangerai, mon ami, j’en mangerai, soyez-en certain. Au surplus, j’adore le bœuf à toutes les sauces : je suis d’une gourmandise notoire et je n’ai jamais raté l’occasion de faire un bon dîner !

– Alors, ce soir, à l’auberge de la Blanquette... c’est vraiment une très bonne idée que Monsieur a là, de dîner dans cet hôtel et d’exiger des tournedos. Dieu, la bonne idée ! Dame Lucas va se mettre en quatre pour Monsieur.

Abasourdi, Savitri regardait Léonard, qui riait silencieusement. Et il sentait monter en lui une irritante inquiétude.

Le colosse lui faisait peur, tout à coup.

Quelle était cette auberge où il venait de promettre d’aller à la nuit tombante ? Quel traquenard pouvait y être dressé contre lui ?

Sous les paroles du domestique, il avait cru deviner une promesse d’apprendre quelque chose mais n’y avait-il pas, sous l’ironie du rire, une

menace déguisée ?

Pourtant, Savitri se ressaisit bientôt.

Sa perspicacité mise en éveil saurait reconnaître d'avance le danger, s'il y en avait sous roche. Dans sa poche de pantalon, il portait un revolver toujours chargé. Enfin, il se sentait fort, subitement, excité par la tâche romanesque qu'il se proposait, en défendant Myette, l'orpheline tragique, contre la puissante châtelaine qui la séquestrait.

Cette pensée était un merveilleux viatique. Elle le soutiendrait le soir s'il en était besoin. Maintenant, il n'hésitait plus. L'attitude du domestique était bizarre, celle de la châtelaine trop naturelle ! Quel que fût le but véritable que l'on cherchât, en l'attirant à l'hôtel de la Blanquette, il irait sans hésitation, car il était certain d'y trouver des indices pour étayer sa foi.

IV

La nuit n'était pas encore venue quand Savitri pénétra dans la salle du café.

C'était une pièce longue, un peu basse de plafond, aux murs blanchis à la chaux.

Des tables de bois blanc s'alignaient le long des murs, des tabourets de paille se rangeaient sous les tables.

Deux paysans, lourdement attablés dans un coin, achevaient de vider une canette de bière.

Savitri traversa toute la pièce assombrie par le crépuscule et gagna une salle voisine brillamment éclairée, par opposition à celle qu'il quittait.

Un panier sur ses genoux, auprès d'une longue table encombrée d'ustensiles de cuisine, une femme y écosait des petits pois.

– Madame Lucas ? interrogea-t-il.

– C'est moi, monsieur.

– Je viens pour dîner... je compte prendre le train de sept heures ; vous sera-t-il possible de me préparer un repas d'ici là ?

– Hum ! C'est un peu court ! fit la femme, après avoir consulté d'un coup d'œil une horloge à balancier, dressée contre le mur.

– Léonard, un domestique du château, m'avait fait espérer que je pourrais manger chez vous.

– Ah ! c'est maître Léonard...

– Oui... Et il m'avait parlé, même, de certain tournedos que vous préparez, paraît-il, à merveille.

– Un tournedos ! un tournedos !...

Savitri, évidemment, depuis son entrée dans l'auberge, se tenait sur le qui-vive ; il ne s'attendait pas, cependant, à l'effet que sa simple phrase fit sur dame Lucas.

– Un tournedos !... Vous êtes bien sûr, cher monsieur, que Léonard vous a parlé d'un tournedos ?...

– Je vous l'affirme, assura gaiement Savitri, dont la curiosité commençait à s'aiguïser.

– Ah !... Eh bien ! venez !... Venez... Passez par là, vous serez mieux...

En parlant, elle s'était levée et le guidait vers une autre petite salle, à l'extrémité de la cuisine.

Et elle expliquait :

– Vous serez plus à l'aise pour manger par ici... et pour causer aussi, car on ne peut rien entendre, au-dehors, de ce qu'on dit là-dedans... Maître Léonard m'a bien recommandé Monsieur, hier, et vous pouvez être tranquille, je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

– Ah ! c'était hier ?...

– Dame ! pas plus tard qu'hier soir. Léonard est venu et même il m'a dit : « Tu diras au camarade que j'enverrai qu'il m'attende en mangeant, car mon service me retient à la maison et je ne pourrai sortir que quand tout le monde dormira. »

– Il doit venir ?

– Mon Dieu, oui. Et je dois vous bien soigner, pour que le temps ne vous semble pas trop long.

– Mais je ne pourrai attendre indéfiniment :

mon train est à sept heures et il faut que je le prenne ce soir.

– C’est que le train de sept heures n’existe quasiment pas.

– Quoi ! Comment ?

– Non, il y en a bien un qui arrive à cette heure-là, mais il va ensuite se garer à la station voisine.

– Alors, quel train vais-je prendre, maintenant ?

– Pour Paris, sans doute ?

– Oui.

– Il y en a un à onze heures quarante-sept ! Monsieur sera demain matin à Paris.

– Mais, enfin, Léonard m’avait affirmé...

– Oui, oui ! interrompit-elle. Léonard vous aura dit... et vous aurez cru !... Mais il fallait que Léonard vous parle ; ça, il m’avait prévenue, il avait absolument besoin de vous voir. Alors, il vous aura fait manquer le train de cinq heures, pour être sûr de vous tenir.

Et comme Savitri paraissait mécontent et ennuyé à la fois de ce contretemps, elle ajouta, maternellement :

– Allons, mon pauvre monsieur, faut pas vous faire de la bile pour un train manqué... vous n'auriez pas de goût à manger ce que je vais vous servir... sans compter que vous serez à neuf heures chez vous, au lieu d'y être à deux heures du matin. Vous en serez quitte pour dormir dans le train !

Cette banale consolation suffit-elle à remettre Savitri d'aplomb ? Toujours est-il qu'il secoua son mécontentement et prit son parti du retard imposé.

– Alors, fit-il plus gaiement, je vais goûter du tournedos ? Il paraît que vous le faites merveilleusement.

Elle secoua la tête, souriante et méprisante à la fois.

– C'est encore une idée de Léonard. Il m'a dit : « Quand mon ami te demandera des tournedos, tu lui répondras que c'est moi qui les

apporterai avec mes renseignements et mes explications... » L'idée des tournedos, c'était comme qui dirait le signal de ralliement ou le mot de passe pour que je reconnaisse Monsieur et le fasse attendre Léonard.

Savitri eut une moue piteuse.

— Alors, le bon dîner, ça aussi c'est un attrapenigaud ?

— Ah ! pour ça non ! Même que je veux que vous vous en léchiez les doigts. La cuisine de l'auberge est fameuse et je vous promets, foi de dame Lucas, que vous ne regretterez pas le temps passé ici. En attendant, je vais vous apporter un flacon de vieux porto avec lequel vous ferez connaissance, pendant que je vous préparerai un bon petit menu.

Et lestement, dame Lucas repartit vers ses fourneaux.

Nous ne ferons pas assister le lecteur à l'entrevue que Savitri eut le soir même avec le domestique de M^{me} Darteuil.

Qu'il nous suffise de dire que le serviteur

donna au tuteur de Myette tous les renseignements et explications que celui-ci pouvait désirer.

Nous dirons aussi que les deux hommes parurent s'entendre à merveille. Ils vidèrent ensemble quelques bonnes bouteilles sorties de derrière les fagots, ils trinquèrent amicalement, causèrent en toute liberté, de telle sorte que l'heure du dernier train les surprit avant qu'ils eussent achevé de se dire tout ce qu'ils jugeaient nécessaire, car Léonard cria au tuteur de Myette, comme le train se remettait en marche :

— Surtout, écrivez-moi bien vite, je serai impatient de vous lire, et n'oubliez pas les tournedos de l'auberge de la Blanquette.

— Tournedos ! Je me souviendrai. Au revoir et à bientôt !

Les événements qui vont suivre nous apprendront bien certainement tout ce que les deux hommes s'étaient raconté ce soir-là.

V

Là-haut, sous les combles du château, l'enfant squelettique veillait.

La nuit était venue depuis longtemps déjà, écrasant la campagne d'un lourd voile sombre que les étoiles du ciel n'arrivaient pas à percer.

Et, bien que l'opacité des ténèbres augmentât d'instant en instant, Myette demeurait immobile, près de la fenêtre ovale, les yeux rivés dans le noir du dehors.

Chambre sans lumière, nuit obscure, pesant silence que seuls troublent les vagues bruits de la campagne endormie, l'enfant accoudée se confond avec tout ce qui l'entoure, au point que c'est à peine si l'œil prévenu sait distinguer l'être humain dans cette ambiance d'encre.

Petite statue d'ivoire sur fond de satin noir personnifiant « le guet », quelle mystérieuse

attente vous rive à ces ténèbres ?

Statue vivante, cependant, car les lèvres invisibles murmurent une plainte que l'oreille perçoit à peine.

– Rien, mon Dieu ! Toujours rien !...

Et ce soupir s'exhale sans que la fillette famélique se lasse de guetter dans l'invisible.

Mais derrière elle une porte s'est ouverte. Elle en a perçu le bruit sans que ses yeux se soient détachés des ténèbres.

– Comme c'est long ! explique-t-elle, à l'intention de l'arrivant.

Une lumière a jailli.

C'est Léonard qui vient d'entrer.

– Patience ! répondit-il. C'est trop tôt.

– Encore trop tôt !... Les heures sont longues.

– Elles me paraissent trop courtes... Celles qui résument tout le passé !... pour moi... Ce sont les dernières... Demain, ce sera fini !...

– Les plus pénibles à vivre...

L'orpheline ne semble pas vouloir le comprendre.

– Vive le jour nouveau qui ouvrira pour moi un nouveau chapitre !

L'homme hoche la tête, il est tout mélancolique.

– Avant de tourner la page, je relis les années écoulées.

– Elles furent cruelles...

– Elles eurent leur douceur...

– J'ai été atrocement malheureuse, affirme-t-elle, les yeux remplis d'horreur, aux souvenirs qui s'éveillent en elle.

Et le vieillard rappelle humblement son obscur dévouement.

– Je vous consolais de mon mieux. J'ai tout risqué pour déjouer les plans de votre belle-mère.

– Je n'oublierai jamais.

– On dit ça !...

– Quel gage vous donner, si mon affirmation est insuffisante ?

– La foi ne s'impose pas. Ce n'est pas de vous que je doute, c'est de la vie elle-même.

– J'ai confiance, moi !

– Parce que vous êtes ignorante.

– Et qu'importe, après tout ?

L'homme baisse la tête.

– L'espoir vit quand même, puisque je dédaigne une fortune pour agir.

– Je vous donnerai le double de ce que vous perdez par ailleurs.

– L'atroce promesse ! Est-ce avec ces mots-là que vous paierez plus tard ?

Les yeux toujours rivés sur le noir du parc, elle hausse les épaules avec lassitude.

– Que dire pour vous convaincre ? se plaint-elle. Je n'ai rien, je ne possède rien ! Entre ces quatre murs, je n'ai même pas eu l'occasion de pouvoir tenir une promesse.

– Aujourd'hui, vous consentiriez à tout ! dit-il avec amertume.

– Demandez et vous verrez.

– Je n’ai qu’un désir, vous le connaissez.

– Sur la mémoire de mon père, je vous jure que je n’oublierai pas ! fait-elle solennellement.

– Que Dieu recueille votre serment !

Elle tend vers lui sa main diaphane.

– Mon pauvre Léonard, pourquoi douter ?

– J’ai peur : vous êtes faible, sans expérience, on vous subjuguera. Comment résister ?

– J’aurai l’entêtement des êtres faibles qui ne savent que répéter leur leçon.

– Oh ! oui, n’oubliez pas.

Elle sourit :

– Nardelo... Paris... Genève, trois millions.

– Cinq mots à retenir.

– Ils sont gravés là, fit-elle en désignant son front.

– Pour le reste ? insista-t-il.

– Dire oui, toujours !

– Toujours !

Elle l’interrompt :

– Voyez ! Voyez !...

Du geste, elle désignait la nuit.

– Mon Dieu ! la lumière !...

Là-bas, à trois cents mètres du château, sur la route qui longe le parc, un phare d’auto venait de s’allumer.

Quel mystérieux signal était-ce donc pour les habitants de la chambre ?

Myette, bouleversée, comprimait à deux mains les battements de son cœur.

Léonard tourna le bouton électrique et plongea la chambre dans l’obscurité. Alors, à son tour, la lumière s’éteignit sur la route.

– Ce sont eux ! bégaya Myette. Vite, préparez tout.

Mais l’homme, le visage dur tendu vers les ténèbres, l’apaisa du geste.

– Attendons ! Il faut être sûr avant d’agir.

Par trois fois, le geôlier de Myette ralluma sa lumière, puis l’éteignit. Et par trois fois, au-delà du parc, le phare de l’auto répéta le signal.

— Ce sont eux, dit enfin Léonard. Préparez-vous.

Il se pencha par la fenêtre vers l'abîme des ténèbres.

— Tonnerre ! C'est noir comme dans un four ! Oserez-vous descendre ?

— Je me jetterais du haut en bas plutôt que de rester ici, répondit-elle fermement.

Inquiète, elle l'examinait en dessous. Elle le trouvait soucieux, renfermé, et elle craignait qu'il ne se ravisât à la dernière minute.

Elle avait eu tant de mal à le décider...

Avec son entêtement de vieillard, profondément attaché à la jeune fille, il souhaitait la délivrance de celle-ci, mais ne voulait pas se séparer d'elle.

Il avait fallu l'imminence du péril qu'apportait la majorité de l'orpheline, la certitude de son internement dans un asile d'aliénés, pour qu'il se décidât à agir.

Et Myette se demandait avec angoisse s'il aurait jusqu'au bout, pour la sauver, le courage de

la laisser partir.

Silencieusement, l'homme déroulait l'échelle de corde, la lançait dans le vide, l'attachait solidement.

– Cette nuit noire a son bon côté, nul ne peut nous voir.

L'enfant avait saisi un petit paquet : quelques souvenirs précieux à son âme de captive, réunis dans un mouchoir noué par ses quatre coins.

L'homme vit le minuscule paquet.

– Voilà qui va vous embarrasser les mains.

Il voulut le lui prendre, mais elle le retint fermement contre elle.

– Il y a dix-huit mètres à descendre dans le vide, expliqua-t-il.

Il vit les frêles bras de l'enfant, son visage pâle aux yeux de fièvre, son corps fluet qui fléchissait.

– L'inaction, le manque de mouvement vous ont rendue comme une chiffre. Jamais vous n'aurez la force de descendre cette échelle-là.

- Tout, pourvu que je parte.
- Tout, mais pas la mort.
- Plutôt la mort que la prison.

Il haussa les épaules, une idée lui venait.

Il saisit une couverture qui traînait à terre et en entoura Myette.

- Je vais vous porter sur mon dos.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il avait roulé la fillette dans la couverture et, comme un paquet, l'avait ficelée et attachée solidement sur ses épaules.

Elle ne pesait guère, la pauvrette. Léonard, cependant, n'était pas rassuré. Pour utiliser l'échelle de corde, il devait monter sur le rebord de la fenêtre avec son précieux fardeau, et dans le vide, dans le noir, sans appui, chercher les premiers échelons et se laisser glisser.

L'homme était encore fort, mais il avait perdu la souplesse de la jeunesse et il dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de réussir cette acrobatie.

Il y parvint enfin et ce fut pour lui un vrai

soulagement quand il toucha terre.

Détachée de ses liens, Myette apparut, inanimée. Était-ce l'émotion, la peur ou la corde qui avait entravé trop longtemps ses faibles membres ? La prisonnière avait perdu connaissance.

Il dut la prendre dans ses bras, comme un petit enfant, et la porter, à travers les pelouses, vers l'auto libératrice qui, prudemment, avait éteint ses phares.

Un quart d'heure après, Myette ouvrit les yeux sur les coussins d'une voiture. Elle vit deux vieilles femmes penchées vers elle.

— Elle respire, ce n'était qu'un évanouissement, dit l'une.

Par la portière ouverte, elle distingua la silhouette de Léonard.

— Vous pouvez partir, mon brave, il ne faut pas vous attarder, disait l'une des femmes.

Mais le colosse se cramponnait à la portière.

— Je partirai quand elle sera revenue à elle. Je veux lui remettre moi-même son petit paquet et la

rassurer une fois encore.

Myette se redressa, toute faible, mais courageuse.

Vers le mouchoir gonflé, elle tendit ses bras.

– Alors, ça va ! fit l’homme. Vous voici en bonnes mains. Votre tuteur est sur le siège, à côté du chauffeur. Moi, je vais vous quitter et m’occuper de la mise en scène. Il faut égarer les soupçons de votre belle-mère. Je vous souhaite bonne chance, petite Myette, et n’oubliez pas... n’oubliez pas...

Sa voix chavira d’émotion.

Il se pencha vers les frêles mains qui serraient les siennes.

Un sanglot gonfla la poitrine de l’homme qui avait posé ses lèvres sur les petits doigts amaigris et, en hoquetant, il ferma la portière et se sauva dans la nuit.

Le geôlier de Myette, le colosse, la brute aux mains velues, n’était qu’un pauvre homme privé soudain de l’enfant qu’il avait élevée, protégée en

cachette et sauvée enfin des griffes meurtrières
d'une belle-mère avide.

VI

Dans l'auto qui filait, phares éteints et stores baissés, Myette se faisait toute petite.

Effarée soudain de se trouver seule, hors du nid maudit, mais habituel, elle se pelotonnait dans un coin, tête baissée.

Le départ de Léonard la laissait désespérée et elle sentait des larmes lui monter aux yeux. Mais, habituée depuis des années à se replier sur elle-même, elle se raidissait pour ne pas pleurer, concentrant toute sa volonté à ne pas livrer au-dehors les pensées douloureuses qui agitaient son âme de petit animal déraciné.

Des deux femmes qui l'accompagnent n'ont pas les mêmes raisons de garder le silence.

D'une des deux, la plus grande et la plus élégante, en qui nous reconnaissons la comtesse d'Armons, ne résiste pas même au besoin de se

soulager des pensées qui l'obsèdent depuis que la fillette a pris place auprès d'elle.

– C'est effarant ! Cette pauvre fille n'a plus rien d'humain !

– Quel monstre, cette M^{me} Darteuil ! répond l'autre, qui a les apparences d'une camériste déjà âgée.

C'est, en effet, Martine Boulin, une ancienne femme de chambre de la comtesse. Elle a servi de nourrice à Philippe d'Armons. Et d'avoir élevé le jeune homme lui donne une place privilégiée dans cette famille. On a des égards pour elle, la mère et le fils continuent à lui écrire ou à aller la voir, bien qu'elle ait quitté leur service depuis longtemps, pour vivre d'une petite rente que lui a laissée son mari, à Veneux-lès-Granit, en Savoie.

Et, quand il s'est agi de délivrer Myette, à l'instigation de M^e Savitri, c'est à Martine Boulin que la comtesse d'Armons a pensé pour lui prêter assistance en cette occasion. C'est elle également qui doit donner momentanément asile à la transfuge, c'est chez elle et en sa commune que le mariage de Myette et du comte Philippe

d'Armons aura lieu.

Bien que française, c'est en Italie que Martine Boulin a été élevée et comme la comtesse parle couramment l'italien, c'est dans cette langue qu'elle s'adresse à la vieille nourrice pour éviter que l'orpheline ne comprenne les réflexions désobligeantes que son physique attire.

– Cette jeune fille est vraiment laide, dit la comtesse. J'ai une peur folle que Philippe, quand il la verra, ne refuse de l'épouser.

– Il est certain que la pauvre fille n'est pas avantagée, réplique la nourrice, en la même langue. C'est un monstre de maigreur et de saleté.

– C'est à se demander, en dépit de ce que M^e Savitri affirme, si vraiment la pauvre a bien toute sa raison.

Les deux femmes, frissonnantes à l'idée de la démence qui frappe peut-être leur jeune compagne, examinent celle-ci plus attentivement encore.

Son visage aigu, sa peau parcheminée qui laisse jaillir les os du front et du menton, ses

membres décharnés dont les mains étroites semblent longues comme celles d'un jeune singe, ses cheveux en broussaille qui pendent en véritable toison, ses vêtements en lambeaux laissant transparaître la peau, tout concourt, même à la lueur indécise du plafond de la voiture, à faire de la pauvre Myette un être de cauchemar et d'horreur.

– Mon pauvre Philippe, bégaye la comtesse, qui songe au sacrifice que va représenter pour son fils une pareille épouse.

Pour se redonner courage et confiance, elle essaye de se répéter que l'être squelettique qu'elle accompagne représente douze millions. Mais la réalité l'emporte sur l'éblouissement du chiffre.

Et, inconsciemment, elle répète :

– Philippe ne voudra jamais !

Ce doit être également l'avis de la nourrice, car elle fixe l'intruse avec des yeux dénués d'indulgence.

– Il n'est pas permis d'être aussi

complètement laide.

– Il ne faut pas que nous arrivions ainsi à Veneux-lès-Granit, décide la comtesse. Il faut nous arrêter quelque part et essayer de décroûter cette malheureuse. Un bon bain, du linge propre...

– Hélas ! interrompt Martine, c'est bien dangereux un arrêt en route avec une pareille compagne. M^e Savitri ne consentira pas à stopper.

– Que faire, alors ? Philippe ne voudra jamais donner son nom à une pareille goton, s'écrie la comtesse qui, d'avance, voit son bel échafaudage par terre.

– Nous avons des vêtements de rechange avec nous ; essayons de nettoyer cette fille dans l'auto... Évidemment, ce ne sera pas parfait, mais ce sera mieux que ce qui est. Justement, nous traversons une petite ville, on pourrait trouver quelques litres d'eau. Si Madame la comtesse veut donner des ordres au chauffeur, on va voir.

Par le cornet acoustique, la comtesse transmet l'ordre d'arrêter la voiture, qui se range le long d'un trottoir.

M^e Savitri descend vivement de son siège et c'est lui qui vient à la portière.

La comtesse lui explique ce qu'elle désire. Mais l'homme d'affaires hoche la tête :

— Nous venons de commettre déjà une imprudence en nous arrêtant dans cette ville. Prenez patience, le nécessaire sera fait en son temps.

— Non ! non ! réplique la comtesse, qui s'alarme. Il faut changer l'aspect de cette malheureuse avant que le jour apparaisse. C'est aussi dangereux pour nous de la garder sous un pareil aspect.

— Il était convenu que vous l'habilleriez en chemin, avec les effets que vous avez apportés.

— Vous ne voyez pas son visage, ses cheveux ?

— Écoutez, insiste Savitri. Il faut que nous continuions notre route : tout arrêt peut nous être préjudiciable. Il y a deux bouteilles de champagne dans le coffre de l'auto ; je vais vous les donner ; comme les poilus de la grande guerre, au siège de Reims, vous lui ferez sa

toilette avec du vin.

Rapidement, il passe aux deux femmes les bouteilles désignées et la voiture repart dans la nuit, redoublant de vitesse pour regagner le temps perdu.

– Martine, passe-moi ma trousse de voyage.

Et les voici, toutes deux, s'affairant de leur mieux et essayant de donner au pauvre visage exsangue un peu de clarté et de vie.

Bravement, la comtesse a retiré ses gants et retroussé ses manches pour aider la nourrice. Elle frotte de son mieux, savonnant puis rinçant au champagne versé dans le petit gobelet d'argent de la trousse aux mille instruments.

Elles ont déshabillé Myette petit à petit. Le pauvre torse décharné leur a fait pousser des cris de pitié, et c'est avec la crainte de casser les os qu'elles soulèvent délicatement les bras pour les savonner partout. Le ventre étiolé, les flancs trop grêles, les cuisses grosses à peine comme des bras d'adolescente, les émeuvent au possible.

Et leurs lèvres apitoyées répètent le

lamentable refrain :

– Pauvre petite ! Quelle maigreur !

Elle est habillée maintenant de linge propre, la pauvre Myette. Une robe brune recouvre des dessous blancs qu'une main maternelle a choisis pour elle, avec des dentelles ou des broderies ; mais tout cela flotte, trop large, trop long, autour d'elle, et elle a l'air perdue dans tant d'étoffes dépensées.

– On m'avait dit qu'elle était petite, s'excuse la comtesse, qui se rend compte que rien ne va à la taille de la nouvelle venue. J'ai pris tout ce que l'on fait de plus petit pour taille de femme. C'est au rayon des fillettes que j'aurais dû choisir... Pouvais-je le prévoir ? Elle prend demain vingt et un ans !

– Évidemment, elle porte plutôt quatorze ans que vingt. Et encore, comme grosseur, elle n'a pas d'âge !

Mais que pense-t-elle de tout ce changement, la pauvre séquestrée, qu'on cherche à transformer ?

Docilement, elle s'est prêtée à tous les gestes qu'on a voulu. Comme un animal inconscient, elle a subi les lavages et les frictions, si faible d'ailleurs que tous ces mouvements paraissaient l'épuiser et que maintenant qu'elle devrait jouir douillettement de la douceur du linge propre sur sa chair, elle semble au contraire, dans son coin, anéantie et prête à défaillir.

Martine, la première, s'en aperçoit.

— Il reste un peu de vin au fond de la bouteille. Je crois que nous ferions bien de le lui faire boire. Elle se trouve mal à nouveau.

— Faites, faites ! répond la comtesse, qui examine pensivement la pauvrete.

Et elle achève tout haut les remarques qu'elle faisait tout bas :

— Ce n'est pas la saleté qui donnait à sa peau une teinte si grise... c'est son teint... Voyez, Martine, on ne dirait pas que nous l'avons lavée !

Triste constatation qui les navre, en effet. Le visage n'est pas blanc, la pâleur se teinte de plomb et de marbrures vertes.

– Il faudra des mois de bien-être pour rendre à ce corps les apparences de la santé.

– Je la soignerai de mon mieux, affirme Martine, qui sent le découragement de la mère de Philippe. Que le jeune maître fasse confiance à l'âge, aux bons soins. Elle est trop jeune pour ne pas en revenir et j'ai trop le désir de la soigner pour ne pas réussir.

Doucement, dans son coin, Myette s'est endormie, pendant que les deux femmes continuent d'échanger, en italien, leurs craintes et leurs espoirs.

VII

Depuis une heure, il fait jour.

L'auto roule toujours.

Traversant la France du nord à l'est, des Ardennes à la Savoie, les voyageurs ont roulé toute la nuit. Ils sont près du but à présent, puisque, derrière eux, Chambéry s'estompe au pied d'une colline.

Les femmes avaient fini par s'assoupir auprès de Myette, toujours immobile.

Le doigt de Savitri, heurtant la glace derrière lui, les ramène à la réalité.

– Dans vingt minutes, nous serons arrivés, explique-t-il.

– Quelle heure est-il ? s'informe la comtesse.

– Sept heures à peine.

– Donc, nous serons exacts.

– Oui, sans avance, mais sans retard.

En quelques minutes, les deux femmes ont réparé le désordre de leur toilette et rajusté leurs chapeaux.

– Je suis un peu fatiguée, murmure la comtesse, qui n’a pas l’habitude de pareilles randonnées.

– J’avais bien dit à Madame que ce serait trop dur pour elle. J’aurais pu seule...

– Non, interrompt l’autre. Il fallait que je fusse là. Si jamais nous sommes découverts, mon nom et mon âge prouveront la pureté de nos intentions.

Elle se tourne vers l’orpheline qu’à la lueur du jour elle examine encore avec désolation.

– Mon Dieu, que cette malheureuse est repoussante ! Que fera Philippe ?

Et, autre inquiétude :

– Comment cette pauvre fille va-t-elle se comporter à la mairie et devant le prêtre ?

Martine hoche la tête.

– Pourvu qu’elle obéisse : On lui dira ce qu’il faut qu’elle fasse.

– Avez-vous remarqué qu’elle n’a pas encore dit un mot depuis qu’elle est avec nous ?

– Elle sait parler, tout de même ? Ça serait le comble si elle ne disait rien !... L’a-t-on prévenue, seulement ?

– Son gardien l’a mise au courant. Il paraît qu’elle était consentante.

– Mais pourra-t-elle signer ?... À l’église et à la mairie, il faut qu’elle mette son nom ! Que penserait-on d’une future comtesse qui ne saurait pas écrire ?

Des deux femmes se regardent, navrées. Que de difficultés encore, avant que cette aventure soit terminée !

Comme un remords traverse la vieille dame, elle explique tout haut :

– C’est par humanité, vraiment, que j’ai agi. Nous sommes des gens honorables, nous ne demandons qu’à rendre heureuse cette pauvre enfant. Ce mariage la sauve. Évidemment, au

point de vue pécuniaire, Philippe y trouve son compte. Mais qu'est-ce que l'argent, par rapport à un tel sauvetage moral ?

— Sûr ! fait l'autre. Il faut du courage et de la bonté pour accepter une pareille créature dans sa famille.

— Si M^e Garnier et M^e Savitri ne nous avaient pas instamment priés, jamais je n'aurais prêté la main à une telle union.

Et cette affirmation, qu'elle croit sincère, la rassure et fait taire ses scrupules.

L'automobile vient enfin de s'arrêter devant une maison rustique qu'un repli de terrain met à l'abri du vent et des curieux.

L'habitation s'élève sur un promontoire qui domine la vallée. Elle est au flanc d'une haute montagne, en dehors du village qu'on aperçoit à trois kilomètres de là.

Savitri et le chauffeur ont sauté à bas du siège d'avant et se sont précipités vers les occupantes, qu'ils aident à descendre.

À peine est-elle sur le marchepied, que la

comtesse examine les alentours. Elle respire mieux en voyant deux autres voitures remisées un peu plus loin.

– M^e Garnier est arrivé, glisse-t-elle victorieusement à l'oreille de Savitri.

– Il connaît le prix de l'exactitude, réplique le tuteur de Myette.

Mais la comtesse ne l'entend pas, elle songe avec joie que son fils aussi a été exact.

Et maintenant, la confiance renaît en elle.

Est-ce que Philippe pourrait reculer, à présent ?

La nourrice a aidé l'orpheline à descendre, et l'enfant, inquiète, regarde étrangement autour d'elle.

Habituée au grand château de la Blanquette, elle trouve bien petite la maison où on l'introduit.

Dans sa mémoire surgissent quelques chaumières entrevues autrefois, lorsqu'elle accompagnait quelqu'un des siens dans une visite de charité. Et ce souvenir lui est très doux et la rassure.

« Le bonheur de jadis peut-il donc refleurir encore pour elle ? »

L'espace s'étend, libre, devant elle, sans qu'aucun mur vienne entraver son regard.

Et une béatitude bienfaisante monte en elle, lui serre la gorge et met une humidité dans ses yeux.

C'est tout le passé qui la baigne soudain comme d'une grande clarté. Depuis des années, recluse et silencieuse, murée vivante dans une chambre qui était pour elle un véritable tombeau, l'enfant séquestrée va-t-elle recouvrer la douceur de vivre, de marcher, de parler ?

Ah ! vivre ! vivre comme autrefois ! vivre comme tous les autres !

Et l'espoir qui l'inonde est si intense qu'elle suit docilement la femme qui l'entraîne, sans avoir rien remarqué autour d'elle que l'espace infini vers lequel tout son être aspire.

La cuisine où Martine l'a conduite est pauvrement meublée, mais resplendissante de propreté, et l'enfant s'assoit sur le siège qu'on lui désigne sans être troublée par la médiocrité du

milieu.

Au surplus, les salons, les lambris dorés, les plafonds sculptés de la Blanquette sont si loin dans sa mémoire ! Il y a des années qu'elle en a oublié le dessin et cette humble cuisine se rapproche davantage de la mansarde négligée où elle a vécu.

Martine est chez elle et de l'initiative lui vient.

Elle retire son chapeau, son manteau et contraint Myette à en faire autant.

— Ces messieurs sont dans la salle, bien certainement. Madame les a rejoints ; que Mademoiselle reste là, en attendant.

Elle dit à Myette « Mademoiselle », parce que celle-ci doit épouser M. Philippe, mais aucune pensée de respect ne se mêle à cette appellation.

Bien sûr que si, dans quelques heures, la jeune fille ne devait pas être la femme du jeune comte, jamais Martine n'aurait songé à la différencier des petits vagabonds qu'elle coudoie chaque jour au village.

L'orpheline s'est assise docilement, près de la

table sur laquelle elle s'accoude.

Dans ce visage impassible, rien ne perce des sensations recueillies et Martine s'inquiète de l'obstiné silence.

Elle va à la pauvrete.

– Vous savez ce que vous avez à faire ?... On vous a dit ?...

L'enfant incline la tête sans parler.

– Il faudra que vous répondiez aux questions, insiste la femme. On vous demandera votre nom, votre âge. Vous saurez le dire ?

– Oui, murmure enfin Myette, qui laisse tomber ce mot avec effort.

La nourrice est réjouie de ce premier succès.

– Bon, vous savez dire oui ! fait-elle avec joie. C'est le principal, car il vous faudra le répéter plusieurs fois. Surtout, ne dites jamais non, on vous a prévenue, sans doute : toujours oui ; pensez-y !...

Et, pour la seconde fois, Myette articule :

– Oui !

La porte s'est ouverte et Savitri réapparaît.

Il vient à la jeune fille et s'arrête, un peu interdit de l'accoutrement.

– Quelle robe ! On aurait dû la couper par le bas. C'est du coup qu'on peut dire qu'elle a pleuré pour l'avoir !

– Personne ne pouvait deviner qu'elle était si petite, réplique la nourrice avec humeur, car elle sent la justesse de la remarque du tuteur.

À ce moment, de l'autre côté, une voix se fait entendre.

– Inutile d'insister, ma mère. Je vous ai promis d'épouser, mais je m'en tiendrai là !

– Je t'en prie, mon enfant.

– Non. Cette demoiselle me laisse indifférent et je ne me soucie pas de faire sa connaissance. Qu'elle soit petite ou grande, grosse ou maigre, brune ou blonde, je m'en contrefiche ! Je ne la connais pas et ne désire pas la connaître ! J'épouse, cela seul doit suffire !

M^e Savitri, que cette profession de foi gêne terriblement, ferme la porte de communication.

Il revient à Myette, inquiet de ce qu'elle a pu entendre et comprendre.

Mais, sur le visage émacié, rien ne transperce des intimes pensées. Et lui, qui se souvient d'avoir vu la colère, puis l'intense supplication sur cette même physionomie, ne se sent pas rassuré.

— Ma petite Myette, il faut que je vous explique. Vous enlever des mains de M^{me} Darteuil, ce n'était pas le plus difficile. Ce qu'il importait surtout, c'était de lui retirer tous droits sur vous.

« Elle était votre tutrice légale... choisie par votre père ! Elle détenait votre fortune et je n'étais qu'un subrogé-tuteur sans grande autorité vis-à-vis d'elle. Ce qu'il fallait craindre surtout, c'était qu'à votre majorité, elle ne vous fît enfermer comme folle, afin de pouvoir continuer à gérer votre fortune. Et, ce qui était inquiétant, c'est qu'elle avait pour elle des médecins... Alors, il a fallu ruser et chercher quelle autre personne aurait sur vous des droits supérieurs à ceux de votre belle-mère. La loi consultée, il n'y avait

qu'un mari ! Et j'ai dû me mettre en peine de vous en trouver un... Plus tard, vous comprendrez que ce n'était pas chose aisée, d'autant que je ne voulais pas vous marier à n'importe qui. Le hasard nous a servis admirablement bien, en mettant sur ma route le comte d'Armons. C'est un loyal gentilhomme qui accepte de vous tirer des griffes de votre belle-mère. Votre gardien m'a affirmé que vous étiez prête à vous marier pour avoir votre liberté. Puis-je toujours compter sur votre approbation ?

– Oh ! oui ! fait l'enfant. N'importe quoi, n'importe qui, pour ne pas retourner à la Blanquette.

– Hélas ! ce n'est pas la Blanquette qui vous attendrait maintenant... ce serait l'asile de fous ! Et une fois entrée, qui pourrait jamais vous en faire ressortir ?... Mais vous êtes majeure et nous avons quelques heures d'avance.

– Hâtons-nous ! supplie-t-elle, éperdue.

– Sans retard, nous allons procéder à votre mariage ; les bans ont été publiés dans ce pays perdu. Il faut qu'avant ce soir vous soyez mariée

et que vous ayez quitté la France.

– Vite, vite ! répète-t-elle, affolée de tous ces détails qui lui semblent inutiles.

Mais lui continue :

– Votre belle-mère et ses docteurs complaisants pourront courir après vous ; vous serez en puissance de mari, et, légalement, elle n’aura plus aucun droit sur vous.

– Ce sera la sécurité, enfin !

– Oui. Je compte donc sur votre bonne volonté, ma petite Myette.

– Je ferai tout ce que vous me conseillerez, affirme la pauvrete.

Savitri se gratte la tête. Il a encore quelque chose à dire qui l’embarrasse.

– Le principal est que vous soyez mariée... Le comte d’Armons est très bien, très joli garçon, mais il ne vous connaît pas. Lui serez-vous sympathique ?

– Je ne crois pas, balbutie-t-elle en baissant la tête. S’il ne voulait pas ?...

– J’ai sa parole !... C’est pourquoi j’ai pensé :
Marions-les toujours, plus tard nous
verrons !...

– Il est très vieux ? interroge Myette, qui a
peur un peu de ce mari inconnu dont la voix était
si âpre tout à l’heure.

– Oh ! non... Seulement, je crains que vous
voyant si faible, si...

– Laide !

– Si étiolée, plutôt... j’ai peur que l’étincelle
ne jaillisse pas. Aussi, ma petite Myette, il faut
être très courageuse et avoir confiance en moi.
Même en présence d’un mari inconnu, un peu
froid, un peu... réservé ! il faut être énergique et
dire bravement oui à la mairie et à l’église.

– C’est entendu, puisque j’ai promis.

Phrase sublime dans sa naïveté que l’enfant
jette avec ardeur. Peut-elle revenir sur une
promesse faite ? Cela ne lui vient pas à l’idée et
elle s’étonne presque que le tuteur insiste.

– Je vous donne ma parole d’honnête homme
que je ne pense, aujourd’hui, qu’à votre bien. Le

comte d'Armons et sa famille sont gens honorables, soyez patiente, tout s'arrangera plus tard.

– J'ai confiance en vous.

– Il faut avoir aussi confiance en la loyauté de votre mari, malgré l'indifférence qu'il peut vous marquer... Voilà, ma petite Myette, tout ce que je tenais à vous dire.

– C'est entendu ! fit-elle d'une voix indéfinissable.

– Nous sommes d'accord, alors ? achève le tuteur en lui pressant la main.

Et se penchant vers elle, il l'embrasse paternellement.

VIII

Dans la petite salle à manger, aux murs blanchis à la chaux, où M^e Savitri vient de l'introduire, Myette retrouve la comtesse d'Armons en compagnie de deux hommes : un vieux monsieur à lunettes d'or qui n'est autre que M^e Garnier, le notaire, et Philippe d'Armons, un grand et beau garçon, au visage froid et un peu hautain, dont nous avons déjà fait connaissance au début de ce récit.

Le regard de l'orpheline s'est posé avec un peu d'inquiétude sur les deux inconnus.

L'enfant s'efforce de deviner.

Est-ce ce vieillard aux gestes lents mais aux yeux perçants qui semblent la pénétrer et la soupeser à sa juste valeur ? Ne serait-ce pas plutôt ce nonchalant jeune homme qui, le front collé aux vitres de la fenêtre, n'a même pas tourné la tête vers elle ?

Et ce dédain, cette indifférence nettement soulignée lui crient plus que tout le reste que c'est là l'homme qu'on lui destine.

Comme si la mère de Philippe voulait empêcher Myette de remarquer l'attitude singulière de son fils, elle s'est levée et est venue vers l'enfant, immobile et gênée.

Doucement, maternellement, elle lui prend les mains et l'attire contre elle.

En cette minute, la vieille dame éprouve le besoin d'envelopper l'orpheline d'une ambiance amicale.

Et sa voix insinuante murmure à l'enfant l'encourageante exhortation.

– Venez, ma petite Myette, nous allons vivement régler les préliminaires de votre mariage. Tout à l'heure, on vous revêtira de votre robe blanche !

Promesse alléchante qui doit remplir d'aise le cerveau enfantin de la pauvrete !

La comtesse a fait asseoir l'orpheline sur un siège placé contre le sien, de telle façon que la

vieille dame sert d'écran à Philippe et que si Myette voulait examiner son futur mari, elle serait obligée de se pencher en avant pour l'apercevoir simplement de biais.

M^e Garnier connaît le prix du temps. Il sait que les minutes sont précieuses et va droit au but :

– Voici le contrat de mariage tel que M^e Savitri et moi nous avons cru devoir l'établir...

« Il fixe la communauté de biens entre les deux époux et donne au mari l'administration du tout. Cette solution nous a paru la plus conforme aux événements, la future épouse nous paraissant ignorante de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire pour la défense de ses intérêts. »

Myette a compris, soudain, que c'est une question d'argent qui se débat là.

En un éclair, elle se rappelle les dernières paroles de Léonard. Et une rougeur violente lui envahit la face.

Osera-t-elle faire ce qu'il lui a ordonné ?

Elle se trouve si seule en présence des trois

hommes et de la comtesse !

Et pourtant, elle sent confusément que la recommandation de son vieux geôlier est importante et que c'est le moment d'y donner suite.

Elle ne met pas en doute l'intérêt que lui porte Léonard, pas plus qu'elle ne soupçonne d'inexpérience l'humble serviteur.

M^e Savitri a beau être près d'elle et l'assurer de tout son dévouement pour défendre ses intérêts, elle a la prescience que le vieux geôlier veut pour elle plus que l'homme d'affaires ne songe à lui donner.

Le notaire a continué et presque achevé la lecture des actes, qu'elle n'a pas encore pris sur elle de parler.

Mais voici que le tabellion lui passe la plume :

– Tenez, mademoiselle, mettez votre nom ici. Écrivez d'abord « lu et approuvé ».

– Écrivez, ma petite, insiste doucement Savitri.

Alors, l'humble Myette se lève, si mince, si

petite, dans ses atours si grands !

Et à l'étonnement de tous, elle questionne. Voix grêle, distincte, mais sans intonation et qui semble réciter une leçon apprise.

– C'est douze millions que m'ont laissés mes parents, je crois ?

– Oui, douze millions, répond M^e Garnier, un peu étonné de la question.

– J'accepte toutes les conditions que mon tuteur a acceptées pour moi...

– Très bien.

– Pourtant, je demande qu'il soit stipulé que, sur les douze millions de ma dot, il en soit laissé trois qui resteront à ma disposition, sans que personne puisse y toucher. C'est une réserve, je crois...

– Mais, à quoi bon ? fait M^e Garnier, puisque le total est en communauté et que votre mari vous servira toutes les sommes qui vous seront nécessaires à...

– Pardon ! interrompt-elle timidement et si rouge qu'elle n'ose pas lever les yeux. Ça fera

neuf en communauté, mais il y en aura trois qui seront ma propriété personnelle et dont je ne devrai compte à personne.

– Qu'en voulez-vous faire ?

– Rien d'autre que de me mettre à l'abri des événements.

– Cette réserve est une injure vis-à-vis de Philippe ! s'écrie la comtesse, subitement suffoquée.

– C'est une condition que mon père aurait imposée, répond l'enfant un peu au hasard.

Elle a parlé juste, sans doute, car le comte d'Armons approuve légèrement de la tête.

C'est le seul signe d'intérêt qu'il porte au débat, car il n'a pas eu un mouvement depuis que la voix grêle de l'enfant s'est élevée.

Il n'a même pas tourné la tête et jeté un regard vers l'avorton qui ose discuter les conditions de son admission dans sa famille.

Il s'était juré que la fiancée qu'on lui offre lui serait totalement étrangère et il la couvre de son indifférence.

Cependant, malgré son empire sur lui-même et son désir de ne pas s'occuper d'elle, un ton plus chaud a coloré son teint mat et un tambourinement de ses doigts nerveux sur la vitre a prouvé qu'il n'avait pas perdu un mot de la discussion.

– Cette clause est inadmissible, répète la comtesse.

– Pourquoi ? fait sèchement Philippe, sans changer de pose. M^{lle} Darteuil prend ses précautions contre moi, elle est dans son droit.

– C'est contre la vie, seulement, que je demande une garantie. Nous ignorons ce que sera l'avenir.

Mais Philippe dédaigne cette controverse avec la femme qu'il n'a pas choisie.

Et, d'un geste à M^e Garnier, il décide :

– Ajoutez cette condition qui est tout à fait naturelle.

Tout son amour-propre est tendu à ne pas paraître atteint par la réserve de l'orpheline.

Pourtant, ses yeux regardent le paysage avec

plus de dureté.

– Cette jeune fille manque de tact, elle a tout d’une fille de Bohême ! fait la comtesse en anglais.

Elle est furieuse et doit faire bon visage malgré tout. Mais elle se rattrape par quelques réflexions dites à mi-voix et en anglais, langue que parlent couramment Philippe et M^e Garnier.

Invité à ajouter la clause réclamée par Myette, le notaire hésite.

Ses yeux vont à l’enfant qu’il examine encore avec étonnement. Puis, il interroge du regard Savitri, la comtesse et enfin Philippe, qui continue à se désintéresser d’eux.

Alors, il se décide et, en marge du papier timbré, il ajoute sans enthousiasme les quelques lignes nécessaires.

Myette est restée debout. Impassible, elle n’a pas paru remarquer le mécontentement de la comtesse.

Pendant le débat, elle est restée immobile et comme étrangère à tout ce qui se disait autour

d'elle. Mais dans ses grands yeux sombres, si noirs au fond des orbites creuses, il y a comme une indicible tristesse.

Qui saura jamais quelle amertume gonflait le cœur de la pauvrete pendant la signature de son contrat de mariage ?

De son plein gré, elle s'est avancée vers la table, a pris la plume et a parachevé de son nom le contrat et son addition.

Par-dessus son épaule, Savitri se penche et la regarde écrire.

D'avance, il s'inquiétait de l'écriture de Myette. Parce que la signature est grande, nette, élégante, le voici rassuré. Et c'est pour lui un soulagement et un émerveillement de voir que sa pupille sait écrire !

Pendant que la comtesse entraîne l'orpheline hors de la pièce, Philippe d'Armons, à son tour, appose sa signature sous celle de Myette.

Le visage froid, impénétrable, il s'est penché vers le contrat. Pas une fois, ses yeux ne se sont portés vers celle qu'on lui destine.

Et maintenant que son nom s'étale sous celui de l'enfant, il se redresse hautain, indifférent, ne paraissant pas avoir mieux remarqué la haute signature que, l'instant d'avant, la petite voix tremblante.

Dans la chambre voisine, la mère s'affaire.

— Il est temps de se préparer. Vite, ma bonne Martine : la toilette de la mariée !

Phrase magique qui fait rêver toutes les imaginations féminines et tressaillir d'émoi tous les cœurs de vingt ans.

Mais, par ce matin ensoleillé, dans le merveilleux coin de Savoie où toutes les couleurs du prisme semblent se jouer sur les sommets, la phrase merveilleuse ne devient-elle pas amère dérision quand elle s'adresse à un être dénué de grâce comme cette pauvre Myette ? Quand elle évoque un mariage comme celui qui va se célébrer tout à l'heure ?

Redevenue l'enfant silencieuse et presque inconsciente, l'orpheline se laisse vêtir de la robe blanche au satin miroitant, aux fleurs semées à

profusion.

La mode est aux robes courtes. C'est une chance, car comme les autres achetés par la comtesse, ces vêtements sont trop grands pour la fillette.

La jupe, qui devait lui arriver au-dessous des genoux, descend jusqu'à la cheville et le manteau de cour jeté sur ses épaules n'en paraît que plus long encore. Telle qu'elle est, cependant, Myette n'est pas ridicule. Elle est en robe longue et c'est tout.

Cependant, la couronne et le voile ne s'harmonisent pas du tout avec les cheveux trop raides.

C'est en vain que la comtesse cherche à faire un chignon qui soit « moins ingrat » au visage émacié. Toutes ces tentatives ne font qu'enlaidir ou ridiculiser l'invraisemblable mariée.

– Mon Dieu, qu'elle est laide ! répète la vieille dame, découragée. Il n'est pas permis d'être aussi désespérément grotesque.

Elle parle, de nouveau, en italien. Il est inutile

que Myette comprenne ce qu'elle dit à la nourrice. Et la comtesse a de si pénibles impressions sur celle qui va devenir sa belle-fille, que c'est pour elle un soulagement de les raconter à son humble compagne.

Martine apprend ainsi, avec une stupeur révoltée, les incidents qui ont marqué le contrat de mariage.

— Elle a osé ! s'exclama-t-elle, indignée. Une créature pareille !

— Oui, crois-tu : elle a osé !... Prendre des précautions contre la loyauté de Philippe, comme si le comte d'Armons était capable de détourner l'argent de sa femme !

— L'inqualifiable injure !

— Trois millions ! Elle a osé exiger trois millions, insiste la vieille dame que ce chiffre paraît exciter davantage.

— M. Philippe a toujours été très généreux...

Et puis, c'est plus fort que lui de toujours marquer le dédain de l'argent.

— Comme son pauvre père ! C'est le défaut

commun à tous les d'Armons : même dans la ruine, ils restent grands seigneurs. Mais trois millions ne se dédaignent pas comme ça. Il aurait dû exiger tout. Elle aurait cédé plutôt que de renoncer.

– Évidemment !

Et la comtesse de répéter, en brusquant un peu la toilette de la mariée :

– Regarde comment elle est fagotée ! Tout ce blanc la transforme en pain d'épice ! Ce n'est pas un être humain, c'est un singe.

– Et, tout à l'heure, ce sera une comtesse ! fait Martine, navrée. M. Philippe ferait mieux de renoncer. Beau garçon comme il est, il trouvera cent partis pour un !

La pensée du mariage rompu rend la vieille dame prudente :

– Ce n'est pas sûr, tu sais ! La petite est de bonne famille ; et puis, même neuf millions – puisque ce n'est plus douze – neuf millions ne se trouvent pas sous la main tous les jours... d'autant que ceux-ci ont été bien gagnés. Le père était tout

ce qu'il y a de plus honorable.

– Dommage que la fille soit si moche.

– Hélas ! chaque médaille a son revers !... Le principal est que mon Philippe soit tiré d'affaire. Il donne son nom, il la sauve ! Il n'est que juste qu'il ait une compensation !

Impassible, les yeux noyés de brume, Myette regardait sa fragile silhouette dans la glace.

La robe longue la vêtait richement. C'était regrettable qu'elle fût si mince, si noire, si laide, enfin !...

Elle détourna les yeux de son image décourageante.

Son regard essaya de s'intéresser au paysage splendide que la fenêtre découpait sur les montagnes de Savoie... Mais une humidité voila les prunelles sombres, et lentement, les larmes se mirent à rouler sur ses joues pâles.

Ses compagnes ne remarquèrent pas tout d'abord le silencieux chagrin de l'enfant.

Ayant achevé la toilette de celle-ci, elles réparaient, à leur tour, le désordre de leurs

vêtements.

Mais Savitri ayant passé la tête pour demander si elles étaient bientôt prêtes, Martine se tourna vers l'orpheline toujours immobile et perdue dans ses pensées.

– La mariée est prête, fit-elle, en la désignant.

La vieille femme s'arrêta, interdite.

Quoi ? Elle pleurait, maintenant, l'affreuse petite fille !

– Quelles complications va-t-elle encore soulever, celle-là ? pensa-t-elle avec mauvaise humeur.

Le geste de la nourrice, la désignant, attira le regard de la comtesse et de l'homme d'affaires.

Et, pendant que la première prenait déjà un air obsédé, le second alla vers la pauvrete :

– Myette, ma petite Myette !

Cette voix sympathique fit fondre la cuirasse dont s'enveloppait l'isolée.

Un sanglot monta à sa gorge, un autre suivit, puis ce furent des sanglots convulsifs.

La comtesse dressa ses bras au ciel :

– Mais qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qui lui prend ?

– Elle ne disait rien, elle se prêtait docilement à nos soins, et voilà qu'elle explose ! expliquait la nourrice.

Savitri les regarda l'une après l'autre, n'osant avouer tout haut la pensée qui lui venait d'une réflexion peut-être dite sans méchanceté par l'une d'elles, mais que Myette pouvait avoir mal interprétée.

Comme si la comtesse avait deviné la pensée du tuteur, elle expliqua à son tour, pour qu'aucune équivoque ne fût possible :

– Martine et moi causions en italien... une habitude prise de longue date avec la nourrice de Philippe. Vraiment, je ne comprends rien au caractère de cette jeune fille.

– Surtout que Madame s'est donné du mal pour la rendre présentable, ajouta Martine.

Savitri avait pris l'orpheline par les épaules :

– Eh bien ! mon petit, qu'est-ce qu'il y a ? On

a du chagrin ?... Voyons, Myette, soyez raisonnable... Rappelez-vous votre situation. Pourquoi pleurez-vous ? Vous regrettez ?... Ce mariage ne vous plaît plus ?

Nerveusement, elle tamponnait ses yeux ; ou, le mouchoir sur la bouche, essayait d'arrêter les lourds sanglots qui la secouaient.

– Ce n'est rien !... rien !...

– Alors, si ce n'est rien, pourquoi ce désespoir ?... Qu'est-ce que vont penser ces dames... ou les gens qui vous verront ? Il ne faut pas aller à la mairie avec des larmes dans les yeux.

– Ça va passer ! balbutia-t-elle entre deux hoquets.

– Remarquez, ma petite Myette, que je ne vous force pas, fit Savitri, très ennuyé par les pleurs de sa pupille. J'ai trouvé que vous marier était la meilleure solution, mais si vous préférez risquer autre chose...

– Non, non ! c'est très bien ! affirma-t-elle.

– Alors, ces larmes ?

– L’énervement, l’attente... c’est tout un changement pour elle ! dit la comtesse, agacée par l’insistance de Savitri à mettre le mariage en cause.

Le tuteur se grattait la tête.

En cette minute, il se rendait compte que la pauvre Myette allait à un sacrifice.

– Si vous voulez qu’on reporte à plus tard la cérémonie ? demanda-t-il, j’expliquerai à M. d’Armons que vous avez besoin de quelques jours de réflexion...

– Pour que cette jeune fille retombe sous la coupe de sa belle-mère ! s’écria la comtesse, sérieusement inquiète, cette fois.

Mais Myette s’essuya les yeux :

– J’ai promis d’accepter aujourd’hui M. d’Armons pour époux, je n’ai qu’une parole. Excusez cette minute de détresse que je n’ai pas su mieux cacher.

– Bien vrai ? Vous ne voulez pas que je parle à votre fiancé ?

– C’est inutile. Il a tenu les engagements qu’il

avait pris à mon sujet, je tiendrai les miens, fit-elle fermement. Si vous avez quelque chose à lui répéter, dites-lui, et non autre chose, que je tiendrai loyalement tout ce que j'aurai promis.

— Bravo ! s'écria la vieille dame. Cette enfant est une brave petite fille en qui on peut avoir confiance.

Elle vint vers la fillette et se pencha pour l'embrasser.

Mais Myette ne remarqua pas son geste. Elle s'était détournée vers un autre point de la chambre et paraissait absorbée à effacer toute trace de larmes sur son visage.

Comme Savitri venait de quitter la pièce, la mère de Philippe ne renouvela pas son geste.

— Rompre ce mariage ! fit-elle en italien. J'ai eu chaud ! Il en a de bonnes, ce tuteur de malheur ! S' imagine-t-il donc que Philippe serait disposé à dire oui un autre jour ? Nous avons eu assez de mal à l'amener ici, aujourd'hui.

La nourrice hocha la tête.

— Pourvu que tout ça finisse bien.

– Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive, une fois le mariage célébré ?

La femme regarda Myette qui, debout devant la fenêtre, semblait plongée dans la contemplation du paysage.

– Est-ce qu'on sait jamais ? murmura-t-elle. J'ai comme un pressentiment que mon jeune maître se heurtera à celle-là.

– Hélas ! ma pauvre Martine. Vous oubliez l'implacable volonté de Philippe. Il a juré de ne jamais considérer cette femme comme sienne. Si elle heurte sa volonté, c'est elle qui sera sacrifiée.

– Plût au Ciel que ce ne soit pas M. Philippe qui en soit victime.

– Quelle idée ! ma bonne Martine. Je connais mon fils et je suis bien tranquille.

– Oui, mais vous ne la connaissez pas, elle !

La conversation en resta là, car M^e Garnier vint les chercher.

Chacun monta en auto et, malgré l'heure matinale, ils trouvèrent le maire à la mairie et le

prêtre à l'église pour célébrer le mariage de
Philippe et de Myette.

IX

M^e Garnier, qui avait tout préparé : contrat, bans et cérémonie, put se féliciter ; aucune anicroche ne survint, tout se passa à l'heure dite et dans le mystère. Jamais pièce de théâtre ne fut mieux machinée, ni plus magistralement jouée ; tout le monde était à son poste et chacun tint son rôle à la perfection.

Sous son voile baissé, l'orpheline demeura impeccable. Son silence parut de la réserve, sa passive indifférence de la pudeur. Et chacun se réjouit de cette correcte attitude comme si au fond d'eux-mêmes tous les témoins de cette petite comédie avaient été persuadés que la pauvrete était folie comme sa belle-mère le disait.

Quant à Philippe d'Armons, le visage sombre, l'œil dur, la bouche serrée, il garda un mauvais visage durant toute la cérémonie. C'est qu'il

évoquait un autre mariage, dans une autre chapelle, avec une autre fiancée...

Et pour ne pas hurler de douleur devant le sacrilège qu'il commettait en donnant à une autre le titre d'épouse qu'il avait juré de conserver à la première, il serrait les poings avec force.

Pourtant, quand le maire, puis le prêtre lui demandèrent s'il consentait à prendre Myette pour épouse, il répondit avec fermeté le oui traditionnel. Mais cette affirmative fut jetée nerveusement et presque avec haine, si bien que l'officiant, à l'église, leva sur lui, puis sur Myette, des yeux interrogateurs.

La mâle beauté du jeune comte opposée à l'impressionnable silhouette de la future durent faire naître en l'âme du prêtre des perspectives pénibles, car sa voix se fit plus grave, plus solennelle, pour prononcer les formules d'usage, comme s'il voulait faire ressortir l'importance chrétienne du sacrement de mariage.

Une minute fut particulièrement pénible pour Philippe d'Armons. C'est lorsque le prêtre, prenant la petite main de Myette, la mit dans celle

du marié.

C'était une main d'enfant de douze ans et si décharnée que le comte se demanda s'il s'agissait d'une main humaine.

Il la regarda avec horreur et, instinctivement, ses yeux remontèrent vers le poignet squelettique, puis vers le visage anguleux.

À travers les épaisses dentelles de tulle brodé, il distingua mal les traits réels, mais il crut percevoir des os saillants, une peau parcheminée, des ombres inquiétantes.

Quelle hallucinante vision mettaient tous ces vitraux de couleurs multiples sur les traits de sa compagne ? Il accusait le jour falsifié tombant des hautes fenêtres ogivales ; pourtant, il se rendait compte que les traits devaient être anormaux... comme la main dont il sentait les os sous les doigts.

Une souffrance traversa son crâne.

Il eut l'impression d'une perfidie, d'un crime, même.

À quel prix vendait-il son nom ?

Quelle singulière compagne lui avait-on choisie ? Oh ! la déchéance de ce mariage d'argent !...

Pourtant, il avait cru faire une bonne action. Sa mère ne lui avait-elle pas dit qu'il sauvait une jeune orpheline, martyrisée par les siens ?

Et voilà qu'au lieu d'être un héros, il n'était peut-être que le misérable complice d'un crime.

Il fut sur le point de regarder Myette, de lever son voile, d'approfondir les choses, de jeter à tous son dégoût d'un pareil mariage.

Un sursaut de sa volonté vacillante lui représenta le scandale d'une telle révolte.

Il ferma les yeux pour ne plus voir l'horrible petite main, pour réfléchir et décider. Ses doigts se crispèrent si fort sur ceux de Myette que la pauvre petite se tordit de douleur.

Quand il rouvrit les yeux et relâcha son étreinte, le prêtre avait achevé ses prières, la bénédiction était donnée et le mariage à jamais célébré.

Dans un cauchemar, Philippe comprit qu'il

était trop tard pour agir. Il perçut un brouhaha, sentit qu'une main légère s'appuyait sur son bras, qu'un pas menu glissait à ses côtés.

Des mains saisirent les siennes, les pressèrent : des compliments volèrent. De prêtre, flatté par un don généreux en faveur de ses pauvres, vint le féliciter. Tout cela dans une humble sacristie de village. Puis, ce fut l'auto. Il crut percevoir un amas blanc à ses côtés ; sa mère lui souriait, assise en face de lui. Il restait inconscient ; une seule chose surnageait en lui : une main décharnée où il avait glissé un anneau d'or.

Et il avait hâte d'arriver, d'être à l'abri des murs, loin des regards de tous, pour savoir.

Oh ! savoir jusqu'où avait été sa déchéance en cette affaire malpropre ?

Car, maintenant, il ne doutait plus : son mariage était une abomination !

Pourquoi donc s'en était-il désintéressé ? Il avait refusé de s'en mêler, de s'en occuper, ne voulant pas même connaître la femme qu'on lui imposait !

Dans son crâne passait comme un martellement de coups précipités, la sensation d'angoisse était horrible.

L'auto n'était pas arrêtée qu'il avait déjà sauté à terre. Myette venait à peine de pénétrer dans la cuisine de Martine qu'il l'empoignait par les épaules, l'arrêtait devant lui.

Il leva le voile, la dévisagea.

D'un coup d'œil, il la vit toute, telle qu'elle était.

Ses yeux s'étaient agrandis d'épouvante. Quel effondrement !

— Ça ! c'est ça que vous avez osé ?... Ah ! ma mère !

Brutalement, il repoussa la jeune fille. Et tourné vers la comtesse, les yeux fous, les traits ravagés :

— Vous avez osé ! répéta-t-il, hagard. Vous n'avez même pas eu la pudeur de notre race !

— Philippe, calme-toi, je t'en prie. Je t'expliquerai. Cette enfant est innocente... on va la soigner.

– Vous avez osé ! répétait-il, comme fou.

M^e Garnier et Savitri s'étaient élancés vers lui et le calmaient.

– Voyons, comte, soyez homme, soyez galant !... Avant de vous mettre en colère, réfléchissez : la situation était désespérée...

Et le brave notaire essayait de lui faire comprendre dans quelle impasse il s'était trouvé acculé par les dettes accumulées depuis des années.

– Nous vous avons sauvés, tous les deux, expliquait Savitri, qui trouvait que l'argent de sa pupille valait bien quelque considération.

– Donne-nous le temps, mon enfant ! suppliait la mère, angoissée devant la révolte du jeune homme.

Elle s'épouvantait des décisions qu'il était capable de prendre en un tel moment d'exaspération.

En anglais, elle ajouta :

– Nous allions être saisis, notre nom traîné dans la boue...

– Ça valait mieux !

– La misère ne m'épouvantait pas, mais la honte, le déshonneur ! Aurais-tu préféré vraiment un pareil scandale autour de notre nom ?

– Mais ce mariage ? Un tel mariage ! Cette fille ! Un vrai cauchemar !

Il parlait, égaré, avec de la folie dans les yeux. Pourtant, machinalement, il se servait aussi de la langue d'Albion.

Et ce fut un soulagement pour sa mère qui entrevit la possibilité d'un arrangement.

– Écoute, mon grand... cette fille te sauve... Elle nous sauve tous !... Et nous allons la soigner, essayer de la rendre présentable : elle est jeune, elle redeviendra normale !

– C'est impossible ! Ne l'avez-vous pas vue un véritable épouvantail !

– Que tu ne reconnaîtras plus dans quelques mois.

– En attendant, il faut la supporter... vivre avec elle !

– Du tout, Martine va partir en Suisse, avec elle. Il lui faut de grands soins. Cette malheureuse est séquestrée depuis de longues années. Sois généreux, ne la maltraite pas.

– Plus que jamais, je tiens à l’ignorer. Je ne veux plus la voir !

– C’est entendu, elle va partir.

– Moi aussi, je pars ! décida-t-il brusquement.

– Tu pars ?

– Oui, pour l’Inde, l’Égypte, je ne sais ! C’était décidé en principe, je n’attendais que le moment propice pour rester correct vis-à-vis de cette femme. Mais maintenant, je n’attends plus : je pars ! je pars ! Je sens que je deviendrais fou, si je restais ici.

– Oui, partez, partez vite !... intervint M^e Garnier. Vous ne feriez que des bêtises en restant en France.

– À votre retour, il y aura bien des changements, fit Savitri, qui regardait sa pupille à qui personne ne faisait plus attention.

Et, pour la première fois depuis des années, un

homme pensa d'elle :

– Elle est anormale, c'est entendu. Cette maigreur est fantastique, mais les traits sont réguliers, les cheveux abondants. Si on pouvait remplir toute cette peau ratatinée, arrondir tous ces angles, rassurer ce regard apeuré, assouplir ces cheveux rétifs, habiller ce corps débile, peut-être la pauvre petite serait-elle aussi bien que n'importe quelle autre.

Ah ! dame, Savitri ne la trouvait pas jolie ! Évidemment, non !... Mais, enfin, il se rendait compte... un homme devine ces choses-là !... Elle pourrait plaire aussi, plus tard, la triste orpheline ; ça demanderait du temps, mais ce n'était pas impossible !

Et ses petits yeux brillèrent de malice. Il se frotta les mains :

– Allez-vous-en, répéta-t-il en donnant une bourrade à Philippe. Plus tard, vous verrez... il y aura du nouveau auquel vous êtes loin de vous attendre !

Le comte et sa mère le crurent devenu fou. Ils

haussèrent les épaules, ne cherchant même pas à comprendre le sens de son exubérance.

Quant à lui, prudemment, il préféra ne pas s'expliquer davantage.

IX

Une heure passa pendant laquelle la vieille nourrice servit un repas froid que les divers personnages de cette petite comédie prirent avec plaisir.

– Les émotions creusent, avait dit M^e Garnier, en se mettant à table.

Et tous, sauf le comte d'Armons, dont le front restait à l'orage, parurent de son avis.

Seule, Myette n'avait pas paru à table.

Martine l'avait conduite dans sa propre chambre.

– Tenez, déshabillez-vous, conseilla-t-elle à la jeune fille. Je viendrai vous chercher plus tard. Pour le moment, il serait bon que vous essayiez de dormir un peu. Nous voyagerons cette nuit et il ne faut pas que vous soyez fatiguée.

Ces recommandations faites, la vieille femme

se retira, enfermant à clef, derrière elle, la nouvelle mariée.

– Oui, qu'elle dorme et qu'on n'entende plus parler d'elle, murmura la vieille femme avec une sourde hostilité. Pour le moment, c'est ce qu'elle a de plus sage à faire : ce pauvre M. Philippe l'a assez vue aujourd'hui !

Et, sans s'attendrir sur l'orpheline, la nourrice était allée s'occuper du repas de ses hôtes.

Dans la chambre, Myette demeura un long moment immobile.

Toutes les scènes de la nuit et de la matinée se déroulaient à nouveau devant son cerveau enfiévré.

La cérémonie religieuse avec ses chants, ses prières et surtout le petit sermon de l'officiant, l'avait principalement troublée.

À diverses reprises, elle murmura, comme malgré elle :

– Mariée ! Je suis mariée !... Mon mariage a été béni devant Dieu !

Pauvre être débile, sans volonté comme sans

force de résistance, elle paraissait avoir du mal à comprendre la marche des événements durant ces dernières heures.

Elle répéta :

– Mariée ! Je suis mariée !

Puis, ces commentaires qui s’imposaient à sa raison :

– Il le fallait, évidemment ! M^{me} Darteuil n’a plus de droits sur moi... Non ! elle ne peut plus rien... Mais lui ? le comte d’Armons ? Je suis toujours enchaînée !... Oh ! le singulier mariage ! Le terrible mari !

Alors, un long frémissement la secouait au souvenir de la colère de Philippe.

– Ça, c’est ça ! bégayait-elle avec horreur.

Et ces trois mots semblaient la poignarder, car chaque fois qu’ils revenaient machinalement sur ses lèvres, un sursaut de tout son être soulignait en elle l’atroce rappel du dégoût de Philippe d’Armons.

Assise sur une chaise basse, au pied du lit, la tête appuyée sur le bois brillant de la couche,

l'orpheline demeura plongée dans sa méditation, sans souci du temps qui s'écoulait.

Quand la vieille comtesse, inquiète de ne point la voir, ni de l'entendre, entrouvrit la porte de la chambre, elle trouva la nouvelle mariée toujours vêtue de ses atours blancs, les yeux fixes, inconsciente de l'heure et du lieu.

– Il faudrait la faire changer de robe, dit-elle à Martine.

– Comment, elle est restée habillée ! s'écria la servante avec humeur. Je lui avais cependant recommandé de mettre son autre costume.

– Il serait peut-être bon, aussi, de lui donner à manger, intervint doucement M^e Savitri. Nous nous sommes restaurés, nous autres, mais cette enfant doit également avoir faim.

– Oh ! je crois qu'elle a l'habitude des repas irréguliers ! Elle a dû, plus d'une fois, se serrer la ceinture.

– J'espère bien que la malheureuse ne connaîtra plus jamais de pareils traitements ! se récria le tuteur.

Et comme la comtesse s'était éloignée, il se tourna vers la nourrice et s'en prit à elle :

– J'exige, déclara-t-il avec fermeté, vous entendez, j'exige que cette enfant reçoive des soins attentionnés et qu'il ne lui manque rien.

– Évidemment ! riposta la femme d'un ton pointu. On veillera sur elle comme sur un objet précieux.

– Je l'espère bien !

Et le brave homme ajouta d'un ton bourru :

– Il ne faut pas oublier que ma pupille paye assez cher le droit d'être bien soignée... Qu'on dédaigne la femme si on croit devoir le faire, mais qu'on ne méprise pas l'argent qu'elle représente.

Et cette boutade lancée comme un coup de pied à un chien hargneux, l'homme d'affaires tourna le dos à la nourrice médusée.

Myette avait paru étrangère à la petite scène qui venait de se passer, mais elle n'en avait pas perdu une parole.

Aussi, quand Martine s'avança vers elle pour

la dévêtir, elle eut un pâle sourire :

– Mon tuteur est un brave homme, n'est-ce pas, madame ? fit-elle doucement remarquer.

La vieille eut un haut-le-corps, non pas que la réflexion de Myette eût cinglé la femme, mais parce que l'orpheline avait prononcé ces quelques mots en langue italienne.

Et Martine, stupéfaite, se rappelait les remarques échangées dans la matinée avec la comtesse.

– Vous parlez l'italien ? fit-elle sourdement, en cette langue.

– Je le comprends aussi, répondit l'enfant simplement.

La nourrice se tut, l'air gêné, mais très ennuyée au fond de cette histoire.

À ce moment, le bruit d'un moteur d'automobile qu'on met en marche se fit entendre.

Et de la cuisine, des voix montèrent :

– Au revoir, mon Philippe, disait la mère du

jeune homme en embrassant celui-ci. Ta décision me navre : nous allions pouvoir vivre si tranquillement à présent !

Myette avait dressé la tête.

Quelles pensées subitement passèrent dans son cerveau ?

Elle s'élança vers la pièce voisine avec toute la vivacité dont sa faiblesse était capable.

Elle arriva juste comme Philippe, après avoir embrassé sa mère, serrait les mains des personnes présentes.

– Ce soir, à Paris ! Et, dans trois jours au plus, je file vers l'Égypte.

Sa voix sonnait presque joyeuse :

– Ouf ! vous ne savez pas quelle délivrance ce voyage va être pour moi ! Depuis quelques jours, j'ai l'impression de porter une chape de plomb sur les épaules.

La comtesse s'était mise à pleurer.

Philippe revint vers elle, et entourant les frêles épaules que les sanglots secouaient :

– Voyons, ma mère, soyez raisonnable : je vous affirme que je ferais un malheur s’il me fallait rester ici.

– Mon pauvre petit ! J’étais si heureuse de pouvoir te tirer d’embarras. Et voici que tu me fuis et pour combien de temps ?

– Ce n’est pas vous, ma mère, que je fuis, mais un souvenir trop cher (celui de ma femme adorée) auprès d’une réalité trop atroce (celle de cet être de cauchemar que j’ai dû épouser).

– Quand te reverrai-je ?

– De loin, mon esprit s’habituera... Je reviendrai quand j’aurai mis mon imagination à la raison. D’ici là, que mon frère mette de l’ordre dans nos affaires : je m’en sens incapable d’ici longtemps.

– Tout sera en bon état quand tu reviendras.

– Allons, cette fois, je pars, fit-il en l’embrassant une dernière fois.

Elle sourit à travers ses larmes pour lui donner un suprême encouragement.

– Sois prudent ; n’oublie pas que ta vieille

maman attend ton retour, et écris-moi le plus souvent possible.

Avec un dernier geste d'adieu à tous, il avait sauté dans l'auto.

– Vous oubliez de saluer la comtesse d'Armons, fit remarquer Savitri en s'avançant vers la voiture.

Le ton du tuteur était plutôt agressif.

Philippe tourna la tête vers lui :

– Je manque de courage, répondit-il, légèrement ironique. Chargez-vous-en pour moi, si le cœur vous en dit.

Et sur cette impertinence, il mit l'auto en mouvement.

Un silence gêné suivit son départ.

Le front de Savitri était soucieux.

Des pensées amères commençaient à bouillonner en lui.

Il s'en prit à M^e Garnier :

– Sapristi ! vous auriez dû me prévenir. Vous m'annoncez une famille honorable, pleine de tact

et de commisération, et je trouve de la sécheresse et du dédain incompréhensibles. Pauvre gosse !... vous rendez-vous compte dans quelle situation vous l'avez fourrée ?

Mais la comtesse vint vers l'homme d'affaires :

— Ne regrettez rien, maître Savitri, votre pupille est moins mal tombée que vous ne le pensez. Seulement, aucun de nous ne s'attendait à la trouver tournée de si curieuse façon. Et nous n'avons su, ni l'un ni l'autre, cacher notre dépit.

— Enfin, maintenant, elle est des vôtres ; je serais rassuré si vous m'affirmiez qu'elle sera bien traitée.

— Je n'ai pas à tranquilliser qui que ce soit à ce sujet. Celle qui porte le nom de mon fils recevra tous les soins et tous les égards qui lui sont dus.

Savitri se radoucit :

— À la bonne heure ! J'aime entendre parler ainsi. Votre diable de fils et votre satanée servante commençaient à m'échauffer les oreilles.

– Mon fils s’est éloigné pour ne pas faire subir à une innocente le dépit qu’il éprouve de ce mariage conclu presque malgré lui. Quant à Martine, il suffira de lui dire que le bonheur de Philippe est entre ses mains pour qu’elle se dévoue à la nouvelle comtesse et s’efforce de la rendre semblable à tout le monde.

Le ton très digne de la vieille dame impressionna Savitri. Au surplus, M^e Garnier vint aussi lui affirmer que tout était prévu pour que l’orpheline vécût heureuse et tranquille.

– Donnez quelques mois à Martine et vous ne reconnaîtrez plus votre pupille. Une maison de santé l’attend en Suisse ; tous les soins lui seront donnés et aucun plaisir ne lui sera refusé.

Pendant ce long colloque, Myette s’était avancée jusque dans la cour.

Quand elle avait vu Philippe monter dans la voiture, la pauvre séquestrée avait voulu s’élancer pour le suivre.

Geste navrant de ce pauvre corps tout dégingandé dans lequel une âme saine vivait

encore.

Se rendait-elle compte que le départ de celui qui était son mari depuis quelques heures était anormal ? Nul n'aurait su le dire, tant le triste visage semblait hébété.

Cependant, Myette restait comme frappée de stupeur au milieu de la cour, suivant des yeux le véhicule qui s'éloignait.

La comtesse alla à elle et la prit par la main pour la ramener vers la maison.

– Ne restez pas là, mon enfant.

– Il est parti, murmura Myette.

– Oui, il s'éloigne... Comprenez bien, il faut de la prudence : voici M^e Garnier et Savitri qui s'en vont à leur tour. Nous devons nous disperser. Moi-même vais regagner ma demeure. Vous aussi partirez, tout à l'heure, quand l'auto qui va conduire ces messieurs à la gare sera de retour.

Myette avait-elle entendu les explications de la vieille dame ? Elle continuait de fixer la route avec une sorte de désarroi. Pourtant, elle se laissa docilement ramener vers la maison. Mais quand

elle se retrouva à l'intérieur et qu'elle vit la porte se refermer sur elle, il y eut de l'affolement dans ses yeux.

Comme une bête traquée, elle regarda autour d'elle, et, ne reconnaissant que les deux femmes, elle eut un cri de désespoir et s'élança vers la fenêtre, cherchant encore désespérément à sonder la route par laquelle l'automobile de Philippe avait disparu.

Savitri, sur son départ, vint l'embrasser paternellement :

– Allons, ma petite Myette, prenez patience et dites-vous que, maintenant, chaque jour va améliorer votre sort. Quand je vous reverrai, je veux vous sentir solide et ragaillardie au possible. Soignez-vous bien et ayez confiance : même de loin, je veillerai sur vous.

Elle le remercia par quelques paroles de gratitude, difficilement exprimées : on sentait que la pensée était ailleurs. Et c'est à peine si elle perçut les recommandations qu'il faisait à la nourrice et la promesse d'une forte récompense si elle réussissait à remettre Myette « en bon état ».

X

Lorsque les deux hommes se furent éloignés, la comtesse s'occupa de camoufler l'orpheline.

Elle la vêtit d'un ample manteau de voyage, d'une grosse paire de lunettes et d'un capuchon d'automobile.

— Il faut que M^{me} Darteuil ne puisse vous retrouver. Si, par miracle, elle réussissait à suivre vos traces jusqu'ici, elle ne pourrait aller plus loin.

« Sous cet accoutrement, vous êtes semblable à mille autres automobilistes pareillement affublées.

Comme elle la poussait en voiture, Myette sortit de son mutisme.

Et montrant la route :

— Nous allons par là... avec lui ?

La comtesse comprit qu'elle faisait allusion à

Philippe.

– Oui, expliqua-t-elle, mais nous prendrons un autre chemin. Plus tard, quand tout danger sera écarté et qu'on vous aura soignée, il reviendra, ne craignez rien.

– Pourquoi me soigner ? Je ne souffre pas !

– Peut-être, en effet, n'êtes-vous pas malade ; mais vous êtes si pâle, si maigre, que chacun verrait en vous un être anormal et que votre belle-mère aurait beau jeu de prétendre que vous êtes folle. Il faut que vous retrouviez des forces, des joues et des couleurs.

– Alors, où me conduisez-vous ?

– En Suisse... Vous y serez mêlée à de véritables malades et, parmi elles, vous passerez inaperçue. Au fur et à mesure que vos forces reviendront, vous changerez de lieu de résidence, jusqu'à ce que, complètement guérie, vous puissiez circuler librement dans la vie et rejoindre votre mari.

– Quand je serai solide, j'irai avec votre fils ?

– Naturellement.

- Vous êtes bien sûre de cela ? insista-t-elle.
- Mais c’est évident, voyons !
- Ah !

Myette hocha la tête pensivement et ne parla plus. Pourtant, quand la voiture traversa le village et qu’elle vit l’église où, le matin, le prêtre avait béni son mariage avec Philippe, elle fut prise d’un long frisson.

Et pendant qu’une grosse larme noyait subitement ses yeux apeurés, elle balbutia :

- Ça ! c’est ça que vous m’avez fait épouser.

La comtesse tressaillit. Elle regarda l’orpheline avec surprise, puis elle échangea un regard angoissé avec Martine.

Myette surprit ce coup d’œil ; alors, simplement, s’adressant à la nourrice, l’orpheline expliqua :

- Parce que... il faut vous dire... je comprends et je parle aussi la langue anglaise !

La vieille dame sursauta et son visage s’empourpra.

– Vous comprenez ? balbutia-t-elle, gênée.

– Et l’italien aussi, Madame ! la prévint à mi-voix la nourrice.

– Eh bien !... alors !

Elle bredouillait, comprenant subitement dans quelle singulière situation elle s’était mise, vis-à-vis de sa belle-fille, depuis quelques heures.

Tout bas, elle fit cette réflexion :

– Sous son air de sainte nitouche, elle nous a tous roulés.

La même pensée devait venir à Martine, car elle précisa à voix basse :

– Je l’avais dit à Madame... Je n’avais pas confiance ! Pauvre M. Philippe, dans quel guêpier s’est-il fourré !

Mais prudemment, cette fois, la comtesse fit taire Martine. La falote épousée était moins idiote qu’elle en avait l’air !

Et avec un gros soupir, en pensant à tous les manques de courtoisie dont elle s’était rendue coupable depuis le matin, elle se dit que c’était

« presque dommage » que Myette ne fût pas réellement folle, comme M^{me} Darteuil le prétendait.

La voiture arriva à Évian à la fin de l'après-midi.

Un autre manteau et une autre coiffure avaient été jetés sur les épaules et sur la tête de Myette, la transformant une nouvelle fois.

Les mêmes précautions avaient été prises pour la nourrice qui, mise en vieille dame assez cossue, aux bijoux d'or sur la robe sombre, comme nos mères en portaient autrefois, et comme beaucoup d'étrangères d'un certain âge en portent encore aujourd'hui, Martine, disons-nous, devait passer pour la tante de l'orpheline durant la cure de montagne qu'on allait, pour débiter, faire suivre à celle-ci.

Deux malles, expédiées directement de Paris, furent également prises à la gare d'Évian. Elles contenaient la lingerie destinée aux deux voyageuses. La comtesse d'Armons avait bien fait les choses, rien n'avait été oublié, ni les trousseaux de toilette, ni les peignoirs d'intérieur, ni

les chaussures diverses pour la ville et la montagne.

Au surplus, Martine avait reçu l'ordre d'acheter tout ce qui pouvait être nécessaire au bien-être de la jeune femme. Enfin, un compte en banque permettait aux deux voyageuses de vivre largement et sans mesquinerie dans n'importe quel endroit où elles désireraient se rendre.

Sur le point de se séparer de Myette, la mère de Philippe fit mille recommandations à celle-là.

— Vos papiers sont en règle, mon enfant, vous pouvez partir. Voici le bateau qui va vous emmener vers Montreux. Soignez-vous, fortifiez-vous et ne vous privez de rien. Il faut que vous renaissiez littéralement à la vie. Quand vous serez assez forte pour supporter la fatigue des voyages, on vous fera visiter l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie.

Elle s'arrêta, embrassa l'orpheline, puis dit encore :

— Au revoir, ma chère Myette. N'oubliez pas que vous êtes mariée et que vous devez faire

l'impossible pour arriver à gagner l'affection de votre mari. Pour commencer, il faut vous soigner afin d'être normale... comme les autres ! Obéissez bien à Martine. Je désire sincèrement pouvoir, un jour, vous traiter comme ma fille : méritez l'estime de Philippe et mon cœur de mère vous sera ouvert sans restriction.

Myette eut un geste évasif et ne répondit pas.

Quelle promesse eût-elle pu faire en cette occasion ? Être laide ou jolie dépendait d'elle ?

— Ça, c'est ça que vous m'avez fait épouser ! s'était écrié Philippe.

La pauvre isolée sentait bien qu'à moins d'un miracle, elle demeurerait toujours pour son mari « ça », c'est-à-dire l'être de cauchemar et d'horreur qu'il avait à peine entrevu, mais dont il garderait instinctivement un affreux souvenir.

Les voyageuses prirent enfin place sur le bateau qui devait les conduire à Montreux.

Un mouchoir qui s'agite, une main qui se dresse encore pour un dernier adieu, des lumières qui s'éteignent, puis c'est la côte de France qui

disparaît dans la brume, tandis que sur l'autre rive du lac les feux multiples des villes suisses grossissent de plus en plus.

Les deux femmes couchèrent cette nuit-là à Montreux, mais, dès le lendemain matin, un train les emporta sur les bords du lac de Thoune.

XII

*Lettre de Martine Boulin
à la comtesse Jean d'Armons*

« Comme Madame la comtesse me l'a fait promettre, je viens lui donner des nouvelles de la personne qu'elle m'a confiée.

« Celle-ci a bien supporté le changement de climat et d'habitudes.

« Les premiers jours, elle se montrait très faible et facilement fatiguée, si bien que nous ne pouvions faire que de très courtes promenades dans le parc de l'hôtel. Mais, peu à peu, nous avons pu allonger nos sorties, et maintenant nous gagnons la ville, à l'heure du goûter, ce qui est, ici, à peu près la seule distraction.

« Par ailleurs, le docteur qui a vu notre malade affirme que celle-ci va aussi bien que possible et

que, dans quelques semaines, nous ne reconnâtrons plus sa cliente.

« Je dois d'ailleurs certifier à Madame la comtesse que je ne néglige rien pour que la cure de rééducation – comme ils disent – soit totalement efficace.

« M^{lle} Myette est docile et se prête facilement à toutes les exigences du traitement : nourriture, exercices, repos et sommeil.

« Malheureusement, il y a en elle une véritable apathie pour tout ce qui la concerne et le docteur dit que c'est regrettable, car sa guérison irait deux fois plus vite si elle se donnait la peine de *vouloir guérir*.

« On lui dit :

« – Mangez, ou marchez, ou reposez-vous.

« Et docilement, elle mange, marche ou se repose.

« Mais ces actes semblent exécutés d'une façon inconsciente et, si on ne lui disait pas de les faire, elle demeurerait immobile et indifférente.

« Il me faut donc exercer sur elle une véritable

surveillance, car, bien que le régime soit chaque jour pareil à celui de la veille, elle ne s'y soumettrait pas d'elle-même.

« Inintelligence ou paresse ?

« Je crois plutôt que c'est le résultat de longues années d'immobilité et de concentration en elle-même.

« Le docteur dit :

« – Rééducation complète à obtenir. Il faut lui redonner le goût à la vie, au mouvement, à l'effort... des mois seront nécessaires pour obtenir un tel résultat, mais celui-ci est certain, rien ne s'y opposant : aucune lésion physique, heureusement, n'amoindrissant le sujet.

« Il paraît même que, si on excepte sa maigreur et sa petitesse de taille, M^{lle} Myette est très bien constituée et ne recèle aucune tare physique.

« Déjà, d'ailleurs, le régime de suralimentation commence à faire sentir d'heureux effets. Elle est moins maigre, les joues sont plus pleines et les mains moins décharnées.

Ce qui frappe surtout, c'est le teint : plus frais, plus naturel. Pour le moment, le visage est encore pâle, mais il a perdu cette teinte blafarde et terreuse qui le décomposait.

« Au moral, le changement est moins apparent.

« La plupart du temps, M^{lle} Myette reste immobile, les yeux vagues, en contemplation de quelque coin du ciel ou de la montagne.

« Le matin, quand elle se lève, je lui donne le linge et les vêtements qu'elle doit mettre sans que jamais elle ait manifesté le désir de revêtir une autre robe ou un autre manteau.

« Cette question de coquetterie semble la laisser complètement insensible. Après sa toilette, elle jette un bref regard sur son image, dans la glace, et aussitôt elle détourne les yeux comme si ce détail lui était à charge et importun.

« Souvent, j'ai guetté pour essayer de surprendre dans ses yeux une lueur d'intérêt ou de plaisir. Je n'ai jamais saisi qu'un mouvement de lassitude ou d'ennui. Non, malheureusement,

M^{lle} Myette n'est pas coquette et, pour l'embellir ou seulement la rendre présentable, il ne faut compter que sur nous-mêmes.

« À table, même indifférence. Elle prend presque toujours du plat qu'on lui présente sans jamais réclamer un mets ou une friandise qu'on omet de lui servir. Lors de nos goûters, en ville, dans les pâtisseries, c'est la même attitude : rien ne l'émeut, rien ne la flatte.

« Une question, cependant, a eu l'avantage de la faire sortir de son apathie.

« M^{me} la comtesse m'avait recommandé de présenter M^{lle} Myette comme ma nièce. J'ai donc prié celle-ci de bien vouloir me donner le nom de *tante* quand elle s'adresserait à moi.

« – Pourquoi vous appeler ma tante ? m'a-t-elle demandé.

« Et quand je lui ai eu expliqué les raisons que M^{me} la comtesse avait jugées utiles de me faire connaître, elle a secoué la tête :

« – Je regrette vraiment, mais vous n'êtes pas ma tante et jamais je ne vous donnerai ce titre.

« – Cependant...

« – Inutile, n'insistez pas. Je vous appellerai *madame* ou *nounou*, puisque vous étiez la nourrice de Philippe, mais, hormis ces deux noms, je n'accepte aucune autre appellation.

« Et je l'ai sentie si déterminée dans cette résolution que je n'ai plus insisté, et que j'ai dû accepter le titre de *nounou* qu'elle me proposait.

« Un autre incident fut soulevé par son anneau de mariage.

« J'ai donné à l'hôtel le nom de Gaby Mérienne pour la désigner, toujours d'après les ordres de M^{me} la comtesse qui m'avait fourni les papiers nécessaires à cet état civil.

« Or, ces papiers donnent quinze ans à la jeune fille qui m'accompagne.

« M^{lle} Myette est si frêle, si petite, que ces quinze ans lui vont beaucoup mieux que son âge réel.

« Mais il y a la fameuse bague qui ne va plus du tout au doigt d'une gosse de quinze ans !

« Je l'ai donc priée de bien vouloir retirer son

alliance.

« Eh bien ! sur ce sujet encore, nous avons été en désaccord.

« Elle a refusé d'enlever son anneau, disant que c'était une question de principe sur laquelle il n'y avait pas à revenir.

« Et comme, malgré tout, j'insistais en essayant de lui faire comprendre quels commentaires soulèverait la vue de cette bague symbolique au doigt d'une enfant de quinze ans, elle a répliqué :

« – Vous expliquerez ça comme vous voudrez. Je puis tenir à cet anneau parce qu'il me fut donné par une parente... ou pour tout autre motif que vous invoquerez. Puisque vous êtes en veine de mentir, un mensonge de plus ne vous coûtera pas !

« J'avoue à M^{me} la comtesse que cette réponse cavalière ne m'a pas fait plaisir.

« Heureusement, jusqu'ici, personne n'a remarqué la fameuse alliance.

« Pour ce qui est de l'âge, de la maigreur, du

manque de développement, personne ne s'étonne. Il y a beaucoup de malades presque aussi décharnées... surtout parmi les jeunes filles ! Les quinze ans sont admis par tout le monde et bien des mamans s'intéressent à ma « petite malade » que la *phtisie consume*.

« Quelques bonnes âmes, émues de pitié par le sort de cette enfant si triste, ont voulu lier conversation avec elle. Sans résultat, d'ailleurs ! M^{lle} Myette se montre plutôt farouche et n'aime pas beaucoup avoir à parler. Pour le moment, ça vaut mieux, il me semble.

« Il n'y a qu'une chose vraiment qui l'intéresse : les livres.

« Elle s'arrête à la devanture de tous les libraires que nous rencontrons et il n'est pas de jour qu'elle n'achète quelque volume.

« Je dois avouer à M^{me} la comtesse que c'est même là un de mes gros soucis.

« Puis-je lui laisser lire tous les livres qui lui plaisent ?

« Un jour, comme le livre qu'elle feuilletait

contenait des images un peu sommairement vêtues, je lui ai fait observer que ce livre n'était certainement pas bon à lire par une jeune fille bien élevée.

« Elle m'a regardée presque avec ahurissement.

« – C'est un manuel de gymnastique ! m'a-t-elle répondu en pouffant de rire.

« Je n'ai pas compris ce que ma remarque pouvait avoir de comique. »

XIII

*Extraits des diverses lettres que
Martine Boulin écrivit à la comtesse
Jean d'Armons*

M^{lle} Myette a gagné dix livres depuis son arrivée ici. Le docteur se montre enchanté du résultat de son traitement.

Il est certain que M^{me} la comtesse serait heureuse de voir les progrès obtenus.

Nous pouvons faire de longues promenades, à pied, dans la montagne, à présent. M^{lle} Myette ne se plaint pas très vite de la fatigue et, au retour de nos excursions, elle mange de bon appétit et sans qu'il soit besoin d'insister à chaque bouchée, comme autrefois.

Elle accepte aussi maintenant de se mêler aux groupes qui nous entourent. Non pas qu'elle se

lie avec l'un quelconque des habitants d'ici, mais, enfin, elle consent à aller au cinéma, à assister à la messe et aux concerts du parc.

La vie auprès d'elle serait agréable si elle ne se montrait pas aussi sauvage.

Elle fuit, – c'est incontestablement le mot *fuir* qu'il faut employer, – elle fuit toute relation et même toute conversation étrangère.

Avec moi, elle s'est départie un peu de son silence des premiers jours ; mais, la plupart du temps, nous n'échangeons que les mots strictement nécessaires à ce contact perpétuel.

Je dois dire aussi que la pauvre fille reste toujours l'objet de la curiosité universelle.

C'est toujours le même visage anguleux, les mêmes cheveux plats et tirés, la même silhouette maigre et dégingandée que M^{me} la comtesse n'a pas dû oublier.

Le docteur lui fait faire deux heures de suite toutes sortes de mouvements en de drôles attitudes. Il appelle ça de l'éducation physique.

Je n'ai pas grande confiance en toute cette

désarticulation. Jamais personne de sensé n'a songé à faire de pareils mouvements ! Mais comme cela occupe M^{lle} Myette deux heures tous les jours ; comme, d'autre part, cet exercice est fait en commun avec beaucoup d'autres malades, je n'ai pas jugé utile d'interdire toutes ces simagrées à M^{lle} Myette.

J'insiste auprès de M^{me} la comtesse pour bien comprendre que je n'ai accepté ce singulier traitement que lorsque j'ai eu l'assurance que le docteur ne cherchait pas à rendre ridicule notre malade.

Il y a plus de cent personnes, hommes, femmes et enfants, qui remuent les bras et les jambes en même temps que Mademoiselle, et tout le monde a l'air de trouver ça naturel !

M^{me} la comtesse se souvient certainement de la découverte que nous avons faite l'après-midi qui suivit le mariage de M. Philippe.

La nouvelle mariée parlait l'italien et l'anglais.

Cela me paraît même un peu diabolique, car je ne crois pas qu'un honnête chrétien puisse parler

une langue que son oreille ignore. Or ce n'est pas La Blanquette que Mademoiselle a pu apprendre tout ça !

Mais je reviens à ce que je disais plus haut à M^{me} la comtesse : sa belle-fille parle encore l'allemand.

Madame trouvera certainement que ça n'est pas naturel et qu'il doit y avoir là-dessous de la sorcellerie.

D'ailleurs, personne n'avait prévenu M^{me} la comtesse de cette calamité-là, et c'est probablement que personne ne soupçonnait, à une si jeune femme, de pareils talents.

Et il est vraisemblable que nous l'ignorerions encore si le hasard ne s'en était mêlé.

C'est ainsi qu'avant-hier, nous promenant dans la montagne, M^{lle} Myette et moi, nous avons été attirées par les cris d'un enfant qui pleurait.

Ce petit garçon pouvait avoir de sept à huit ans. Et comme il était seul et qu'il avait l'air désespéré, je l'interpelle.

Tout d'abord, ses pleurs redoublent et il ne

répond pas à mes questions.

J'insiste. Enfin, il finit par prononcer quelques paroles, mais dans une langue inconnue, donc incompréhensible pour moi. Je risque des questions en italien. Il ne me comprend pas, c'est évident.

Je me tourne vers M^{lle} Myette.

Comme toujours, elle était dans la lune. À quelques pas de moi, tournée vers les profondeurs de la vallée, elle paraissait perdue dans ses pensées.

Elle affectait de ne pas s'occuper de nous, mais ce n'était qu'une apparence, – comme je me permets respectueusement de le faire remarquer à M^{me} la comtesse, – car dès que je lui dis :

– Vous qui parlez l'anglais, interrogez donc ce petit bonhomme.

– Ce n'est pas un Anglais, c'est un Allemand.

– Alors, comment s'expliquer ? fis-je navrée.

Mais elle, sans se démonter, me répond :

– Il vous a dit que sa gouvernante causait avec

un monsieur pendant qu'il s'est éloigné, en courant, et maintenant il ne sait plus de quel côté aller pour la retrouver.

J'avoue à M^{me} la comtesse que je croyais que sa belle-fille se moquait de moi.

– Comment avez-vous pu comprendre tout ça, puisque vous dites qu'il ne parle pas anglais ?

– Je vous ai dit que c'était un jeune Allemand, c'est donc probablement qu'il parle la langue de son pays.

– Et vous comprenez ?

– Parbleu !

J'en étais *atterrée de saisissement*.

Et M^{lle} Myette s'est entretenue longuement avec l'enfant, comme si elle n'avait jamais parlé une autre langue.

J'ai raconté tout cela à M^{me} la comtesse afin de bien lui faire connaître la mentalité de celle que je suis chargée de piloter en Suisse.

Sous son petit air endormi et doucereux, je découvre, chaque jour, du nouveau et de

l'inattendu. Si, seulement, j'étais au bout de mes découvertes ! mais j'appréhende sans cesse... et je n'ai pas du tout confiance !

J'ai surpris M^{lle} Myette en train d'écrire à son ancien geôlier. J'ai seulement saisi et déchiré cette épître.

C'était une longue lettre, où elle lui donnait des détails sur sa vie nouvelle et sur « *l'ennui qui la rongait* dans cette solitude morale où elle baignait ». Parlant de moi, elle me désignait tour à tour sous les vocables de *mon cerbère*, ou de *la vieille*, ou encore de *mon chaperon*.

Tous titres irrévérencieux qu'il m'a été pénible de voir sous la plume d'une jeune fille.

Je lui en ai fait la réflexion.

— C'était une lettre intime que j'écrivais et dont vous n'aviez pas le droit de vous emparer, me répondit-elle. J'ai parlé librement.

— En quels termes inconvenants !

— J'ai dit ma pensée intime. Êtes-vous bien sûre, quand vous écrivez à la comtesse d'Armons, de ne pas employer de mots blessants

pour lui parler de moi ?

– Ce n'est pas la même chose. Moi, je fais mon service et mon devoir vis-à-vis d'une maîtresse qui me paye et à qui je dois des comptes.

– Eh bien ! moi aussi, je remplis mon devoir envers un vieux serviteur qui m'a, plusieurs fois, sauvé la vie et à qui je suis redevable d'être ce que je suis.

– Joli service qu'il vous a rendu là, en vous faisant ce que vous êtes !

– J'aurais pu être pire. Le comte d'Armons m'a trouvée bonne, tout de même, à lui apporter une fortune. Mon vieux Léonard a donc servi à quelque chose.

J'ai préféré ne pas continuer sur ce ton. Je sentais qu'elle n'aurait eu que des choses désagréables à me dire. Cette jeune fille est une mauvaise nature à qui on ne peut faire aucune observation sans recevoir immédiatement des coups d'épingle.

J'allais terminer sans prévenir Madame que cette lettre, écrite à Léonard, était en réalité adressée à un M. Nardole, habitant à Genève (poste restante).

Quand j'ai interrogé votre belle-fille sur ce M. Nardole, elle a eu l'air amusé et m'a dit que c'était une entente entre Léonard et elle. *Nardole était l'anagramme de Léonard.*

Je répète textuellement à M^{me} la comtesse, car, moi, je n'ai pas compris !

C'est certainement encore quelque diablerie.

XIV

Encore une lettre !

Il n'y a que trois jours que j'ai donné de nos nouvelles à M^{me} la comtesse, mais les événements sont tels que je ne puis différer de la mettre au courant des faits qui se passent ici.

M^{lle} Myette vient de faire un véritable éclat après lequel il ne nous reste plus qu'à quitter, au plus vite, les bords délicieux du lac de Thoune.

Avant de détailler les choses comme elles se sont passées, je tiens à mettre à couvert ma responsabilité. M^{lle} Myette a agi seule et sans me consulter. Mieux que ça, elle s'est cachée de moi et quand je me suis trouvée en face de la réalité, le mal était irréparable.

Je suis navrée d'avoir un pareil aveu à faire à M^{me} la comtesse : *sa belle-fille s'est fait couper*

les cheveux !

Et avec de telles cachotteries, et dans une tenue si indécente que je ne saurais même pas l'expliquer comme il faut.

C'était hier...

À mon réveil, je cours comme d'habitude présider à la toilette matinale de M^{lle} Myette.

J'entre dans la chambre, elle était vide.

Je questionne la femme de chambre affectée à nos appartements. Elle m'apprend que la jeune demoiselle est sortie de bon matin, c'est-à-dire vers les huit heures.

Je ne puis que m'incliner devant cette révélation. Pourtant, ne pensant pas à mal, je suppose quelque exercice médical. Je vais au gymnase du parc. Personne !

À midi, à l'heure de se mettre à table, le maître d'hôtel me prévient discrètement que M^{lle} *Gaby Merienne* a téléphoné, me priant de manger sans elle et de ne pas l'attendre : elle ne comptait pouvoir rentrer que vers la fin de l'après-midi.

M^{me} la comtesse devine le mécontentement qui s'empara de moi !

Et comme si ce n'était pas assez, voici que tout l'après-midi c'est un défilé de fournisseurs apportant des paquets. Et naturellement, aucun n'était payé ! Si bien qu'après avoir accepté les premiers et soldé le montant des factures, je quittai l'hôtel pour quelque inutile promenade afin de me dérober aux envois qui pouvaient suivre.

À cinq heures, je revins au palace où j'appris que d'autres paquets étaient arrivés pour *Mademoiselle* et que la caisse les avait payés pour nous éviter tout dérangement.

Je dus remercier de cette prévenance ! M^{me} la comtesse devine avec quelles pensées !

Il y avait un quart d'heure que j'étais dans le hall quand une jeune femme, vêtue de blanc, jupe très courte et jambes gainées de soie, passa devant moi. Elle avait l'allure de toutes ces jeunes femmes qu'on voit, le soir, danser au casino, qui parlent haut et dont le visage est tout enfariné. Un grand chapeau blanc, légèrement

penché sur l'oreille, laissait voir la nuque rasée et les cheveux coupés drus comme un balai O'Cedar.

Jamais il ne me serait venu à l'idée que cette femme à l'allure trop moderne pût être M^{lle} Myette. Et cependant, j'ai honte de l'avouer à M^{me} la comtesse, c'était elle !

Cinq minutes après, on me prévenait que *Mademoiselle Mérienne* me faisait demander. Et de mes propres yeux, avec quelle horreur ! j'étais bien forcée de constater le fait.

Ce n'est pas que la belle-fille de Madame soit plus laide ainsi qu'avant. Ce serait difficile d'ailleurs, car la pauvre fille n'a jamais été jolie, mais quel changement ! Le soir, tous les yeux étaient fixés sur elle. Chacun avait l'habitude de ses cheveux lisses, proprement séparés en deux nattes roulées sur l'oreille, et voilà que, débarrassée du chapeau, la tête apparaissait toute ronde et toute ébouriffée. Car, non seulement les cheveux étaient coupés, mais le coiffeur les avait frisés, lustrés, je ne sais quoi encore ! Et ça flamboyait comme de la soie.

Et, non contente de cette nouvelle tête, Mademoiselle exhibait encore au dîner une robe rose sans manches et qui lui descendait à peine aux genoux.

Il m'a été impossible de manger, ce soir-là, devant les centaines de paires d'yeux qui nous ont dévisagées. Car M^{me} la comtesse se doute que tout le monde ici connaissait la pauvre enfant que j'accompagne. Depuis trois mois, les visages n'ont guère changé. Ce sont toujours les mêmes qui suivent la cure, et, hier, chacun s'amusait à venir nous parler et à *féliciter* Mademoiselle de cet *heureux changement* survenu dans sa toilette.

Elle restait indifférente, un peu froide et réservée comme toujours, mais sa résolution avait dû être prise depuis longtemps, car elle ne paraissait pas autrement incommodée d'être le point de mire de tous les gens.

Le soir, rentrées dans nos appartements, je me suis permis de demander à ma compagne si elle avait prévu un crédit dans son budget pour tous les achats qu'elle avait faits.

– Pourquoi faire ? C'est vous qui êtes chargée

de régler nos dépenses.

– Celles que vous avez faites aujourd’hui sont si extravagantes que je ne sais si je dois les acquitter.

– Qui les paierait, alors ? fit-elle en riant.

– Vous, ai-je répondu. N’avez-vous pas exigé une réserve à part ?

Alors, à ma simple suggestion, M^{lle} Myette s’est vivement redressée :

– Est-ce le comte d’Armons qui vous a dicté de pareilles remarques ?

– M. Philippe est trop loin pour s’occuper de telles vétilles à votre sujet.

– Serait-ce sa mère, alors ?

– Non point. C’est moi-même qui...

– Ah ! c’est vous ! Eh bien ! nounou, vous me ferez le plaisir de garder pour vous vos réflexions. J’estime que mon mari peut solder mes dépenses de nourriture et de toilette sans avoir à limiter ces dernières aux modestes achats que j’ai faits aujourd’hui.

C'était dit d'un ton si péremptoire que j'ai préféré ne pas insister, bien que j'eusse le cœur gros d'un pareil gaspillage.

Maintenant que j'ai tout raconté de mon mieux à M^{me} la comtesse, je vais la prier de bien vouloir me donner ses instructions. Pouvons-nous quitter le lac de Thoue ? Ou nous faut-il rester ici, l'objet de la curiosité universelle ?

*Réponse de la comtesse
d'Armons à Martine Boulin.*

« Je suis enchantée des bonnes nouvelles que vous m'annoncez. Myette s'est fait couper les cheveux. Myette devient coquette. Myette sait garder une attitude correcte sous les regards indiscrets des curieux. Vous ne pouviez rien m'annoncer, ma bonne Martine, qui me fît plus plaisir.

« Changez de pays si vous voulez. Allez au gré de Myette si elle préfère un endroit plutôt qu'un autre.

« Et surtout ne lui marchandez pas ses livres, ses toilettes ou ses plaisirs.

« J'ai confiance en votre fidélité, ma bonne Martine.

« Est-il possible que ma belle-fille soit une femme comme une autre ! Myette enfin coquette ! Je suis folle de joie à cette seule pensée... »

XV

Il nous reste à dire comment le miracle d'une transformation aussi totale s'était opéré chez Myette.

La jeune femme qui, pendant des semaines, s'était refusé toute distraction publique, avait tout à coup pris goût aux spectacles donnés par des troupes de passage sur la coquette scène du casino.

Elle était maintenant de toutes les représentations théâtrales, qu'elles fussent lyriques, classiques, mondaines ou dramatiques.

Depuis quelques jours, justement, une troupe de comédiens de Paris jouait les fines et spirituelles comédies lancées l'hiver précédent par les grands théâtres des boulevards.

Et Myette, suspendue aux lèvres des acteurs, se prenait à la magie des mots prononcés, aux

délicieuses reparties, aux scènes légères où le rire voisine avec les larmes, où l'esprit français se pare tour à tour de tendresse et d'ironie.

C'était si nouveau pour elle qu'elle confondait le fictif avec la réalité. Les rires clairs, les tendresses jolies, les serments échangés, l'aventure qui reste toujours la belle aventure représentaient pour elle une délicieuse excursion en un pays nouveau, ignoré d'elle, mais réel.

Les toilettes merveilleuses, les décolletés savants, les poses audacieuses, tout lui paraissait normal.

Cloîtrée durant de longues années, elle était d'une naïveté invraisemblable.

Où aurait-elle pu apprendre à discerner l'exagération des mots légers, des attitudes équivoques, des baisers de convention ?

Un livre, en général, n'est-il pas une peinture fidèle de la vie ? Le théâtre, pour elle, en était la représentation exacte.

Elle accusait sa jeunesse gâchée entre quatre murs, son inexpérience qu'elle taxait de ridicule,

le rigorisme étroit de Martine qui la maintenait dans un cercle arriéré.

Elle accusait tout ce qui avait été sa vie jusque-là, sans se rendre compte qu'elle n'aurait pu transplanter le théâtre dans la vie journalière.

Le scénario, cependant, était puéril ; mais ce sont souvent les sujets les plus simples qui sont le mieux accueillis.

Il s'agissait d'une héroïne qui, mariée sans amour à un véritable don Juan, se trouvait délaissée et meurtrie dès le lendemain de ses noces. L'épousée, alors, usait du jeu classique : toilettes, coquetteries, flirts, tout l'arsenal féminin était mis en action. Et comme les meilleures comédies sont celles qui finissent bien, le don Juan assagi revenait à sa femme et le rideau s'abaissait sur une scène attendrissante où les époux tombaient dans les bras l'un de l'autre.

Cette pièce de théâtre bouleversa complètement Myette. Elle fit un rapprochement entre son mariage précipité et celui de l'héroïne de la pièce. Toute la nuit, elle en rêva, comparant à la sienne l'aventure de théâtre. Et dans l'âme

naïve de la délaissée, un espoir germa et un projet naquit !...

Dès le matin, elle fut debout et, sans même se rendre compte de l'heure trop matinale pour la réussite de son plan, elle s'achemina vers le théâtre.

Il était vide et triste. Une femme qui balayait faisait monter, entre les fauteuils, un nuage de poussière qui mettait une grisaille sur toutes choses.

Myette eut la prescience que les décors éblouissants devaient avoir un envers misérable et que les princesses de théâtre n'étaient peut-être que des femmes comme les autres... de pauvres femmes, humbles et esseulées comme elle-même.

Un gros soupir monta de son âme à ses lèvres.

N'était-ce pas après quelque éphémère chimère que Myette se mettait à courir ?

Elle faillit rebrousser chemin, mais elle songea que si elle se laissait arrêter par la première désillusion, jamais elle n'arriverait à secouer la vie monotone qu'elle vivait.

Renseignée par la balayeuse du théâtre, elle découvrit dans un hôtel modeste les actrices de la tournée qu'elle avait tant applaudies la veille. C'étaient de bonnes filles, aux allures un peu affranchies et excentriques sans doute, mais au cœur compatissant.

Myette se sentit tout de suite en confiance avec elles. Elle exposa les projets qu'elle avait formés, escomptant la bonne volonté des artistes pour la guider et l'aider à les réaliser.

Quand elle cessa de parler, celles-ci hochèrent la tête.

La demande les ahurissait un peu et elles avaient envie de rire.

Pour du nouveau, ça c'était du nouveau ! Au théâtre, on leur donnait bien des rôles à tenir, mais jamais encore, dans la vie, il n'avait songé à elles comme professeurs de maintien et d'élégance !

Cependant, elles regardaient Myette avec commisération.

Elles virent son jeune âge, son air si doux, sa

faiblesse presque débile, et, dans leur âme de femme, un sentiment de solidarité se leva.

– Voyons... c’est à étudier ! La pauvrete n’est pas brillante, mais c’est tellement jeunet. Et puis, ces hommes !... ah ! ces hommes ! ces monstres d’hommes !

Toutes tombèrent d’accord pour aider la jeune femme, pour lui donner des conseils. Ce fut un chassé-croisé de paroles, d’idées, de suggestions. L’orpheline les écoutait attentive, sans intervenir.

Mais quand il fut question de ses robes, elle les interrompit :

– Les robes, vous m’en achèterez !

– Mais ça coûte cher.

– Qu’importe !

Elles se tournèrent vers elle.

– Ça veut dire que vous avez de l’argent ?

– Oui.

– Beaucoup ?

– Beaucoup.

Elles se regardèrent, puis détaillèrent Myette de la tête aux pieds.

Et doucement elles hochèrent la tête.

– Pauvre gosse ! Vous ne savez pas ce que ça coûte, une belle robe !... Une vraie belle robe ! Ainsi nous autres...

– Vous autres ?

– Nos costumes font de l’effet, le soir, aux lumières. Mais pour sortir, le jour, c’est à peine si nous avons le nécessaire. Et j’en connais plus d’une qui dort dans la journée parce qu’elle n’ose pas montrer en plein jour sa pauvre robe de rien du tout.

Myette regarda profondément la jeune femme qui venait de parler. Elle était assez jolie. Blonde et svelte, elle remplissait dans la troupe le rôle de grande coquette.

– C’est vous Rose Trianon ? fit doucement Myette.

– Oui. Vous m’avez reconnue ?

– J’ai reconnu votre voix d’abord. Et en vous détaillant mieux j’ai retrouvé en vous celle qui

jouait hier soir la femme abandonnée par son mari. Vous jouez très bien, très naturellement. J'étais émue aux larmes, hier. Et je n'étais pas la seule d'ailleurs, j'ai vu des spectatrices pleurer en vous écoutant.

Une flamme d'orgueil brilla dans les yeux de celle qui répondait au nom de Rose Trianon. Le compliment, décerné par Myette, était fait avec trop de simplicité et de naturel pour ne pas être sincère. Et la jeune actrice se sentit subitement remplie d'indulgence pour l'orpheline.

– Alors, fit-elle, comme dans la pièce j'use de toilettes, de coquetterie et que j'arrive à reprendre mon volage époux, vous avez pensé agir pareillement.

– Oui, j'ai espéré que vous m'aideriez. Vous savez vous habiller, vous rendre belle. Vous portez divinement la toilette, pourquoi n'essaieriez-vous pas de faire de moi quelque chose ? Je serais une élève docile qui suivrait aveuglément tous vos conseils... enfin, comme toute peine mérite salaire, je me permettrai...

Elle s'arrêta, un peu gênée subitement, tous les

yeux s'étaient levés vers elle.

Alors, avec des gestes maladroits, elle ouvrit son sac et tira une petite liasse de billets...

*

Voilà comment deux heures après on la vit courir les magasins en compagnie d'une jeune femme, un peu excentrique, qui, sans se soucier des airs embarrassés de sa compagne, choisissait hardiment les robes courtes, les couleurs vives, les bas transparents et les souliers minuscules qui, peu à peu, transformaient l'orpheline en jeune fille moderne.

— Il n'y a plus que les chapeaux à choisir. Vous avez de quoi vous retourner, comme costumes, en attendant que de vraies robes et de vrais manteaux viennent remplacer toute cette confection que j'ai dû vous choisir.

Et Rose Trianon, car c'était elle qui s'était chargée d'équiper Myette, entraîna celle-ci devant une glace.

– Regardez-vous, maintenant. Vous voyez que la toilette vous va aussi bien qu’à une autre. Évidemment, tout cela est un peu camelote et ne vaut pas les beaux tissus que vous venez de quitter, mais avec vos robes sombres et vos jupes longues, vous étiez véritablement antique et ridicule.

– Je vois bien que ma silhouette ressemble davantage à celles que je croise dans la rue. Mais c’est ma tête, ma pauvre figure ! Mon Dieu, que je suis laide !

Rose Trianon regarda longuement la pauvre Myette.

– Eh bien ! non, vous n’êtes pas laide... vous manquez plutôt d’harmonie et de charme ! Mais, peu à peu, vous allez vous habituer à porter ces robes modernes.

– Mais mon visage ?

– Votre visage. Nous allons aussi le transformer. Venez à l’institut de beauté du palace. Quand vous aurez les cheveux coupés, on ne vous reconnaîtra plus.

Myette baissa la tête, songeuse. Cela lui faisait quelque chose de se séparer de l'abondante toison qui ornait son crâne... mais puisqu'il fallait être moins laide, autant ne pas hésiter !

Elles entrèrent dans les splendides salons du perruquier à la mode.

Rose Trianon parla quelques minutes avec un figaro imposant qui vint toiser Myette, la regarda et l'examina si longuement et si attentivement que la pauvre enfant en perdit contenance.

Enfin, il décida :

– Aucun doute, les cheveux coupés seront mieux, mais attention, ni à la garçonne, ni à la Jeanne d'Arc, et toujours ondulés, n'est-ce pas, mademoiselle ? Il faut me promettre de venir ici, tous les jours, pendant quelque temps ; sinon, je ne réponds de rien.

Myette promit, un peu ahurie.

Alors, l'imposant personnage appela un des garçons et lui donna des instructions :

– Laver les cheveux, les couper, les onduler.

Ensuite, conduite la cliente à M^{me} Henriette qui lui « fera le visage ».

Et c'est ainsi que, deux heures après, Myette et sa compagne sortirent de la maison de coiffure. La jeune fille, pour la première fois de sa vie, avait fait connaissance avec les crèmes de beauté, les noirs, les rouges, les carmins, les poudres et tout l'arsenal en vigueur pour parer et amplifier la beauté féminine.

Une dernière visite à une modiste et Myette, transformée des pieds à la tête, véritablement mieux que la veille, quitta sa nouvelle amie en prenant rendez-vous pour le lendemain.

Et c'est alors que, reprenant le chemin de son hôtel, elle vint scandaliser Martine Boulin qui n'en croyait pas ses yeux d'une pareille émancipation.

XVI

Myette retourna tous les jours chez les humbles amies qu'elle s'était créées à l'insu de Martine.

Et, bien que cette dernière eût décidé de quitter immédiatement la ville où l'orpheline s'était si vite métamorphosée, celle-ci réussit à y rester trois semaines encore.

Entre-temps, elle continuait de courir les magasins et les instituts de beauté, s'habituant tour à tour à porter la toilette ou à se faire une tête, comme disait Rose Trianon qui l'accompagnait dans ses visites.

Et, peu à peu, Myette se transformait véritablement. Non seulement ses robes la vêtaient avec goût et faisaient ressortir la fraîcheur de ses vingt ans, mais, au contact de la petite actrice, ses gestes s'harmonisaient. Elle savait, maintenant, sourire à propos, marcher

avec grâce, entrer avec aisance dans un salon de thé, jouer avec coquetterie de sa paire de gants, se moucher discrètement, prendre des poses alanguies lorsqu'elle s'enfonçait dans le creux d'un fauteuil, rejeter la tête en arrière avec un imperceptible air de dédain, lorsqu'un regard masculin trop audacieux semblait vouloir s'éterniser sur elle.

Sans s'en douter, Rose Trianon était un professeur de maintien incomparable. Transportant à la ville ses attitudes de grande coquette de théâtre, elle contraignait Myette aux mêmes gestes et aux mêmes expressions. Si bien qu'en peu de temps, la falote orpheline s'habitua à calculer ses mouvements, ses paroles et ses regards comme si une foule entière était absorbée continuellement à la regarder.

Cette perpétuelle contrainte que Rose Trianon imposa à son élève docile transforma celle-ci plus encore que les robes et les manteaux de prix qui arrivèrent bientôt de Paris et parèrent somptueusement la petite épousée de Philippe d'Armons.

– Il vous manque des bijoux de prix, fit un jour remarquer l’artiste.

Myette baissa la tête, songeuse.

Depuis une quinzaine de jours, il y avait eu tant de factures à acquitter que sa bourse commençait à être singulièrement légère.

– Ne peut-on acheter quelques-uns de ces bijoux de fantaisie...

– Oh ! non ! interrompit Rose Trianon. Ne portez jamais de faux, si bien imité soit-il. On vous prendrait pour une aventurière.

– Cependant, vous m’avez dit que vous-même... au théâtre !

– Hélas ! Il me faudrait des millions pour posséder les parures que mes rôles exigent et je suis bien forcée d’avoir recours à du toc. Mais, au théâtre, tout est conventionnel et le spectateur ne s’y trompe pas.

Myette poussa un gros soupir.

– Il me faudra donc attendre... à moins que je n’écrive à mon tuteur. Je ne sais pas encore comment mon budget annuel a été établi...

jusqu'ici, Martine s'en est occupée... depuis quelques jours, je l'oblige à acquitter toutes mes factures et ce sont des cris continuels.

– Peut-être êtes-vous moins riche que vous ne le pensez, fit doucement remarquer Rose Trianon, à qui l'orpheline avait raconté toute sa vie, bribe par bribe, au cours des promenades qu'elles effectuaient ensemble.

Mais Myette confirma :

– Non, je ne me trompe pas. Je suis sûre de m'être réservé personnellement une somme de trois millions sur la fortune que m'ont laissée mes parents. Mais ce que j'ignore, c'est si la question a été réglée avec la seconde femme de mon père. Une seule chose est certaine, c'est que Martine ne veut plus me lâcher un sou et que je vais être obligée de me pourvoir ailleurs.

– Mon Dieu ! vous n'allez pas emprunter, s'écrie l'artiste qui se méprend sur les paroles de sa compagne.

Mais souriante, Myette explique :

– Des dettes ? non ! Et pas davantage, je

n'aurais recours aux usuriers. Mais il a été convenu que neuf millions étaient mis en communauté avec mon mari. J'ai donc ma part de revenu à toucher aussi là-dessus. Depuis six mois que je suis mariée, je me suis désintéressée de cette question. Aujourd'hui, je m'en inquiète et, soit auprès de mon tuteur ou du notaire, soit encore auprès de ma belle-mère ou de mon mari, je me renseignerai.

– Vous me tiendrez au courant, petite amie.

– Oh ! je vous le dirai tout de suite. Vous m'aidez à choisir les bijoux qu'il me faut !

Tant de naïve confiance fait sourire Rose Trianon.

Elle songe que beaucoup d'autres, à sa place, auraient pu abuser de la candeur de l'orpheline. Par une chance inespérée, la pauvrete est tombée sur une brave fille qui s'est fait un scrupule de ne pas profiter de son inexpérience.

Rose Trianon a bien accepté quelques petits cadeaux de Myette : un chapeau, un manteau, un sac à main, etc. Mais ces divers achats n'ont

représenté qu'une somme minime par rapport à tout ce qu'elle aurait pu s'approprier.

Soudain, Myette poussa une exclamation de joie :

– Mais j'ai les bijoux de ma mère. En fuyant « La Blanquette », je les ai emportés, noués dans un mouchoir. Pour moi, ils représentent une fortune incalculable puisqu'ils sont tout ce qui me reste de ma mère. Mais pour vous, je ne sais ce que vous en penserez. Venez avec moi au palace. Ils sont dans ma chambre, je vous les montrerai.

Et Myette, ce jour-là, entraîna la petite artiste dans le grand caravansérail où Martine et elle étaient descendues.

Le hasard les fit se rencontrer, nez à nez, avec celle-ci comme elles traversaient le hall d'entrée.

La vieille femme reconnut l'artiste qu'elle avait vue jouer différentes fois. Elle eut un haut-le-corps de surprise à voir Myette en compagnie de cette femme, et elle suivit d'un œil mécontent les deux silhouettes qui disparaissaient dans

l'ascenseur.

« Non ! Mais des fois ! Cette femme osant parler à Myette et la suivre ici !... Cette petite sauvageonne devient décidément bien encombrante ! Cela ne m'étonne plus que l'argent file si vite entre les doigts de la belle-fille de Madame... et les toilettes extravagantes qu'on porte maintenant, je sais qui les choisit ! Mais ça ne va pas durer ainsi. Je préviendrai Madame et si celle-ci est trop bonne, j'avertirai M. Philippe. »

Pendant que la vieille femme continuait de s'indigner en un long monologue, les deux jeunes femmes avaient gagné la chambre de l'orpheline. Et celle-ci, pieusement, montra les bijoux maternels si soigneusement gardés.

– Ils sont démodés, sans doute ? interrogea-t-elle timidement en voyant l'artiste les manier en silence.

– Ils sont très beaux, fit l'autre, la voix tremblante. Si beaux que j'en suis tout émue ; c'est la première fois que je touche de pareils bijoux.

– Vrai ! s’écria l’orpheline dont les yeux étincelèrent de plaisir.

– Vous avez là une vraie fortune et jamais vous ne pourrez vous en offrir de plus précieux.

– Ah ! que vous me faites plaisir de me dire cela !

– Mais comment avez-vous pu les conserver sans que votre belle-mère le sache ou ne s’en empare.

– C’est Léonard... N’oubliez pas mon vieux Léonard qui me rudoyait devant ma belle-mère, mais me protégeait et m’instruisait en arrière d’elle.

« C’est à lui que je dois de parler plusieurs langues et d’avoir surtout conservé toute ma raison. Alors que ma belle-mère me contraignait à une réclusion épouvantable, sans un livre, sans une parole, sans un miroir, afin d’anéantir en moi toute lueur d’intelligence, c’est lui qui, en cachette, entretenait ma mémoire et m’obligeait à apprendre des pages entières de textes que je comprenais à peine, mais qui peu à peu

s'infiltraient en mon cerveau et le meublaient. Sous sa rude écorce de geôlier se cachait une âme de terre-neuve qui se serait fait tuer pour moi. Je l'ai vu pleurer de détresse parce que l'anémie me minait et que je n'acceptais plus aucune nourriture. Pendant des mois, je n'ai vécu que des drogues généreuses qu'il introduisait en cachette pour me soutenir.

« Eh bien ! c'est lui également qui a su dérober à tous les yeux ces colliers, ces bagues et ces parures. Quand j'avais bien récité quelque leçon, ou bien terminé quelque devoir, pour me récompenser, il sortait ces bijoux de leur cachette et il me les laissait entre les doigts, me permettant de m'en parer, de m'en emplir les yeux, afin, disait-il, de m'habituer à la richesse et aux belles choses. Et l'attrait de toutes ces pierres étincelantes était tel que, véritablement, c'était pour moi une récompense que de tenir ces bijoux-là sur ma poitrine !... Quand je me suis sauvée de la Blanquette, il m'a remis tous ces bijoux qui m'appartenaient et qu'il ne se croyait plus le droit de garder. Et vous dites qu'ils sont jolis ?

– Magnifiques.

– Lesquels devrai-je donc mettre ?

– Oh ! les plus simples, les plus modestes. Les autres sont tellement somptueux qu'ils exigent la richesse des robes du soir ou les costumes d'apparat.

– Ainsi donc ces bagues ?...

Myette en mettait déjà une à chaque doigt.

– Oh ! une seule, c'est suffisant et encore il faudra changer quelquefois et surtout ne pas les mettre avec d'autres bijoux plus ordinaires.

– Ah ! une seule ? fit Myette, un peu désappointée. Vous croyez qu'une seule ?

– Évidemment, voyons. À votre âge et sans mari auprès de vous.

– Ah ! bon. Il faut aussi envisager ça à propos de bagues ? Et puis-je mettre un pendentif ?

– Oui, peut-être... cette grosse perle montée sur un cercle de brillants... ce collier de petites perles est bien joli aussi et vous est permis. Mais croyez-moi, cachez le reste et attendez le retour

de votre mari pour l'exhiber.

Myette devait se souvenir longtemps de cette leçon de tact donnée par une pauvre fille de théâtre.

— Vous avez été si gentille pour moi que je voudrais pouvoir vous offrir un de ces bijoux, fit-elle doucement. Mais ils viennent de ma mère et rien ne pourrait me décider à en donner un ; voulez-vous me promettre, quand nous nous serons quittées et que vous rentrerez à Paris, d'en choisir un à votre goût et de m'envoyer la facture.

Une lueur de plaisir éclaira les yeux de l'artiste.

— Vrai ! vous êtes une bonne fille et vous méritez d'être heureuse.

— C'est promis, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, c'est juré et je vous remercie.

Une larme monta dans les yeux de Rose Trianon.

— Ce sera le premier bijou que j'aurai gagné sagement, en rendant service.

Et comme Myette la regardait, étonnée, elle conclut vite en s'essuyant les yeux nerveusement :

– Vous ne pouvez pas comprendre, petite amie... Plus tard, vous vous rappellerez mon émotion et ça vous empêchera de mépriser l'humble actrice de tournée qui vous aura pilotée pendant quelques jours.

– Mais jamais je ne vous mépriserai et je veux que vous restiez mon amie, protesta Myette avec chaleur. Quand nous serons séparées, je vous écrirai, vous me répondrez et c'est encore vous que je chargerai de me choisir des robes à Paris.

L'actrice dut promettre à l'orpheline tout ce que celle-ci voulut, mais à part elle, Rose Trianon songeait à son orthographe fantaisiste, à son griffonnage malhabile et surtout à des tournées... à des liaisons futures.

XVII

Myette et Martine Boulin quittèrent les bords du lac de Thoun vers le début de l'hiver.

Il y avait dix mois que l'orpheline s'était échappée de la Blanquette pour épouser Philippe d'Armons, dix mois de transition entre la séquestration et la liberté dont elle usait chaque jour davantage ; dix mois de transformation physique et morale ; dix mois, enfin, que l'*épouse-enfant*, qu'aucun foyer, qu'aucun mari, qu'aucune famille ne réclamait, vivait cette vie conventionnelle de villes d'eaux et de caravansérails internationaux.

Tour à tour, la vieille femme et l'étrange fillette parcoururent la Suisse allemande, le nord de l'Italie et les villes frivoles de l'Autriche.

Partout, sur leur passage, elles laissèrent le souvenir d'une femme très simple, aux vêtements sombres, qu'accompagnait une jeune fille

mystérieuse, aux toilettes clinquantes, aux bijoux de prix, aux allures de reine, à qui les grands yeux crayonnés de bistre, les joues colorées de pastel, les lèvres soulignées de carmin, donnaient une apparence troublante d'exotisme et de surfait.

La minuscule épousée de Philippe d'Armons passait, impassible et lointaine, au milieu des désirs des hommes, des envies des femmes, des regards curieux des indifférents.

Rêveuse et mélancolique, ses yeux songeurs évoquaient, tour à tour, l'Égypte mystérieuse, les Indes fabuleuses, l'Amérique aux dollars, et chacun voyait en elle ce qu'il lui plaisait le plus d'y trouver.

Selon les hasards des hôtes côtoyés dans les divers palaces, elle fut la princesse russe en exil, la fille de quelque rajah ou la favorite d'un milliardaire amoureux.

Son nom de « Gaby Mérienne », que Martine Boulin s'obstinait à donner au bureau des hôtels, ne faisait illusion à personne. Ce ne pouvait être que le pseudonyme d'une excentrique.

Cependant, chacun s'accordait à reconnaître son irréprochable tenue ou sa hautaine indifférence. Et quand quelque audacieux se permettait de la frôler de trop près ou de la dévisager avec trop d'insistance, le regard glacial de la jeune fille ou le pli méprisant de ses lèvres le rejetait à distance autant qu'un soufflet aurait pu le faire.

Et c'est ainsi qu'un beau matin la vieille nourrice de Philippe d'Armons revint avec Myette prendre leur quartier d'hiver à Montreux, la ville la plus française de ce coin suisse.

Les sports de neige et de glace battaient leur plein sur les pentes de Caux et les rochers de Nay.

L'Impérial Hôtel, où Myette et Martine étaient descendues, s'emplissait de cris joyeux, de danses et de musique.

Curieuse de tout ce mouvement, de cette jeunesse endiablée que ne rebutaient pas la neige et le froid, Myette suivait les ébats multiples de ses compagnons de table d'hôte.

Parmi ceux-ci, elle avait remarqué une vieille dame à l'allure infiniment distinguée, toujours vêtue de noir et qu'accompagnait un grand jeune homme blond de dix-huit à vingt ans.

Chaque fois que ce dernier partait en excursion ou plus simplement pour une partie de luge ou de ski, il prenait congé de la vieille dame, sa grand-mère vraisemblablement, avec un raffinement de politesse qui émerveillait Myette.

Le baisemain, surtout, lui paraissait ravissant. Elle aurait voulu sentir sur ses doigts la lèvre d'un homme bien élevé se poser avec le même respect et la même tendresse.

Et quand l'adolescent s'était éloigné, les yeux de la jeune fille, qui l'avaient suivi, revenaient fixer en une sorte d'extase les mains fines et blanches de l'aïeule, pour remonter ensuite vers le visage serein et doux si fièrement aristocratique.

Il n'était pas jusqu'aux deux domestiques, un homme à cheveux blancs et une femme grisonnante, que Myette n'admirât dans leurs mille soins auprès de la vieille dame. Combien

leurs attentions lui faisaient regretter la froideur de Martine ! Et dans la pensée de l'orpheline un désir se levait :

Écrire à Léonard qu'il pouvait la rejoindre à Montreux.

Est-ce que ses affaires de famille n'étaient pas en règle à présent ? Après plus de dix mois de mariage et d'émancipation pouvait-elle craindre encore quelque chose ?

Tous les jours, cette question venait hanter ses réflexions et elle se promettait de la résoudre au plus vite afin d'avoir, elle aussi, un visage dévoué, auprès d'elle.

Un jour que la jeune fille, grave et pensive, comme à son ordinaire, regardait une bande de jeunes gens et de jeunes filles s'éloigner pour faire du skating, une voix masculine, auprès d'elle, la fit sursauter :

– Pourquoi ne vous joindriez-vous pas à nous, mademoiselle ?

Elle leva les yeux vers celui qui parlait et une violente rougeur empourpra son visage.

Elle venait de reconnaître le jeune homme blond qui l'intriguait si fort chaque matin.

– Je ne connais personne ici, balbutia-t-elle, interdite.

– En jouant, vous ferez connaissance avec chacun.

À quelques mètres d'eux, la grand-mère du jeune homme souriait indulgemment.

Et Myette comprit qu'elle était l'instigatrice de la demande.

Alors, une grande joie l'inonda.

– Oh ! je veux bien, monsieur ! affirma-t-elle. J'adore le patinage.

– Permettez, alors, que je me présente, fit-il simplement.

Et s'inclinant, bon garçon :

– Robert de Montavel, duc de Corante.

Elle inclina la tête.

– Gaby Mérienne... fit-elle en écho.

Et après une légère hésitation :

– *Alias*, Myette Darteuil, comtesse d'Armons.

Il y eut un léger étonnement dans les yeux masculins ; la fillette paraissait bien jeune pour se parer du titre de comtesse, mais, bien que cette anomalie lui fût désagréable, le jeune homme se contenta de tendre la main pour un cordial shake-hand.

Et tous deux partirent pour le terrain de jeux où Myette, véritablement heureuse de cet impromptu, montra, pour la première fois, toute l'ardeur et la fougue de ses vingt ans.

Pendant quinze jours, ce fut pour l'orpheline un véritable enchantement. Sans arrière-pensée, se réjouissant sincèrement de la bonne camaraderie qui s'établissait, chaque jour davantage, entre elle et le jeune Robert, elle se livra tout entière à la joie d'être jeune, d'être exubérante, de vivre enfin normalement comme les autres jeunes filles du palace.

Cependant, si dans sa joie naïve elle ne se sentait plus différente et esseulée parmi les hivernants de Montreux, ceux-ci continuaient

leurs suppositions au sujet de la singulière fillette dont aucune famille ne semblait se soucier.

La baronne de Montavel fut la première à s'en étonner auprès de son petit-fils.

– Ta nouvelle partenaire me paraît apporter beaucoup d'ardeur à vos jeux.

– Elle est épatante : un vrai garçon !

– Oui... un garçon manqué, je crois ! Un peu trop, même, il me semble !

– Oh ! qu'allez-vous supposer là ! Gaby est la plus innocente des jeunes filles de la terre.

– Vraiment ?

– Je vous l'affirme... au point que, par moments, elle est irritante de naïveté.

Il rougit un peu.

– Que vous dirais-je ?... J'ai dix-huit ans... À mon âge, on aime plaisanter... flirter, si vous préférez ! Et l'on éprouve un certain plaisir à provoquer une rougeur féminine. D'autant que ma haute taille et ma carrure me font paraître plus âgé... depuis longtemps déjà – soit dit sans fatuité

– l'élément féminin veut bien m'accueillir gentiment. Eh bien ! avec Gaby, rien !... pas ça ! elle est de bois, cette gamine !

La vieille dame ne put réprimer un sourire :

– À moins qu'elle ne soit très adroite.

– Justement, je l'ai pensé.

– Alors ?

– Alors, je me suis permis quelques privautés !

Et comme sa grand-mère se redressait en un geste de protestation, il prévint celle-ci et expliqua :

– Oh ! des riens insignifiants, rassurez-vous ! J'ai dû me convaincre que Gaby restait indifférente : son front conservait sa sérénité et ses grands yeux tristes gardaient leur profondeur d'abîme où semblent se mirer tous les reflets du ciel.

– Tu deviens lyrique ! fit-elle, légèrement narquoise devant son enthousiasme.

Il rougit fortement :

– Je vous affirme, cependant, que ce serait perdre mon temps ! dit-il, un peu gêné.

La baronne examina pensivement son petit-fils.

– Enfin, fit-elle, tu as une opinion. Au juste, qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ?

– Une enfant toute simple et primesautière.

– Elle apparaît tout autre.

– Oui, un fruit exotique à saveur inconnue ; une plante des tropiques aux mystérieuses senteurs ; un bibelot rare dont on ne peut situer l'origine ; un bijou hindou aux gemmes d'arc-en-ciel. Ma chère maman, je connais de les entendre, toutes ces réflexions, depuis que j'ai Gaby pour partenaire. C'est à qui me demandera dans quelle catégorie il faut classer *mon oiseau des îles*.

– Vraiment ! Elle fait marcher si fort toutes les imaginations ?

– À en perdre la tête de jalousie si j'en étais épris.

– Et, heureusement, la tête de mon grand garçon est solide.

– Je me contente d’être le bon camarade d’un petit sphinx indéchiffrable.

– Pourquoi dis-tu *indéchiffrable* ? Si elle est si naïve et si simple, tu dois savoir à quoi t’en tenir sur ses origines ?

– Je l’ai questionnée... oh ! par hasard, évidemment... sans insister.

– Et alors ?

– Deux grands yeux se sont assombris, un petit visage déjà pâle s’est décoloré, et sans que les lèvres se soient ouvertes, un gros soupir profond a révélé toute une détresse. Pour desceller ces lèvres, pour soulager cette petite âme qui se replie sur elle-même, c’est une main maternelle qui devrait intervenir et non pas un bon gros garçon de mon espèce !

– Cependant, tu sais au moins son nom ?

– Elle en a plusieurs.

– Oh ! quelle piteuse recommandation !

– Peut-être, si l’on ne juge que sur une apparence.

- Alors, ses noms ?
- À l'hôtel, elle s'inscrit sous le nom de Gaby Mérienne.
- Nom de théâtre !
- Je le crois.
- Et à la ville ?
- Elle s'est présentée à moi sous cette appellation : Myette Darteuil, comtesse d'Armons.
- Oh ! étrange... Comtesse !... Mais quel âge aurait-elle ?
- Elle porte quinze ans. Elle a douze ans d'innocence, mais quarante de savoir. Un vrai puits de science !
- Si savante ?
- Plus que je ne puis vous l'expliquer : elle parle trois langues et connaît par cœur la plupart des philosophes du monde.
- Singulière éducation... qui prouve tout simplement sa mémoire.

– Il a fallu quand même le temps de lire tout ça !

– Bizarre !... Mais revenons à son nom. Elle a dit Myette Darteuil ?

– Oui, mais quand j’ai voulu lui donner ce nom, elle a paru terriblement inquiète et, toute tremblante, m’a supplié de ne pas le répéter.

– Et comtesse d’Armons ?

– Ce nom semble à la fois l’amuser et la rendre triste : « Pourquoi me nommer d’un autre nom que Gaby Mérienne ? » m’a-t-elle demandé.

« – Parce que ce nom me répugne : il semble évoquer une actrice ou une aventurière.

« Elle a paru saisie. Puis, tout simplement, m’a répliqué :

« – Alors, appelez-moi *Gaby* tout bonnement. »

– Tu as accepté ?

– Je suis très entêté : maintenant, je ne l’appelle plus que « petite comtesse ».

– Tout ce que tu me dis de cette fillette me donne le vif désir de la connaître davantage. Amène-la un de ces soirs.

– Oh ! ma mère, vraiment vous me faites plaisir ! Je n’osais vous demander de l’accueillir auprès de vous... elle est tellement isolée qu’elle regarde toujours avec une sorte d’émoi les enfants que leurs parents embrassent.

« Je l’ai surprise, plusieurs fois, les yeux embués de larmes devant une maman câlinant sa fillette. J’ignore tout de son passé ; jamais, elle n’y fait allusion, mais je ne crois pas me tromper en affirmant qu’elle a dû être très malheureuse.

– Eh bien ! si ta petite protégée est telle que tu la dépeins, nous lui ferons une place auprès de nous et la réchaufferons de notre affection.

– Oh ! ma chère grand-mère, comme vous êtes bonne et comme je vous aime !... s’écria avec élan le jeune homme.

– Taisez-vous, flatteur. Vous me remercirez plus tard. Quand je connaîtrai mieux votre petite partenaire.

- Je vous l’amène ce soir.
- Si tu veux et si elle est libre.
- Oh ! elle le sera. Elle est toujours seule !
- Eh bien ! à ce soir.
- À ce soir.

XVIII

Comme l'avait prévu Robert de Montavel, Myette accepta avec joie de passer la soirée auprès de la grand-mère du jeune homme.

Elle était si heureuse de cette circonstance qu'elle remercia tout de suite la vieille dame.

— C'est la première fois qu'une sympathie étrangère veut bien me procurer la douceur d'une soirée familiale.

— Vous êtes toujours seule avec votre tante ?

— Martine n'est pas ma tante.

— Ah ! je croyais.

— Non... une simple dame de compagnie destinée à me chaperonner pendant la longue cure que je dois faire en Suisse.

— Vos parents ont dû se séparer de vous ?

— Je n'ai plus de parents : je suis orpheline.

– Seule au monde ?

– Ou presque...

Myette hésita ; puis, brusquement, se décidant :

– Je ne veux pas abuser de votre confiance, madame, et être reçue auprès de vous sous une fausse personnalité. Je ne m'appelle pas Gaby Mérienne ; ce nom est tout simplement destiné à cacher mon nom véritable.

– Et ce dernier ?... Je suis indiscrete, sans doute ?

– Je ne sais si mon nom réel est connu de vous ? Je suis la fille de Jean Darteuil, le maître de forges, bien connu il y a une quinzaine d'années.

– Je me souviens de ce nom, en effet. Ainsi, vous êtes sa fille ?

– Oui, madame. Une fille très gâtée et heureuse au possible tant que son père a vécu. Malheureusement, ma mère mourut et mon père se remaria.

– Une belle-mère très peu tendre, sans doute ?

– Ce fut affreux.

Et Myette raconta longuement à la baronne de Montavel tous les événements que nous connaissons déjà.

Quand l'orpheline en vint à parler de son singulier mariage, ce fut chez la grand-mère de Robert un étonnement bien proche de l'incrédulité.

– Mariée ! Vous êtes mariée !

Le petit-fils, lui-même, examinait la jeune fille avec ahurissement.

Sa petite camarade de jeux était une femme en puissance de mari.

Et cependant, quand il voyait se lever sur lui les grands yeux naïfs qui semblaient refléter le ciel, il doutait des paroles mêmes qu'elle prononçait.

– Oui, je suis mariée, affirmait-elle tristement ; mais quelle singulière épouse ! Un mari qui ne me connaît pas, que j'ignore presque : nous n'avons été en contact que quelques moments, à peine, dans une matinée

tellement bouleversante. Il ne m'avait jamais vue... Il ne m'a regardée que le temps de voir ma misère et ma maigreur.

De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues subitement décolorées.

– Ah ! si vous saviez l'atroce souvenir de cette matinée ! si vous connaissiez l'amertume dont mon cœur est gonflé quand ma mémoire évoque ce mariage...

Et les mains jointes, la voix assourdie par les sanglots, elle conta le douloureux calvaire, de la Blanquette à Évian : les réflexions de la comtesse d'Armons, l'indifférence du fiancé, les mots vexants de Martine, puis la colère du mari.

« – Ça, c'est ça que vous m'avez fait épouser ! »

Elle dit la formidable volonté sur elle-même qu'elle avait dû déployer pour tout entendre, sans protester, sans même répondre. Elle avoua, enfin, le dégoût de vivre qu'elle éprouvait depuis.

– Pendant des jours, des semaines, j'ai vécu d'une vie végétative, ne souhaitant rien, hormis le

néant. Il y avait comme un ressort cassé en moi. J'ai bien souffert durant les huit années de ma captivité, mais je crois qu'aucune de mes heures noires n'a approché de celles qui ont suivi mon mariage. J'avais quitté la Blanquette toute prostrée de faiblesse physique, mais l'âme remplie de foi et d'illusions. Le comte d'Armons et sa mère ont tout fauché en moi. J'ai connu le néant jusqu'en ses dernières limites...

Comme elle se taisait, les yeux baissés sur quelque vision intérieure, la vieille dame lui prit la main.

– Vous êtes jeune, mon enfant ; la vie vous doit des compensations, reprenez courage, les jours meilleurs viendront.

Les cils de l'orpheline se levèrent lentement sur le doux visage de l'aïeule.

– Ils sont venus, madame, puisque votre petit-fils a bien voulu ne pas me considérer comme un être anormal et qu'il m'a mêlée à ses jeux. Et vous-même, madame, qui, sans me connaître, avez accepté de me recevoir et me parlez avec une si bienveillante sympathie... Oui, les jours

meilleurs sont venus puisque je puis vivre, maintenant, de la vie commune à tout le monde.

Une émotion sincère faisait trembler sa voix et la vieille dame en fut toute remuée.

– Vous m’êtes très sympathique, mon enfant. Tout ce que vous me dites de votre bizarre situation d’épouse sans mari, me montre dans quel navrant isolement vous laissent ceux dont le devoir est de veiller sur vous et de vous protéger. Je sens, en même temps, que votre éducation contient de véritables lacunes... Ainsi, votre instruction ?

– Mon instruction est solide, heureusement. Pour fuir la hantise de l’isolement, pour empêcher ma raison de sombrer dans la folie, j’ai étudié avec acharnement, contraignant mon cerveau à emmagasiner sans cesse de nouveaux éléments.

– Mais c’est merveilleux !

– Non. C’est abrutissant. J’étudiais vingt heures par jour. Je suis un puits de science, peut-être, mais je suis plus ignorante qu’une petite

paysanne illettrée, puisque celle-ci a connu la douceur des voix amies autour d'elle et que je ne sais même pas reconnaître la sincérité d'un sourire !

– La sincérité d'un sourire ? répéta sans comprendre la grand-mère de Robert.

– Oui, est-ce que je sais, moi ! Les gens rient... de quoi ? de qui ? de leurs joies ? de leurs plaisanteries ? de moi ? de mes travers ?... Ils rient, c'est tout ce que je vois. La nuance de leur gaieté m'échappe ; j'ai vécu seule, je ne sais pas lire sur le visage des autres ; c'est une étude qu'on fait inconsciemment, avec les années. C'est la vie, en somme, ces mêmes faits quotidiens que chacun comprend et subit. Pour moi, ils sont nouveaux ; je suis comme neuve au milieu de la foule : loyauté, sympathie, affection, désespoir ou haine, vous avez un visage que je ne sais pas reconnaître.

– Mais c'est vrai, ce qu'elle dit ! fit Robert, tout bouleversé. Elle ne sait pas... elle est au milieu de nous comme un petit animal inconscient qui ne comprend la langue de

personne.

M^{me} de Montavel hocha pensivement la tête.

– Eh bien, petite amie, je veux faire quelque chose pour vous. Le ciel nous crée des devoirs vis-à-vis de ceux qu’il met sur notre route et j’ai la conviction qu’il ne vous a pas révélée à moi pour que je vous regarde d’un œil indifférent poursuivre votre singulière équipée.

– Oh ! je ne demande qu’à vous aimer, madame !

– J’en suis persuadée, mon enfant, comme je crois, également, que dans votre pure ignorance de la vie, votre cœur irait spontanément vers celui qui vous dirait de belles choses. C’est contre cette naïveté que je veux faire de vous, au point de vue mondain, une jeune femme accomplie digne du nom que vous a donné le comte Philippe d’Armons.

– Oh ! de celui-là, grand-mère, ne parlons pas, je vous en prie.

– Et pourquoi pas ? Je connais de nom cette famille. Ce sont des gens très honorables et de

vieille, de respectable souche. Ta petite compagne de jeux n'a pas à rougir d'être alliée à l'un d'entre eux.

— Non, évidemment ! Mais admettez-vous qu'un homme se comporte avec une femme comme ce mari l'a fait avec cette pauvre Myette ?

Ce fut cette dernière qui intervint pour prendre la défense de l'absent.

— Ne jugez pas trop sévèrement mon mari. Si vous m'aviez connue alors, maigre et mal vêtue, les cheveux fous, sans rouge, sans noir et sans blanc sur le visage, vous vous seriez certainement sauvé de moi comme devant un petit phénomène pas ordinaire.

La baronne se mit à rire de bon cœur.

— Vous croyez donc, mon enfant, qu'une femme doive fatalement se mettre des couleurs sur la figure ?

— Dame, répondit l'orpheline, Rose Trianon me l'a affirmé et je crois qu'elle n'avait pas tout à fait tort, car depuis qu'elle m'a appris à

m'habiller et à me *faire une tête*, les gens me regardent avec moins de curiosité. Auparavant, à voir tous les yeux converger vers moi, je devais certainement présenter l'aspect d'un épouvantail à moineaux.

Elle parlait gaiement et la vieille dame se réjouissait de sa simplicité si spontanée.

Avec bonté elle emprisonna la petite main de l'enfant.

– Quand j'ignorais tout de vous, je vous regardais avec étonnement. Votre air toujours grave, votre absolu isolement – car vous étiez toujours seule avant que mon petit-fils allât vous inviter à jouer avec lui – tout en vous retenait mon attention. Mais ce qui me surprenait le plus, c'était votre air de parfaite ingénue avec vos toilettes extravagantes et votre maquillage un peu outré. Cela détonnait exagérément. Mais je n'arrivais pas à surprendre chez vous un geste équivoque ni un regard hardi et sans vous avoir jamais parlé, je vous avais cataloguée dans ma pensée sous cette désignation : « Jeune femme sérieuse, exotique probablement, car elle use de

tout le luxe de notre vieille Europe sans savoir s'en servir. » Et vous voyez que j'avais assez bien deviné puisqu'en réalité, si vous ne venez pas d'un pays lointain, vous sortez quand même d'un endroit — une chambre — où notre civilisation et ses principes ne pénétrèrent jamais.

— Ma mère, vous apprendrez à Myette à être tout à fait comme nous.

— C'est convenu... si toutefois ta jeune amie accepte que je la guide et si sa nouvelle famille veut bien accepter que je joue ce rôle auprès d'elle.

— Et pourquoi ces gens s'inquiéteraient-ils de Myette ? Depuis des mois, ils l'ignorent !

Une hostilité se devinait dans le ton du jeune homme.

Il craignait que les scrupules de sa grand-mère ne la fissent écrire aux d'Armons et que ceux-ci, redoutant quelque menace pour leurs intérêts, dans l'intervention pourtant désintéressée de la baronne, n'éloignassent d'eux l'orpheline.

M^{me} de Montavel devait avoir les mêmes

pensées, car elle demanda à celle-ci :

– Votre belle-mère vous écrit-elle quelquefois ?

– Elle correspond seulement avec Martine.

– C’est inimaginable !

– Je suppose qu’elle me croit incapable de lire et d’écrire.

– Et votre mari ?

– Je vous ai expliqué... fit l’orpheline avec tristesse. Je suis trop laide !

– Mais, enfin, vous écrit-il ?

– Oh ! la pensée qu’il pût le faire ne m’est même pas venue.

– Pourtant, vous avez de ses nouvelles ?

– J’en ai demandé plusieurs fois à Martine. Elle m’a toujours affirmé n’en avoir point reçu.

– Il est en Syrie ?

– Je le crois... la vérité, c’est que le mot a frappé mon oreille. Mais j’ignore si, véritablement, c’est par là qu’il voyage.

La vieille dame réfléchit quelques secondes, puis demanda :

– Est-ce votre nouvelle famille qui décide de vos villégiatures, ou êtes-vous libre de choisir l'itinéraire qui vous plaît ?

– Libre, oui ! absolument !

De nouveau, un silence tomba. Puis, doucement, affectueusement, la baronne demanda à la jeune fille :

– Voulez-vous, petite Myette, vous joindre à nous ? Mon petit-fils et moi avons projeté de visiter la Tunisie, cet hiver.

– Oh ! madame, combien je serais heureuse de ne pas vous quitter.

– Mais votre suivante acceptera-t-elle de venir avec nous là-bas ?

– Je le lui demanderai et, si elle ne veut pas, je me passerai de ses bons soins.

– Il vous faudra la remplacer.

– Pas nécessairement par une autre femme. J'ai écrit à mon vieux Léonard pour qu'il me

rejoigne ici.

– Alors, c’est entendu, vous êtes des nôtres !
s’écria Robert de Montavel.

– C’est entendu.

– Ah ! que je suis content ! Maintenant, nous
voilà camarades pour longtemps. Topez-là, mon
compagnon de route !

Il tendait sa main largement ouverte pour une
poignée de main.

Myette y mit la sienne en souriant.

– Je suis contente aussi. Vous avez trouvé un
camarade, comme vous dites ; mais moi, j’ai
trouvé une famille...

Une larme perla à ses yeux.

D’un mouvement spontané, la baronne l’attira
contre elle et la pressa sur son cœur.

– Vous allez être ma fille et j’espère que vous
arriverez à me considérer un peu comme une
seconde maman.

– Oh ! madame, ce sera facile : vous êtes si
bonne !

Et l'orpheline si froide, si impassible d'habitude, noua ses bras autour du cou de la baronne et l'embrassa avec chaleur.

Deuxième partie

Le journal de Myette

I

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, affirme un vieux proverbe, je n'ai donc véritablement rien à raconter.

Et cependant, j'éprouve le besoin de noter sur ce petit cahier quelques-uns des mille faits journaliers qui remplissent si heureusement ma vie depuis quelques jours.

Ce besoin de noter des incidents presque insignifiants me vient peut-être tout simplement d'une obscure manie de rangement, d'ordre, comme si mon instinct sentait la nécessité de coordonner mes pensées et mes actes si nouveaux subitement.

C'est qu'à présent, je ne vis plus seule. J'ai des amis, presque une famille !

Mais résumons d'abord ma situation.

Je réside toujours à Montreux dans le même

appartement du même palace.

Et pourtant, que de changements !

Depuis huit jours, je partage complètement la vie de famille de la baronne de Montavel.

Le matin, je vais chez elle prendre de ses nouvelles, comme je le ferais affectueusement à l'égard d'une parente.

Au repas, je mange à sa table, assise en face d'elle et ayant entre nous deux son petit-fils, toujours empressé pour l'une et l'autre.

Dans le courant de la journée, je l'accompagne dans ses sorties, à moins que je ne partage les jeux et les excursions de Robert.

Enfin, le soir, quand nous ne sortons pas, quelles bonnes soirées intimes nous passons, tous les trois, dans l'appartement de la vieille dame. Ce sont les plus doux moments de la journée.

II

Mon vieux Léonard est venu me rejoindre.

Quelle surprise en me voyant ! Il m'a tournée et retournée, n'en croyant pas ses yeux.

– Vous, petite mademoiselle, vous ! Oh ! Myette, est-il bien vrai que je vous retrouve si jolie et si bien portante ?

Il pleurait d'émotion.

Mes cheveux courts l'étonnaient au-delà de toute expression.

– On dirait une fillette, un ange descendu du ciel.

– Quelle grosse bête tu fais, mon brave Léonard ! Regarde toutes les autres jeunes filles, elles sont pareilles à moi.

– Oui, mais c'est vous qui n'étiez pas semblable à elles ! Et voilà qu'il n'y a plus de différence. Comme votre mari doit être fier

d'avoir une si mignonne petite femme.

– Ah ! oui. Évidemment !...

Mon front, subitement, s'était rembruni.

Il s'en aperçut.

– Mon Dieu, n'apprécierait-il pas le trésor qu'il possède en vous ?

J'eus un geste vague et ne répondis pas, mais mes lèvres esquissèrent un pâle sourire.

« Ça, c'est ça !... » murmurai-je, me rappelant la phrase lapidaire que le comte d'Armons avait jetée en me voyant.

– Tu sais, repris-je bravement au bout d'un instant, un mari n'apprécie jamais beaucoup sa femme quand il fait un mariage d'intérêt comme le nôtre.

– Tonnerre ! Il vous rend malheureuse ! s'écria-t-il en crispant les poings.

– Mais non ! protestai-je. Le comte est trop courtois pour rendre une femme malheureuse. Nous nous entendons très bien, lui et moi : il voyage en Égypte, et moi je vais partir pour la

Tunisie.

– Par exemple !

– Oui, je t’expliquerai. Tu verras que c’est un arrangement merveilleux pour faire bon ménage : si tous les gens mal mariés usaient de cette recette, on ne verrait pas ces dissentiments conjugaux qui sont si vilains dans la société moderne. Jamais le comte ne m’a imposé ses volontés, pas plus qu’il n’a eu à subir mes nervosités ou mon indifférence. Je t’expliquerai plus tard, tu verras : c’est tout à fait épatant.

Il parut enchanté de mes explications, ne se doutant pas de l’humour qu’elles renfermaient et ne devinant pas, à mon engouement factice, l’amertume contenue dans mes paroles.

Martine ne fut pas enchantée de la présence de Léonard. Elle vint même me prévenir que la mère de mon mari n’admettrait certainement pas que cet ancien geôlier vécût à mes côtés, car sa présence pouvait aiguiller les recherches de ma belle-mère et l’amener jusqu’à moi.

– Je ne pense pas qu’après douze mois de

mariage, M^{me} Darteuil puisse revendiquer des droits sur moi. Je suppose, au contraire, que toute cette question est réglée définitivement à présent.

– Oh ! il n'en est rien encore. Elle se fait tirer l'oreille pour rendre ses comptes de tutelle.

– Je vois qu'on vous tient au courant et que vous en savez là-dessus beaucoup plus que moi-même. Peut-être même pourriez-vous me dire si mon mari est toujours en Égypte !

– Le comte d'Armons est remonté aux sources du Nil, le mois dernier.

– Charmant voyage de noces ! Il n'est pas seul, là-bas, je suppose ?

– Et avec qui, Seigneur, voulez-vous qu'il soit ?

– Peut-être avec une femme... une femme légitime sans doute.

– Comment cela, légitime ?

– Oui, ma remplaçante ! Puisque je suis ici sous un faux nom, une autre peut vivre auprès du comte sous mon vrai nom.

– Vous en avez des théories ! s’écria-t-elle indignée. Si c’est la société de M^{me} de Montavel qui vous les suggère, je crois que...

– Oh ! taisez-vous. Ne mêlez pas le nom d’une femme honorable et respectable à mes récriminations d’épouse abandonnée.

Elle leva les bras au ciel.

– Eh bien ! si je m’attendais à celle-là... une épouse abandonnée !... Estimez-vous donc que le comte d’Armons pouvait demeurer aux côtés d’une femme telle que vous ?

Le ton était si méprisant, si ironique, que je me sentis rougir comme sous un affront. La force pour soutenir une discussion aussi discourtoise me manqua soudain.

– Je vous ai demandé l’adresse de mon mari, répétai-je. Donnez-la-moi.

– Pourquoi faire ?

– Je désire lui écrire.

Une gêne parut sur son visage.

– C’est que... le maître ne sera peut-être pas

content. Il vaudrait mieux que je demande.

– Comment ? Il me faut une permission pour écrire à mon mari !

– Faites la lettre, je la lui transmettrai, fit-elle, subitement soulagée d’avoir trouvé cette solution.

– Ah ça ! perdez-vous la tête ? pensez-vous que je puisse accepter qu’une suivante serve d’intermédiaire entre mon mari et moi ?

– Je n’ai pas reçu d’ordres à ce sujet...

– Fort bien. Je vous préviens que je vais, de ce pas, mettre mon avoué au courant de cet incident et l’inviter à formuler une demande en séparation.

Elle sursauta :

– C’est inimaginable ! Vouloir divorcer parce que je ne vous donne pas l’adresse de M. Philippe ?

– Ce refus constitue une injure grave et, comme son éloignement équivaut à un abandon, j’aurai facilement raison.

– Voyons, mademoiselle Gaby, ne vous emportez pas ainsi !

– D’abord, je ne suis ni demoiselle, ni Gaby, je suis madame la comtesse Myette d’Armons et je vous prie de ne pas l’oublier.

Elle me regarda avec de tels yeux que je faillis lui éclater de rire au nez.

Elle était médusée, mon ton décidé lui avait imposé.

Et comprenant soudain qu’il y avait quelque chose de changé dans nos rapports réciproques, elle courba la tête et déclara avec une sorte d’humilité :

– Puisque vous l’exigez, je vais vous donner l’adresse de M. Philippe. Il ne sera pas dit que, par mon silence, je vous aurai donné une arme contre le jeune maître. Jamais, il ne m’a dicté des ordres contre vous ; jamais, d’ailleurs, il n’a fait allusion à vous... c’est comme si vous n’existiez pas !

Une rancune satisfaite perçait dans le ton de ces dernières paroles, mais je n’y pris garde, trop heureuse, à ce moment-là, d’avoir obtenu l’adresse de mon lointain mari et de penser que

j'allais pouvoir, une fois enfin, en lui écrivant, user de mes droits d'épouse.

Et c'est ainsi que je courus m'enfermer dans ma chambre griffonner bien vite les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Je regrette d'être obligée de troubler votre cher exil en me rappelant à votre souvenir, mais l'ignorance de nos affaires dans laquelle vous me laissez, depuis notre mariage, me cause en ce moment quelque préjudice.

« Martine vous est, évidemment, dévouée et je suis persuadée qu'elle ne trompe pas votre confiance dans ses rapports avec moi ; il n'en est pas moins vrai que je désire obtenir plus directement, par vous-même, quelques précisions au sujet de mes revenus.

« Voulez-vous m'indiquer le nom de votre homme d'affaires ? Je parle de celui qui est chargé de me rendre compte de mes revenus personnels, d'une part, de la somme mensuelle

que vous mettez à ma disposition pour assurer le train de vie que doit mener la comtesse d'Armons, d'autre part.

« Jusqu'ici, j'ai dû recourir à Martine pour assurer mes dépenses journalières, mais cela ne saurait durer. Je désire traiter seule cette question personnelle sans connaître l'humiliation de rendre des comptes à une salariée.

« Je résume ce qui précède en vous priant de me mettre à même, par de plus amples précisions, de traiter directement de cette question avec votre représentant.

« À cette demande impérieuse, j'ajouterai une prière. La comtesse Philippe d'Armons va, seule, par le monde, sans qu'aucun lien familial vienne créer, autour d'elle, une ambiance de respectabilité.

« Elle est la femme abandonnée qui ne sait rien de son mari, qui ignore tout de sa belle-famille. Et, bien qu'une servante de cette dernière soit avec elle – je dis *avec elle* et non *sous ses ordres* – il n'en est pas moins vrai que tous les commentaires sont permis.

« Je viens donc vous prier, monsieur, de bien vouloir ne pas me tenir totalement étrangère à cette vie. Ne pourriez-vous pas, par exemple, me mettre au courant de vos déplacements ? Oh ! rien qui soit une corvée ou une précision gênante !... Que je sache seulement si le comte d'Armons est aux Indes, à New York, au pôle Nord ou simplement à Paris. Il est extrêmement vexant que je ne puisse seulement situer la présence de mon mari dans un des deux hémisphères.

« J'ajoute – et ceci devient une humble prière – que si vous voulez bien me faire parvenir une de vos photographies, vous me comblerez d'aise : le comte d'Armons ne sera pas tout à fait un mythe puisqu'un portrait de lui sera entre mes mains !

« Je m'excuse, encore une fois, d'avoir troublé votre tranquillité en vous rappelant l'épouse lointaine, oubliée dans un village suisse. Et veuillez agréer, monsieur, mes sentiments, etc. »

Cette lettre écrite, j'allai la montrer à la

baronne de Montavel qui en approuva tous les termes.

Certains passages de ma lettre eurent le don de la faire sourire.

– Sous votre infinie correction, il y a des pointes, ma petite Myette. Votre mari en sentira, plus d’une fois, l’aiguillon.

– Cependant, vous approuvez cette lettre ?

– J’applaudis à son envoi. Il y a longtemps que le comte d’Armons eût dû recevoir cette missive. Un point me demeure, pourtant, obscur en votre requête...

– Lequel donc ?

– Vous réclamez un portrait. Quel mobile vous fait agir ?

– Je l’ai expliqué.

– Évidemment, la raison donnée est bonne. Mais le véritable motif de cette demande ?... Serait-ce un tendre souvenir... conjugal ?

Une rougeur empourpra mon front.

– Oh ! non, je ne crois pas !

– Alors ?

– Le désir de vous montrer la tête... l'expression plutôt... du comte d'Armons. Que de suppositions vous devez faire, que votre petit-fils fait, surtout. Mieux que moi-même qui puis avoir gardé un souvenir faux de celui auquel on m'a mariée, vous pourrez juger, par l'image, du caractère de l'individu ! Enfin, je crois que pour moi-même, je serai très fière, quand je parlerai de l'homme dont je porte le nom, de pouvoir en montrer la tête. C'est tellement pénible de n'avoir à montrer qu'un banal papier de mairie, car je n'ai même pas le livret de famille qui est demeuré aux mains de ma belle-mère.

La vieille dame hocha pensivement la tête.

Puis m'attirant contre elle, elle me baisa maternellement au front.

– Allez mettre votre chapeau, petite Myette. Nous irons, ensemble, jeter cette lettre à la poste. Et advienne que pourra : par sa réponse plus que par sa figure, je jugerai le comte d'Armons dans toute sa valeur.

III

Des semaines passèrent avant que je reçusse des nouvelles du comte d'Armons.

À force de penser à la réponse qu'il ferait à ma lettre, j'avais fini par espérer qu'il se montrerait accueillant et cordial vis-à-vis de moi. J'étais sa femme, après tout ! Je portais son nom ! Le bien-être dont il jouissait maintenant, ne me le devait-il pas entièrement ? Bref, il me semblait qu'à défaut de toute autre prévenance, du moins se ferait-il un devoir de me satisfaire dans ma revendication légitime d'épouse, en m'envoyant un de ses portraits. De cela, je ne doutais pas. Est-il d'ailleurs normal qu'un homme refuse, à sa femme, une photographie de lui ?

C'est donc avec une réelle impatience que j'attendais la réponse du comte d'Armons.

Le bureau de l'hôtel me la remit un soir que je rentrais avec la baronne et Robert d'une longue

excursion sur les pentes des rochers de Nay.

Quand je tins l'enveloppe entre mes doigts et que je reconnus les timbres et cachets égyptiens, une expression de joie illumina ma physionomie.

– Enfin, une lettre !

Ma vieille amie sourit indulgemment à ce cri de satisfaction, pendant que Robert jetait sur la lettre un regard plutôt malveillant.

– J'ai l'impression qu'il ne peut vous arriver rien de bon du comte d'Armons, fit-il.

– Oh ! pourquoi ?... Vous voyez, il m'a répondu !

– Évidemment. Mais que dit-il ?

– Nous allons le savoir tout de suite.

La lettre serrée contre moi, j'eus le courage de prendre l'ascenseur et de gagner notre appartement avant d'en briser les cachets.

J'étais d'ailleurs si persuadée d'une bonne réponse que j'avais suivi directement la baronne chez elle afin de la mettre, ainsi que Robert, tout de suite au courant.

La lettre ouverte me révéla une petite photo et une courte missive de quelques lignes :

« Madame,

« Je viens de prendre, ce jour, connaissance de votre honorée ; M^e Garnier, notaire à Orfay, possède toutes les pièces qui nous concernent, vous et moi. Veuillez vous mettre en rapport avec lui afin de pouvoir traiter directement de cette question comme vous le désirez.

« Veuillez agréer, madame, mes salutations respectueuses.

« Philippe d'Armons. »

C'était tout.

Pas une allusion à son voyage, à son retour, ou même à l'itinéraire projeté comme je l'en avais prié.

Poliment, mais nettement, il me renvoyait à son notaire.

Une telle désillusion parut sur mon visage que

la baronne eut un geste vers moi :

– Ma petite Myette, qu’y a-t-il ?

Pendant que Robert, haussant les épaules, murmurait entre les dents :

– J’en étais sûr !

Sans mot dire, je leur tendis la lettre.

J’avais espéré autre chose : un accueil moins glacial, ou une phrase de sympathie...

Mes deux amis comprendraient en lisant, sans que j’aie besoin de leur expliquer ma déconvenue.

Lentement, mon enthousiasme tombé, je pris, pendant qu’ils lisaient, la photo pour l’examiner.

Et tout de suite, violemment, le sang me monta au visage.

C’était un portrait d’amateur. Il représentait la tête d’un gros singe, barbu, poilu, grimaçant, horrible à voir...

Sans comprendre, je retournai l’affreuse image.

À l’envers, ces simples mots :

« Pour créer l’ambiance de respectabilité. »

Je dus relire trois fois la phrase lapidaire pour qu’elle parvînt à mon cerveau.

– Oh ! le goujat ! balbutiai-je éperdue, pendant que de grosses larmes, en masse, montaient à mes yeux.

Et atterrée, humiliée, folle de honte, je m’enfuis dans ma chambre où je me jetai à plat ventre sur mon lit, avec de gros sanglots qui semblaient ne devoir jamais tarir.

La baronne et Robert m’avaient suivie.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Pourquoi ce désespoir ? Voyons, Myette, est-il nécessaire de vous faire tant de mal ?

Je n’avais pas lâché l’image simiesque.

Ma main la tendit, derrière moi, vers eux.

– Tenez ! le voilà le portrait du comte d’Armons. C’est bien ressemblant, sinon au physique, du moins au moral !... Ah ! le vilain monsieur ! le goujat ! l’affreux personnage !... À une femme, répondre ainsi ! Mais de quel limon son âme est-elle donc faite ?

Je hoquetais ces mots à travers mes sanglots.

J'aurais voulu que mon mari fût présent pour lui jeter tout mon mépris à la face.

Quel soulagement j'aurais éprouvé à pouvoir le souffleter.

La baronne avait pris la photo et, avec son petit-fils, l'examinait attentivement.

Un effarement passa sur son visage.

Elle aussi avait du mal à admettre l'ironie monstrueuse de la dédicace.

– Eh bien ! voici qui dépeint l'homme mieux que ne le ferait le récit de sa vie entière ! s'écria Robert.

Mais la vieille dame hocha la tête.

– C'est tellement inimaginable que des doutes sont permis... Je me demande quelle véritable pensée se cache derrière cet envoi ?

– Le plaisir d'insulter une femme, tout simplement !

– C'est que, justement, je ne crois pas que le comte d'Armons puisse éprouver du plaisir à

insulter une femme.

– Il faudrait admettre qu’il est fou...

– Et comme il ne l’est pas ?

– On l’a forcé à ce mariage dont il ne reconnaît pas la validité.

– Un homme de trente ans ne se marie pas de force.

– Les événements peuvent contraindre la volonté d’un homme.

– Alors, on se montre beau joueur !

– Ou l’on s’en venge sur la femme épousée de force.

– Pas quand elle n’a d’autres torts que de vous avoir apporté une fortune.

– Reste à savoir s’il jouit de cette fortune ?

J’avais écouté tout ce dialogue sans y prendre part.

Aux dernières paroles de la baronne, je me dressai d’un bond.

– Martine m’a dit que ma belle-mère se faisait

tirer l'oreille pour rendre ses comptes de tutelle.

– Voici qui confirmerait ma supposition.

– Ainsi, ma mère, intervint Robert, vous estimez que le comte d'Armons est excusable d'agir ainsi, si la fortune de Myette ne lui a pas été versée ?

– Il peut se considérer volé deux fois : et comme mari et comme banquier.

– Vous trouvez naturel le joli calcul ?

– Non, je ne l'excuse pas. Je cherche seulement à m'expliquer son attitude assez singulière. À mon âge, on désire être indulgente. Pourquoi supposer le comte d'Armons capable des pires choses ? La plus élémentaire bienséance exigeant qu'à défaut d'amour, d'amitié ou d'estime, voire même de condescendance, un galant homme se montre au moins poli vis-à-vis d'une femme, de n'importe quelle femme, je préfère admettre que le comte d'Armons ne traite pas sa femme comme il le fait, tout en restant son obligé.

Robert eut un geste de mauvaise humeur.

– Vous êtes magnanime d’indulgence, ma mère !... Puissent les événements ne pas saper vos illusions.

– *Amen* ! fit-elle, toujours souriante.

Assise sur mon lit, sans façon, je tournais et retournais l’image du singe grimaçant.

– Jamais, fis-je gravement, je n’aurais voulu assimiler le comte d’Armons à cette horrible bête. Mais puisque c’est lui-même qui estime devoir m’envoyer ce portrait en place du sien, j’aurais mauvaise grâce ne pas le traiter comme tel. Mon singe de mari, ou mon mari simiesque, comme vous voudrez, recevra désormais tous les honneurs qui lui sont dus.

Il y avait un petit air si résolu sur son visage que la baronne s’inquiéta.

– De quels honneurs voulez-vous parler, mon enfant ?

– Du plus grand qu’une épouse aimante puisse rendre à l’époux séparé d’elle : je vais faire monter cette image en médaillon et la porter ostensiblement à mon cou.

– Quelle singulière idée... un singe, ce ne sera pas très beau !

– Ce sera magnifique, madame ! Et quelle touchante idée : le portrait de mon mari ! Tous les gens pourront admirer l'image du comte d'Armons au cou de sa femme ! Je veux...

Mon ton exalté attrista la vieille dame.

– Vous vous ferez inutilement remarquer, ma petite amie. Et je crains que Philippe d'Armons ne vous pardonne jamais le ridicule dont, par ricochet, vous allez le couvrir.

– Oh ! je me moque désormais de ce que peut penser mon gorille de mari !

– Myette, quelle exaltation !

– Ah ! madame, ne comprenez-vous pas l'injure qu'il me fait ? Je vous assure que si j'étais sûre de lui être désagréable plus encore, en faisant quelque chose de pire, je m'empresserais de le faire.

– Bravo ! Myette a raison ! s'écria Robert.

– Non, ne la pousse pas à la révolte. Moi, je fais appel à son bon sens pour qu'elle ne

commette aucune inconséquence. Je veux la savoir irréprochable et tellement au-dessus de la conduite de son mari que celui-ci ait à rougir de son manque d'égards.

Mais, ce soir-là, la baronne aurait pu continuer longtemps sur ce ton sans que je voulusse suivre son avis.

J'étais butée et, comme Robert me soutenait dans mes projets extravagants, je ne songeais pas à me modérer comme le désirait ma vieille amie.

IV

Le lendemain matin, comme, chapeautée, je me préparais à faire quelques courses dans la ville, Robert se présenta devant moi.

– Coucou ! petite madame.

– Bonjour, vous !

– Vous sortiez ?

– Oui... des achats.

– Je puis vous accompagner ?

– Pas bien intéressant, mais si cela vous plaît.

Son visage s'illumina.

– Où allons-nous ?

– Chez le coiffeur pour renouveler un parfum, choisir des bas chez le mercier ; enfin au bureau de poste pour des timbres. Ça vous va ?

– Ça pourrait être mieux !

- Qu’escomptiez-vous donc ?
- Un arrêt chez le bijoutier, fit-il.
- Je me mépris sur sa pensée.
- Vous avez à choisir un bijou ?... pour votre grand-mère ?
- Pour vous, madame, si vous le permettez.
- Je me mis à rire, incrédule.
- Vous voulez m’offrir un bijou ?
- Oui... à condition que ce soit moi qui le choisisse.
- Je le regardai, étonnée, puis secouai la tête.
- Je me méfie de vos goûts, mon petit Robert.
- Avant de critiquer, voyez d’abord.
- Évidemment, il faut voir...
- Alors, c’est dit ?
- Hum !... Je n’ai guère besoin de bijoux.
- Une femme en accepte toujours de nouveaux.
- C’est que, justement, je ne sens pas le besoin d’augmenter le nombre de mes écrins.

– Autant dire que vous reculez.

Son ton me déplut.

– Je recule ! Quoi ? Je n’ai fait aucune avance ni marqué aucune position. Où prenez-vous un recul dans mon hésitation à accepter un bijou d’un jeune homme de votre âge ?

– C’est méchant de me rappeler toujours que vous êtes plus âgée que moi.

– Vous êtes querelleur, ce matin, mon petit Robert. C’est justement parce que je vous traite en homme que je rejette votre cadeau.

– Tout à l’heure, vous hésitez. Maintenant vous rejetez.

– Naturellement !... Votre insistance me montre les dangers qu’il y aurait pour moi à accepter votre offre.

– C’est bon ! fit-il amèrement. Ne retournez pas le couteau dans la plaie. J’ai tout de suite compris que vous ne vous souciez pas de me faire plaisir.

D’un bond, je me plantai en face de lui et le saisis par les revers de sa jaquette.

Il était grand, si grand à côté de moi si petite, qu'il me fallait rejeter la tête en arrière pour bien le regarder.

Il avait l'œil sombre, affectant véritablement un mécontentement qu'il ne pouvait éprouver.

J'eus un bon sourire indulgent.

— Quel insupportable camarade vous faites, Robert ! Je n'ai jamais eu l'intention de vous mécontenter.

— Que vous dites !

— Que je prouve.

— Vous prouvez.

— Mais oui : j'autorise le grand frère que je vois en vous à me faire cadeau, à l'occasion d'une fête quelconque, du bijou qu'il lui plaira de m'offrir devant sa grand-mère.

— Que de précautions pour bien rester dans les bornes de la correction.

— Dame ! c'est tout indiqué.

— Et quand c'est, votre fête ?

— La Sainte-Myette !... Je ne sais pas. Il

faudrait chercher dans le calendrier.

– Ça doit être vers la même époque que la Saint-Glinglin.

Nous nous mîmes à rire, franchement, tous les deux.

– On pourrait décider aujourd’hui, tenez ?

– Vous y tenez donc tant que ça ! Qu’est-ce qu’il y a donc aujourd’hui ?

Je me mis à chercher :

– Ce n’est ni un anniversaire, ni une fête, ni... ni... Je ne vois pas. Alors, pourquoi cette insistance ?

Il sourit.

– Demandez-moi plutôt quel bijou je compte vous offrir.

– Quel bijou ? Eh bien ! oui, en effet. Que tenez-vous donc tant à m’offrir ?

– Un médaillon.

– Pour quoi faire ?

Mais, subitement éclairée :

– Ah ! c’est cela ?

– Oui.

– De portrait de mon... du singe ?

– Oui.

Je reculai pour mieux examiner l’adolescent.

– Hein ! vous ne l’aimez pas, le comte d’Armons ?

– Je le hais.

– Pourquoi ? Il ne vous a rien fait.

– Si. Il est votre mari.

– Belle raison ! Un autre pourrait l’être à sa place.

– Je détesterais également l’autre.

– C’est un parti pris.

Le ton de Robert me mécontentait subitement. L’envie me prit de le lui faire sentir. Puis, je songeai que mieux valait prendre la chose en riant. Ce grand gamin était à l’âge où l’on exagère tous les sentiments. Et, au fond de moi-même, sa chaude amitié m’était si douce !

C'est donc sur le ton de la plaisanterie que je lui répondis :

– Vous êtes très malade, Robert : de l'hypocondrie aiguë, ça tient de l'idée fixe autant que du délire de la persécution. Heureusement, le comte d'Armons est à l'autre bout du monde, sinon je ne serais pas tranquille du tout.

– N'empêche que j'aurais un certain plaisir à lui dire, en face, ma façon de penser.

– Chut ! Ne parlons pas de ça, sinon je vais vous faire les gros yeux.

– Hier, vous disiez...

– Que je désapprouvais la réponse de mon mari.

– Tandis qu'aujourd'hui ?

– Je n'ai pas changé d'avis.

Une pensée mit dans mes yeux un éclair joyeux.

– Ainsi, ce médaillon ?

– Je cours le chercher.

– Je crois que ce n'est pas la peine.

– Pourquoi ?

Je le regardai un moment en silence.

Et, tout à coup, très gaie, redevenue gamine et prête à jouir de sa surprise :

– Votre cadeau ferait double emploi, mon jeune monsieur ! Vous vous êtes levé trop tard.

– Comment cela ? fit-il étonné.

– Voici une heure que l'image chérie d'un époux adoré pend à mon cou.

Et, triomphalement, le sortant des plis de mon corsage où il semblait caché, je lui montrai un délicieux médaillon encerclé de diamants.

Au milieu des pierres précieuses, la face du singe grimaçait.

– Vous voyez, Robert, que les écrins de ma mère contiennent assez de bijoux pour que je puisse choisir et qu'il n'est pas besoin qu'on m'en offre de nouveaux.

Il avait paru d'abord déçu.

– Voici un bon moment que vous me faites marcher, fit-il, mi-fâché, mi-rieur. Je me

réjouissais de vous offrir ce petit souvenir. Le principal est que vous n'ayez pas oublié votre rancune d'hier. Il y a des choses qu'on ne doit jamais pardonner. Cet homme s'est conduit vis-à-vis de vous d'une façon indigne.

Un pâle sourire erra sur mes lèvres.

— Quelle chaleur dans votre antipathie ! Mon petit Robert, vous êtes un grand enfant qui exaltez tous vos sentiments. Et, à ce propos, voulez-vous me faire une promesse ?

— Quoi donc ! Je suis à vos ordres.

— Eh bien ! ne me parlez plus du comte d'Armons. Son nom m'est pénible à entendre sur vos lèvres et toutes les allusions que vous faites à son sujet me causent du malaise.

— Je suis trop ironique ? fit-il, vexé.

— Peut-être, répliquai-je. Quoi qu'il en soit, ne parlons plus de mon mari. Dans quelques jours, nous allons partir pour la Tunisie ; laissez-moi jouir librement et en toute quiétude de ce beau voyage. D'ici là, Robert, permettez-moi d'être une petite fille insouciant et gâtée comme les

autres fillettes. Votre fraternelle affection me donnera le change sur ma véritable situation. Promettez-moi, Robert, de ne pas me rappeler tout ce que je désire tant oublier.

Il me prit la main et la porta à ses lèvres.

– Ah ! que vous êtes exigeante, petite sœur !

Je vous promets tout ce que vous voudrez pour vous faire plaisir.

– Alors, c’est convenu ? Plus un mot...

– Le comte d’Armons est enterré.

Il me quitta, allant vers sa grand-mère, certainement pour lui raconter l’histoire du médaillon et se rattraper avec elle de tout ce qu’il était obligé de retenir en ma présence.

Et je souris en le voyant s’éloigner.

Ce brave Robert, bien que plus jeune que moi, se considérait un peu comme mon protecteur. C’était lui qui m’avait découverte !

Et, beau héros de dix-huit ans, il eût voulu se battre pour la dame de ses pensées que, pour le moment, je personnifiais.

Sa rancune contre mon mari partait certainement de sa générosité vis-à-vis de moi. Mais, bien que naïve et ignorante du flirt, je sentais confusément qu'une aversion jalouse se mêlait à ses sentiments masculins.

Et c'était peut-être cela, tout simplement, qui me causait de la gêne, quand il parlait de mon mari.

V

Des jours, des semaines, puis des mois passèrent pendant lesquels, avec la baronne et Robert, je parcourus la Tunisie, l'Algérie et le Maroc.

Devant nous, les villes étranges de l'intérieur succédaient à celles presque européennes de la côte, les plaines aux bleds, les collines aux vallées, les sables aux roches, les nuits pluvieuses aux journées torrides, les peuplades noires aux tribus arabes.

C'était, tous les jours, du nouveau et encore du nouveau.

Mes deux amis profitaient de ce voyage magnifique, dans des contrées presque dénuées de civilisation, pour parfaire mon éducation et développer chez moi tous les dons incultes qui dormaient faute de soins.

J'appris à monter à cheval, à conduire une auto, à manier l'aviron ou à tenir une raquette.

Je fis des armes avec Robert, de la broderie avec la baronne et du piano avec une musicienne spécialement engagée pour nous suivre dans nos divers déplacements.

Quand le piano manquait dans certaines régions par trop éloignées des côtes, on exerçait mes doigts sur une mandoline trépidante et ma voix sur des mélodies achromatiques.

Pas une minute de perdue avec un tel programme à réaliser. Nous nous levions de bonne heure, Robert et moi, pour nos divers tournois, ce qui ne nous empêchait pas de veiller souvent le soir, retenus par quelque soirée dansante, littéraire ou musicale.

Sept mois de ce régime me transformèrent tout à fait et, au bout de ce temps, c'est à peine si Martine Boulin, qui avait refusé de nous suivre en Afrique, aurait reconnu en la pétulante jeune femme que j'étais devenue, la pâle et silencieuse orpheline qu'elle avait pilotée, l'année précédente, à travers la Suisse.

C'est qu'une véritable évolution s'était opérée en même temps dans mon être physique et dans mon moi intime.

Je connaissais à présent la douceur d'une affection sincère à mes côtés.

Pour mériter un sourire approbateur de la baronne, j'aurais voulu atteindre à la perfection dans mes moindres actes, de même que je mettais toute mon ardeur dans les divers sports auxquels Robert m'initiait, pour faire plaisir à celui-ci.

Et je crois que je ne décevais ni l'un ni l'autre dans leur attente. Mon caractère égal me permettait de plier docilement devant leurs exigences ou leurs observations. Et comme je me rendais compte qu'ils ne formulaient celles-ci que dans mon intérêt, ils n'avaient pas à insister pour que je me conformasse à leurs désirs.

Quand les chaleurs de l'été proche ne nous permirent plus de vagabonder sur la terre d'Afrique, la baronne décida de rentrer en France.

J'étais de la famille, à présent. Cependant,

quand discrètement, je m'excusai de ne pouvoir les suivre en leur propriété du Pic de Montavel, la vieille dame et Robert se récrièrent, n'admettant pas que je pusse leur fausser compagnie, juste au moment où j'allais avoir le plus besoin d'un chaperon maternel.

– En voyage, vous pouviez encore aller et venir d'un palace à un autre. Mais que comptez-vous faire, si vous nous quittez ?

– Continuer ma vie errante, jusqu'à ce que je me rive à quelque paysage plus accueillant qu'un autre.

– Et cette perspective vous agréée ?

– Pas beaucoup, je l'avoue.

– Alors, pourquoi ne pas venir avec nous au Pic de Montavel ?

– Abuser de votre générosité ?

– Dites de mon amitié.

– Ah ! si je n'écoutais que mon désir !

– Qui vous en empêche ?

– Mais je veux bien ! Je veux bien tout ce que

vous voudrez, pourvu que je ne vous gêne pas... que votre famille ne trouve pas que j'abuse, vraiment, de votre exquise bonté.

– Tant pis pour qui y trouvera à redire... Ce ne sera pas Robert, dans tous les cas. Et comme c'est surtout son opinion qui compte, je ne soucie peu de ce que pourront penser les autres.

Et c'est ainsi que la destinée me ramena en France, en se servant de la baronne pour accomplir ses desseins.

Dès que notre installation au château du Pic de Montavel fut définitive, la baronne écrivit à ma belle-mère pour l'aviser que j'avais élu domicile sous son toit.

L'excellente femme ne m'avait pas parlé de l'envoi de cette lettre pour ne pas m'inquiéter, mais ignorant le caractère de la famille d'Armons et voulant se mettre, ainsi que moi, à l'abri de toute mauvaise interprétation, elle avait tenu à écrire.

La comtesse d'Armons répondit aussitôt, comme je l'appris plus tard, dans les termes les

plus courtois, remerciant mon hôtesse d'avoir bien voulu s'intéresser à sa belle-fille, espérant, précisait-elle, que mon long séjour en Suisse avait amélioré ma santé. Elle faisait allusion aux inquiétudes que mon indépendance lui avait données quand, de mon propre chef, je m'étais séparée de Martine Boulin pour m'envoler, sans l'en prévenir, vers des cieux inconnus.

Sa lettre était infiniment correcte ; elle inquiéta cependant la baronne par le ton hautain en même temps que prudent sur lequel elle avait été écrite.

Pas un mot ne décelait un sentiment d'affection, mais pas une ligne, également, ne trahissait de l'indifférence ou du blâme.

J'étais la belle-fille qui, en l'absence du fils, a cru devoir s'émanciper et adopter un autre genre de vie que celui qu'on lui avait tracé. Elle ne m'approuvait pas, mais ne me critiquait pas davantage. Dans les plus petits passages de sa lettre, elle restait à la fois la grande dame d'une infinie correction et la mère indulgente selon la tradition.

On devinait qu'elle s'effaçait devant son fils. Celui-ci seul avait autorité, vis-à-vis de moi, pour exprimer un jugement, et son rôle à elle consistait seulement à maintenir la liaison.

Elle ne se contenta pas de cette lettre, d'ailleurs. Elle m'en écrivit une à moi-même, dans laquelle elle me mandait de bien vouloir, désormais, ne plus la laisser si longtemps sans lui envoyer de mes nouvelles. Elle ajoutait que, devant prochainement se déplacer, elle se ferait une joie de faire un léger détour pour me rendre visite.

Cette perspective ne fit qu'assombrir mes pensées. Une réelle frayeur me venait de sa future visite et la baronne dut, plus d'une fois, me relever le moral en me prouvant que ma belle-mère ne pouvait rien contre moi tant que ma vie était impeccable dans toute l'acception du mot.

Il n'en était pas moins certain que cette prise de contact restait menaçante. Débarrassée des revendications de mon autre belle-mère, M^{me} Darteuil, qui sait si la comtesse d'Armons n'allait pas aussi invoquer mes antécédents pour

me faire interner ?

Qui sait même si mes deux belles-mères n'allaient pas s'unir pour m'accabler et partager mes dépouilles ?

Toutes ces suppositions que j'exprimais à la grand-mère de Robert faisaient rire celle-ci, mais ne me rassuraient pas. Je comprenais trop bien quel appât je représentais pour des gens avides et dénués de scrupules. En quoi j'avais tort, car la famille d'Armons, jusqu'ici, ne s'était pas montrée trop encombrante. Personne, depuis mon mariage, n'avait cherché à m'encercler et à m'isoler. Dès le premier jour, j'avais été libre de mes mouvements et si Martine Boulin avait cru devoir s'attacher à mes pas et me maintenir sous sa direction, c'est que je n'étais vraiment pas en état de me passer de ses soins.

Cet état d'inquiétude fut d'ailleurs écourté.

La baronne arriva plus tôt que je ne l'avais supposé. Ses lettres ne l'avaient précédée que de quelques jours.

VI

Ce matin-là, j'étais partie à cheval avec Robert et quelques châtelains des environs. Nous devions revenir avant que la grande chaleur du jour se fît sentir.

Il pouvait donc être onze heures quand nos montures s'arrêtèrent au bas du perron de Montavel.

Nos amis nous avaient déjà quittés et nous rentrions seuls, Robert et moi.

À peine mon compagnon s'était-il élancé vers moi pour m'aider à descendre de cheval, qu'un domestique s'élança.

— M^{me} la baronne fait prévenir Madame que M^{me} la comtesse d'Armons est au salon.

Je reçus cette annonce comme un soufflet en plein visage.

Je devins fort pâle, et Robert, qui me tenait

encore, dut me soutenir tant je chancelai soudain.

– Allons, petite Myette, courage ! Que pouvez-vous craindre entre grand-mère et moi ?

– J’ai peur, Robert ! J’ai peur, ça ne se calcule pas.

– Grande gosse ! Croyez-vous donc que les d’Armons soient gens à se compromettre dans une mauvaise affaire ? Allez sans crainte, petite Myette, tant que je serai là, ils devront agir loyalement : je vous jure que, quoi qu’ils aient projeté, je les contraindrai à rester dans les limites de la correction à votre égard.

Brave et chevaleresque petit gars ! Il ne se douta jamais combien son assurance me donna de forces en cette circonstance.

Je gravis le perron tout d’un coup. De là-haut, j’eus encore vers Robert qui me regardait un pauvre sourire tout transi.

Puis, sans hâte, sans empressement, j’allai vers le salon.

À mon entrée, je reçus le choc du double regard de la baronne et de ma belle-mère.

Celle-ci dressa son face-à-main dans ma direction. Évidemment, elle ne me reconnaissait pas et son hésitation me permit de reprendre haleine et de me ressaisir.

– Je m’excuse, madame, de me présenter devant vous en cette tenue d’équitation, mais je n’ai pas voulu attendre pour venir vous saluer.

Après mon émoi précédent, cette phrase était très crâne sur mes lèvres. Elle satisfait la baronne qui me donna un sourire d’approbation.

La comtesse d’Armons n’était pas encore revenue de son étonnement.

– Myette ! Est-ce possible ? Est-ce bien vous, Myette Darteuil ?

– En personne, madame, et qui vous présente tous ses respects.

– Ma chère enfant, combien je suis heureuse de vous retrouver en si bonne santé.

– Soyez persuadée, *madame*, que ce plaisir est partagé, fis-je, impeccable, malgré le double sens que mes paroles pouvaient présenter.

Et, me tournant vers la baronne :

– Vous permettez, *mère*, que je me retire pour aller changer de costume. Je suis vraiment confuse d’être ici sous cette tenue.

– Va, mon enfant, et reviens vite. La comtesse d’Armons doit avoir hâte de renouer connaissance avec toi. Elle a d’ailleurs bien voulu accepter de passer la journée ici et ce m’est une joie réelle de connaître la mère de celui dont tu portes le nom.

J’eus un sourire pour les deux dames et m’éclipsai. Pas assez vite cependant pour ne pas entendre la mère de Philippe s’écrier :

– Si vous ne m’affirmiez pas, madame, que cette jeune femme est ma belle-fille, jamais je ne m’en serais douté.

Sans se soucier de ce que cette exclamation pouvait contenir de doutes, la baronne répondit avec toute sa gracieuseté :

– Votre vieille Martine pourra vous expliquer par quelles phases successives votre belle-fille est arrivée à cette perfection physique. Quand j’ai eu le bonheur de rencontrer cette enfant, elle était

déjà la délicieuse fillette qu'elle est à présent. Et c'est parce qu'elle me charma, autant par son isolement que par sa grâce naïve, que je me suis si fort attachée à elle.

— C'était un monstre, madame ; un véritable monstre !

— Il faut croire, chère madame, que vous n'aviez pas su regarder. Sous son masque squelettique, elle a toujours dû posséder ses admirables yeux, ses abondants cheveux et ses dents éclatantes. Pour le reste, un peu de grand air et de bonne nourriture auront suffi à la rendre normale.

— Je n'en reviens pas. Vous m'en voyez éberluée.

La baronne se mit à rire.

— Cela tient du miracle à vos yeux.

— Totalement ! Un conte de fées !

— Venez consulter cet album. Je me suis plu à réunir toutes les photos de Myette, montrant tant bien que mal son évolution.

Elle montrait un petit livre de maroquin rouge

qu'elle venait de tirer du tiroir d'un secrétaire.

– Je devine combien votre émoi maternel doit avoir besoin d'être rassuré.

Et, désignant les premières pages :

– Ces photos ne sont pas fameuses. Elles furent prises par des amateurs qui, bien souvent, n'étaient encore que des enfants... Le hasard seul, presque toujours, y a fait figurer Myette à qui, alors, personne ne s'intéressait.

– Oh ! ici, je la reconnais !

– La date de ce portrait montre qu'il fut pris deux jours avant que Myette se fît couper les cheveux. C'est un véritable document.

– En effet.

– Voyez déjà la différence avec celui-ci qui fixe sa première visite à un coiffeur.

– C'est merveilleux !

– Et la voici un peu plus tard, quand elle eut abandonné jupes trop longues et manteaux trop amples : la chrysalide commence à se transformer.

– Elle paraissait alors encore bien maigre.

– Mauvaise hygiène. Cette brave Martine ne se départait pas du régime prescrit, sans se rendre compte qu’il fallait flatter le palais pour faire naître l’appétit.

– Et c’est vous qui...

– Oui, c’est à partir de ce moment que je suis entrée dans sa vie. Dès ce jour, vous pourrez suivre les progrès. Mon petit-fils a la rage des photos et celles de Myette pullulent avec les nôtres...

– Délicieux !

– C’est un véritable journal de sa vie qu’on peut lire en tournant les pages. Êtes-vous convaincue, chère madame ?

– Oh ! je n’ai pas douté de votre affirmation, madame. Mais moi, qui n’ai pu voir cette fleur s’épanouir, jugez de ma surprise eu la voyant paraître à mes yeux sous cet aspect-là !

– Et...

La baronne s’arrêta, légèrement embarrassée par la question qui s’imposait à son esprit.

– Vous êtes contente de retrouver votre belle-fille sous cette nouvelle forme ?

– Dites que j’en suis ravie. Je voudrais que mon fils fût ici pour qu’il pût contempler sa femme...

À son tour, elle s’interrompt avec embarras.

– Vous n’ignorez sans doute pas les prémices de l’union que mon fils a contractée.

– Je sais... Myette m’a dit combien elle était déprimée et abandonnée.

– Mais ce qu’elle n’a sans doute pu vous dire, c’est la difficulté que nous avons rencontrée auprès de Philippe, pour l’amener à consentir à un second mariage. Il adorait sa première femme.

– Une demoiselle de Sarelle, je crois.

– Oui. Malheureusement, Jacqueline est morte après peu de mois de mariage et mon fils en fut inconsolable. Il fallut toute notre insistance pour qu’il se dévouât au sauvetage de Myette. C’était pour Philippe le sacrifice de sa vie entière. Évidemment, certains diront qu’il trouvait une fortune dans la corbeille de noces et que c’était

une jolie compensation... La vérité...

Ici, de nouveau, la comtesse d'Armons s'arrêta et des larmes obscurcirent ses yeux.

– La vérité, reprit-elle à mi-voix, c'est que mon fils n'accepta ce mariage qu'à la condition de quitter la France et de ne connaître jamais sa femme. Il la sauvait en lui donnant son nom, il la faisait indépendante et libre, mais le courage lui manquait pour poursuivre, lui-même, le sauvetage de la malheureuse orpheline.

Un silence plana.

– Pauvre Myette, murmura enfin la baronne. Ce mariage l'a sauvée de sa terrible belle-mère, mais il a fait d'elle une femme sans mari et une épouse abandonnée... Ce n'est pas gai, non plus.

La comtesse d'Armons regarda son interlocutrice.

– Ma belle-fille ne doit pas se plaindre. Elle a une situation mondaine indiscutable à présent. Dans son mariage, elle a trouvé un titre et un nom honorables. Enfin, elle a pour mari un des plus beaux hommes de notre jeunesse moderne : un

garçon sain, bien portant et d'esprit cultivé.

La baronne sourit, amusée du ton exalté de la vieille dame. Puis, finement :

– L'ennui pour Myette, c'est que, jusqu'ici, elle n'a joui ni de son titre, ni du nom, ni de la famille, ni du mari... Ce sont des biens incontestables, évidemment ; mais, pour elle, ils ne sont guère palpables.

– Ça viendra, ça viendra !

– Personne ne le souhaite plus que moi.

Une tristesse envahit la belle-mère de Myette.

– Je sens dans vos paroles une menace pour la tranquillité de mon fils.

– Une menace ! se récria amicalement la baronne. Ah ! je vous prie, chère madame, de ne voir aucune hostilité dans ma réflexion. Seulement, entre mamans, – car vous voudrez bien estimer que je puis avoir pour elle des sentiments maternels, – entre mères, dis-je, nous devons reconnaître que le *ménage* de nos enfants est tout à fait irrégulier.

– J'espère qu'au retour de Philippe...

– Ah ! il doit rentrer ?

– C’est-à-dire qu’il ne fixe pas encore de date...

– Enfin, une porte doit être ouverte ou fermée. Un homme marié ne doit pas vivre en célibataire.

– Il faut gagner du temps, et, je vous en prie, mettez-vous avec moi pour obtenir que Myette ne s’impatiente pas.

– Je ne demande pas mieux que d’aider à régulariser un mariage béni par Dieu. Je souhaite que le comte d’Armons se rende compte qu’il a des devoirs d’époux et de chrétien à remplir ici. Sa place n’est plus aux sources du Nil, elle est en France, aux côtés de sa jeune femme qui est assez jolie pour avoir tout un papillonnage de galants derrière elle.

– Comment, Myette...

– Est recherchée et courtisée par tous ? Vous avez d’assez bons yeux, chère madame, pour voir qu’elle n’est pas de celles qui passent inaperçues. Répétez cela à votre fils, afin qu’il comprenne qu’il y a en France des fauves en habit qui

convoient son bien, pendant qu'il s'amuse en Égypte à chasser des bêtes qui ne lui ont rien fait !... Enfin, parlez à Myette, sondez ses intentions, voyez quels sont ses projets. J'ai toujours eu peur de soulever cette question. Mais vous, la maman de Philippe, votre devoir est de vous assurer des dispositions de votre belle-fille.

Et toutes les deux de causer d'avenir à cœur ouvert.

Chose imprévue, elles sympathisèrent tout de suite, et quand leur entretien prit fin, les deux femmes s'étreignirent les mains avec émotion.

C'est alors que la cloche d'appel du déjeuner nous réunit tous à la salle à manger.

Malgré son caractère toujours enjoué, Robert était taciturne. À la dérobée, il examinait ma belle-mère et je compris quelle inquiétude le tourmentait.

Il avait peur que notre chère intimité ne fût troublée par sa présence ; peut-être même qu'elle ne voulût m'emmener chez elle, loin de Montavel.

Comme il tournait vers moi son regard pensif et douloureux, je lui souris affectueusement, pour le rassurer.

Est-ce que quelqu'un, maintenant, pouvait me contraindre à une existence qui ne me plairait pas ?

Non ! J'étais forte de l'amitié de la baronne et de son petit-fils. Et si ma belle-mère avait émis la prétention de me faire quitter mes amis, elle se fût heurtée à un refus poli mais définitif.

Elle ne fit d'ailleurs aucune allusion à cela durant le repas.

Chaque fois que le hasard de la conversation me faisait adresser la parole à la baronne, je prononçais toujours avec gratitude le mot « mère ». Et cette appellation filiale semblait toujours atteindre la comtesse d'Armons.

Ses yeux se levaient vers moi, de l'étonnement ou de l'inquiétude passait dans son regard, puis elle continuait de manger en silence, comme accablée sous le poids de pensées importunes.

VII

Comme nous nous levions de table, M^{me} de Montavel se tourna vers moi. Et si doucement, maternelle, elle conseilla :

– Myette, va donc faire les honneurs de notre vieux château à M^{me} d’Armons. Montre-lui la belle perspective que nous voyons de la tour carrée. Ce coin-là, classé monument historique, est réellement intéressant.

J’obéis gracieusement, mais en réalité sans grand enthousiasme.

Je comprenais le désir de la baronne de nous ménager un tête-à-tête à la comtesse et à moi ; mais, personnellement, je m’en serais bien passée.

À peine avons-nous fait quelques pas hors de la maison, que ma belle-mère me prit le bras.

– Ma petite Myette, je suis heureuse de vous

retrouver en bonne santé et si impeccable de tenue et de savoir-vivre que je m'en réjouis sincèrement pour mon fils.

– Vous pensez, madame, que le comte attachera beaucoup d'importance à ce sujet ?

– Mais j'espère qu'il s'en réjouira comme moi.

– Permettez-moi d'en douter.

– Et pourquoi ?

– Parce que, personnellement, j'ai eu l'occasion, il y a quelques mois, de me rendre compte que Philippe d'Armons ne s'embarrassait pas beaucoup de mon existence.

– Comment cela ?

– Je lui ai écrit... une lettre fort correcte, ma foi. Je lui marquais mon désir de posséder une photographie de lui. Je lui exprimais aussi le besoin de voir nos affaires réglées avec M^{me} Darteuil, mon portefeuille étant fortement aplati.

– Mon Dieu ! Et que vous a-t-il répondu ?

– Deux lignes pour me renvoyer à son homme d'affaires comme si aucun lien – même d'intérêt – ne pouvait exister entre lui et moi...

– Et encore ?

– C'est tout !... Ah ! pardon, le portrait !

Et je me mis à rire.

Elle leva les yeux vers moi.

– Il vous envoya une photo de lui ?

– De lui ? Vous allez en juger. Pour ne pas oublier mes devoirs d'épouse envers le comte Philippe d'Armons, je porte toujours sur moi l'image qu'il m'envoya comme étant la sienne.

Et, tirant de ma poitrine le petit médaillon de pierres fines, je l'ouvris et le tendis à la comtesse.

– Voyez combien je suis flattée d'avoir un tel mari ! Quel beau souvenir pour me défendre contre les tentations !

La vieille dame eut un geste éperdu en voyant l'envoi de son fils.

– Philippe a voulu plaisanter ! balbutia-t-elle.

– Dommage que je n'aie pas saisi le sens

plaisant de cette photo, répondis-je vivement.

– Myette, je vous en prie, soyez généreuse. Si vous saviez combien mon pauvre enfant est malheureux !

– Malheureux de m’avoir pour femme, sans doute !

– Je ne dis pas cela !

– Mais moi, je le crois et je l’exprime.

Et après un instant de silence :

– Il y a un moyen de faire cesser entre le comte et moi cet état douloureux.

– Que voulez-vous dire, ma chère enfant ?

– Je pense que le comte d’Armons m’a rendu un signalé service le jour où il me donna l’appui légal de son nom pour échapper aux infâmes projets d’une belle-mère cupide et cruelle. Il s’est montré, ce jour-là, chevaleresque et bon ; je lui en suis profondément reconnaissante.

Elle fut tout attendrie par mes paroles.

– Que Dieu vous bénisse, Myette, de penser de pareilles choses !

– Mais j’estime que sa générosité et ma reconnaissance ont des bornes.

– Qu’allez-vous chercher là, ma pauvre petite ?

– Ce que la raison exige de penser, madame. Le comte d’Armons ne doit pas, toute sa vie, être victime d’une union pour lui déplorable ; de même que je ne veux pas rester prisonnière dans des liens matrimoniaux qui ne sont que fictifs.

– Le prêtre et le maire les ont consacrés, ces liens-là, mon enfant !

– Mais le législateur autant que la loi chrétienne ont prévu le cas des mariages non consommés. Une annulation à Rome, un divorce au palais de justice, et le tour sera joué,

– Oh ! jamais ! jamais Philippe ne consentira à un divorce !

– Qu’en savez-vous, madame ? Je n’ai d’ailleurs pas l’intention de n’offrir aucune... compensation... au comte d’Armons ! Le service qu’il m’a rendu mérite sa récompense et, en toute bonne justice, il est nécessaire que notre

séparation n'entraîne pour lui aucune complication financière...

– Ce qui veut dire ?

– Que j'offre simplement au comte d'Armons de bien vouloir partager à parts égales... avec moi... tout ce qui me revient de mon père...

– Mon enfant, je...

– Je vous en prie, madame, ne combattez pas mon idée ! Veuillez, au contraire, transmettre mon offre au comte. Je désire recouvrer ma liberté, d'accord avec lui, afin d'éviter tout scandale et tout procès difficile... en échange, je lui abandonne la moitié de ma fortune. Ce sera pour lui une diminution de revenus, évidemment, mais de quel prix ne paierait-il pas le bonheur d'être libre et de ne pas me sentir mêlée à sa vie ?

La comtesse garda un moment le silence, puis lentement et avec gravité, elle répondit :

– Je vous ai laissée parler, ma petite Myette, afin de connaître toute votre pensée. J'ai pu me convaincre que vous ne faites aucun cas du nom, ni du titre, ni même du mari que ce mariage avec

mon fils vous a apportés.

– J’apprécie ces biens à leur juste valeur... pardonnez-moi, madame, de les mésestimer... Je crois qu’un mari sans titre, sans nom... un vrai mari, enfin ! ferait tout aussi bien mon affaire. Je vous peine évidemment ; mais il m’est impossible d’évaluer la réelle valeur de votre fils.

Mon ton devait être un peu âpre, car elle me regarda avec inquiétude.

– Ne faites pas de l’ironie, mon enfant. Les choses sont tellement pénibles en cette affaire.

– Et cependant, madame, je vais vous renouveler ma prière de tout à l’heure : veuillez transmettre à votre fils mes offres à ce sujet.

– Je ne crois pas qu’il accepte jamais l’idée d’un divorce.

– Mais si, mais si !... quand il saura que je lui abandonne la moitié de ma fortune !

J’avais dit ces mots légèrement, sans raillerie, mais la comtesse releva vivement la tête.

– Vous vous trompez, Myette ! affirma-t-elle avec orgueil. Mon fils ne fera pas grand cas de

votre argent.

Une flamme anima mon pâle visage.

– Qu'est-ce donc qui le retient dans les chaînes odieuses du mariage ? – scrupule de sa parole donnée... la religion du mariage chrétien... Philippe est une belle nature, quoi que vous pensiez de lui.

Mais des mots ne pouvaient me convaincre. Il y avait en moi-même tant de rancœur amassée que ce fut plus fort que ma volonté d'évoquer notre première rencontre.

– Je m'excuse, madame, de ne pas me rendre, tout de suite, à vos raisons... Croyez bien que je ne demanderais pas mieux... mais rappelez-vous... ce souvenir m'est très pénible et je ne voudrais pas vous faire de la peine.

– Parlez sans crainte, Myette. Entre nous, il ne faut pas laisser planer d'arrière-pensées.

– Eh bien !... Je me souviens, le jour de mon mariage, vous parliez italien avec Martine... et je comprenais...

– J'exprimais là des sentiments qui m'étaient

personnels, à cette époque où je ne vous connaissais pas.

Une rougeur couvrait le visage de la vieille dame et gênée moi-même, d'évoquer ces choses et de troubler ma compagne, j'évitais de la regarder.

– Vous disiez que ce mariage était indispensable... que vous étiez tous acculés par... des créanciers... des dettes ! Enfin, je vous en supplie, ne me forcez pas à rappeler tout cela, mais convenez que mes douze millions furent une des raisons, sinon la principale, qui contraignirent Philippe à m'épouser.

– Je ne nie pas, ma petite, que mon cœur de mère ne fut séduit par la perspective de cette fortune pour mon fils... mais lui...

– Lui ?... Je connaissais aussi l'anglais... et quand il vous eut exprimé l'horreur de ce mariage avec moi, il se rendit à vos arguments... financiers !

– Écoutez, Myette, je sens que votre conviction est faite et que j'aurai du mal à la

détruire...

– Hélas ! comment douter puisque ce sont mes oreilles qui ont entendu se débattre un tel marché ?

– Écoutez-moi, cependant, jusqu’au bout, Myette.

Elle s’arrêta, si triste, si douloureuse que je faillis lui dire de ne pas continuer.

Pourtant, puisque ce cruel débat était commencé, ne valait-il pas mieux en finir une bonne fois ?

– Vous ne connaissez pas mon fils, Myette, commença-t-elle ; ou plutôt vous le connaissez mal, les seuls points de contact que vous ayez eus avec lui ne vous ont pas permis de le juger sous son vrai jour. Si je vous dépeignais la bonté et la droiture de Philippe, vous souririez, incrédule...

– Parce qu’à tout ce que vous diriez en faveur du comte, j’opposerais toujours, malgré moi, sa fuite le soir de notre mariage, ou cette image qui pend journellement à mon cou...

– Je ne veux donc pas chercher d’excuses à...

ces gestes, comme vous dites. Je me contenterai de vous dire ce que... ce que Philippe a fait depuis son mariage. La vérité sur la vie qu'il mène vous éclairera mieux qu'une plaidoirie sur sa véritable mentalité.

– La vérité ? fis-je, étonnée.

– Oui...

Elle s'arrêta, eut une hésitation, puis soudain, se décidant, elle avoua :

– Depuis votre mariage, Philippe gagne sa vie et pourvoit par son travail à tous ses besoins.

Une stupeur me frappa, et je la regardai un moment sans bien comprendre. Puis, lentement, ses paroles arrivèrent à mon esprit.

– Philippe n'est pas en Égypte ? demandai-je, un peu pâlie soudain.

– Si, il est au Caire.

– Et quelle occupation l'y retient ?

– Il est secrétaire de lord Mathead.

– Lequel est lui-même ?

– Un savant archéologue connu.

– Et le comte gagne sa vie ?

– En classant des pierres et en copiant rapport sur rapport. Lord Mathead a, en lui, un précieux auxiliaire.

– Il y a longtemps que votre fils remplit de telles fonctions ?

– Dès son arrivée en Égypte, huit ou quinze jours après son mariage, il obtint ce poste.

– Il n'est donc pas parti explorer les sources du Nil, comme il le désirait ?

– Si, mais en employé qui accompagnait son patron.

– Et... avant son mariage avec moi, Philippe n'avait jamais travaillé ?

La vieille dame baissa la tête avec une sorte d'humilité.

– Jamais !... Il vivait modestement sur ses terres... en les faisant valoir.

– En les hypothéquant, surtout, dis-je un peu nerveusement.

– Quand la malchance s'abat sur une famille,

celle-ci n'a qu'à courber la tête sous l'orage.

– Mais je ne vois pas pourquoi le mariage du comte avec moi a forcé celui-ci à travailler, fis-je remarquer avec amertume. Il me semble, au contraire, que mes revenus permettaient à l'homme qui me donnait son nom de vivre largement et sans souci.

– Pour cela, il aurait fallu que l'homme acceptât les revenus.

– Ah !... et vous dites que Philippe n'a pas accepté ?

– Rien pour lui-même... Il a permis que son frère, que moi-même... mais lui, personnellement, rien !

Un silence plana qui mit une angoisse en nos âmes.

Basse, résignée, la voix de ma compagne précisa encore :

– Je lui ai écrit... j'ai prié, j'ai imploré ! Mon cœur maternel m'a dicté des mots affectueux et des conseils de sagesse. Je me révoltais de le savoir là-bas, pendant que nous étions ici ;

d'apprendre qu'il travaillait alors que vos revenus demeuraient intacts ; enfin, et surtout, de vous savoir guérie, saine, forte, capable d'être mère, alors qu'il s'obstinait à vous fuir sans penser à une descendance possible.

Une rougeur, cette fois, avait empourpré mon front.

– Vous lui avez écrit en ces termes ?

– Oh ! plusieurs fois !

– Et que répondait-il ?

– Rien... ou plutôt, vous étiez une étrangère, il ne voulait rien de plus avec vous !

Une contraction crispa mon visage.

– Il veut m'ignorer ?

– Hélas !

– Il ne veut rien accepter de moi, mais a-t-il songé quelquefois que je pourrais aussi refuser de porter son nom plus longtemps ?

– Il penserait sans doute que vous êtes libre de prendre votre nom de jeune fille.

– De reprendre, vous voulez dire.

– Ne prolongeons pas cette discussion, mon enfant. Mes arguments ne sauraient vous convaincre, pas plus que les vôtres ne me feront changer d’opinion sur les sentiments de mon fils.

– Oui, laissons celui-ci prendre une décision... Je vous remercie de bien vouloir lui transmettre ma demande...

Malgré ma fermeté, une tristesse était en moi.

J’avais appris que mon mari repoussait l’argent comme il repoussait la femme, et sa mère m’affirmait que, malgré cette opposition totale de ses sentiments, les liens qui l’unissaient à moi lui demeuraient sacrés et indestructibles.

Ces deux choses qui m’étaient révélées semblaient avoir noyé mon âme dans un fleuve de mélancolie.

Quel était donc le véritable caractère de cet homme qui me fuyait et que j’ignorais si totalement ?

Après quelques instants de moroses réflexions, je suggérai à la mère de Philippe :

– Ce qui serait tout à fait bien de votre part,

madame, ce serait de le laisser libre... de ne pas peser sur sa décision.

– Vous voulez qu’il prenne ses responsabilités ?

J’approuvai de la tête.

– Mais vous-même ?

– Je prends les miennes en soulevant la question.

– Qu’il eût été préférable de ne pas agiter.

– À votre point de vue, madame, pas au mien.

Elle eut un geste de la main comme pour dire :

– À la grâce de Dieu ! advienne que pourra !

Notre promenade s’acheva en silence.

Elle était mécontente de n’avoir pu me convaincre. Et moi, j’étais triste de tout ce que j’avais appris... et peut-être aussi des décisions que j’avais cru devoir prendre.

Ah ! sans m’en rendre compte, comme je souffrais de la résistance de Philippe et comme il m’aurait été doux en cet instant de pouvoir le ramener auprès de moi !

Une conquête est d'autant plus belle qu'elle apparaît impossible et je ne compris pas, ce jour-là, que je ne réclamaïsi fort l'annulation *qu'il ne voulait pas*, que parce que, obscurément, je voulais compter pour lui en l'obligeant de penser à moi.

Au moment de nous séparer, elle se tourna vers moi :

– Demain, j'écirai à Philippe ; dans une douzaine de jours, nous aurons sa réponse. Viendrez-vous, chez moi, la chercher ?

– Est-il nécessaire qu'on me voie chez vous, alors que peut-être, dans quelques mois, nous serons devenues étrangères l'une à l'autre ?

Elle fut plus bienveillante que moi dans sa réponse :

– Venez me voir, Myette, je ne crois pas que vous deveniez jamais une étrangère pour moi. Mais si, contre mon attente, une telle chose était possible, je garderais au moins le plaisir de vous avoir reçue dans la maison familiale.

– Alors, entendu ! J'irai chercher la réponse de

Philippe dans une quinzaine de jours.

Ma belle-mère ne repartit que le lendemain matin.

Elle fit à la baronne une invitation à venir la voir que cette dernière accepta, en principe, sans toutefois vouloir promettre que sa visite coïnciderait avec celle que je devais faire prochainement.

— Vous comprenez, Myette, m’expliqua-t-elle après le départ de la mère de Philippe, si je vous accompagnais chez votre belle-mère, celle-ci pourrait croire que je vous influence et que j’ai peur de vous laisser seule avec elle.

— Vous avez raison, madame, il vous faut rester neutre, d’autant que j’ai des projets en tête auxquels vous devez également demeurer étrangère.

— Quels projets ?

— Pardonnez-moi de vous les dérober quelque temps encore. Ils ne sont pas au point, d’ailleurs. Et tout dépendra de la réponse de mon mari.

— Je souhaite que celle-ci soit conforme à la

raison.

– C’est-à-dire...

– Qu’il fasse acte d’époux loyal et ne se dérobe pas plus longtemps à ses devoirs conjugaux.

Mais je hochai la tête :

– Je ne crois pas au retour du comte d’Armons ; ma belle-mère m’a enlevé beaucoup d’illusions à ce sujet. Et peut-être est-il préférable qu’il reste éloigné.

– Oh ! pourquoi cela ?

– Je sens que je serais affreusement gênée s’il me fallait le revoir... il me connaît ! Il m’a vue sous un mauvais jour, c’est comme si j’étais brûlée en cette affaire ! Le rêve, le vrai rêve, ce serait d’avoir un autre mari... un autre à qui je ne cacherais rien de mon passé atroce, mais qui n’aurait aucun mauvais souvenir s’appliquant à ma personne physique.

– Ma pauvre Myette, vous vous forgez des idées.

– Non, madame, je n’ai qu’à analyser ce que

j'éprouve moi-même à propos du comte...

– Et que ressentez-vous ?

– Une gêne... une humiliation. Son dédain me rejette si loin de lui qu'il me soufflette et j'enrage de ne pas avoir l'occasion de lui rappeler qu'il a été capable de m'épouser pour de l'argent sans avoir la loyauté de remplir jusqu'au bout les devoirs qu'il avait assumés en m'acceptant.

– Vous m'avez dit quelle révolte a été la sienne.

– Cette révolte est venue *après*. C'est avant qu'il eût dû se rendre compte.

– Cela est discutable.

– Non, à mon avis. Il a cru son geste très élégant de plaquer la femme, une fois la cérémonie terminée. C'était avant le contrat qu'il aurait dû avoir sa belle révolte !

– Vous portez tout de même son nom ! observa-t-elle avec douceur. Vous êtes un lien qu'il ne peut briser ; quoi que vous en pensiez, quelles que soient les apparences de sa conduite, vous n'en êtes pas moins l'épouse légale qui le

contraint à... un célibat perpétuel, si je puis employer cette singulière expression.

– Ça, c’est vrai ! reconnus-je. Il ne peut se marier.

– Même s’il était amoureux fou d’une jeune fille. À votre place, savez-vous ce que j’aurais fait ?

– Non.

– Eh bien ! je serais allée en Égypte, incognito, et j’aurais essayé de me faire aimer de mon mari.

Une violente rougeur empourpra mon front et un sourire de dédain plissa mes lèvres.

– Si j’étais amoureuse de lui, peut-être. Mais tout se révolte en moi à la pensée de faire les premières avances... surtout dans l’état d’esprit où je me trouve à son égard.

– C’est dommage.

– Non ! J’ai prévu mieux que ça... plus tard, je vous expliquerai. Qu’il prenne position d’abord ! qu’il dise ce qu’il y a au fond de lui-même... ensuite, nous verrons.

– Comme vous me mettrez au courant, petite Myette, je serai toujours là pour vous arrêter sur la route des extravagances ou des coups de tête scabreux.

Un sourire amusé illumina mon visage.

– Vous tenez à ce que je reste une épouse irréprochable ?

– Oui, petite Myette, car vous oubliez une chose, c'est que Philippe d'Armons vous fait confiance. Le comte vous estime, tout de même, à votre valeur puisqu'il ne craint pas, avec vous, les effets désastreux d'une absence prolongée.

– Avec moi !...

Je partis d'un long et douloureux éclat de rire.

– Sans le vouloir, madame, vous avez expliqué sa conduite : avec moi ! Ce n'est pas en ma valeur morale qu'il a confiance, c'est en ma laideur : aucun homme n'aura le courage qu'il n'a pas eu lui-même. Je suis trop laide ! Et c'est là-dessus qu'il compte. Croyez-moi, chère madame, ne prenez plus la défense du comte d'Armons. J'ai examiné son cas et le mien, sous

tous les angles possibles. Aucun ne lui est favorable. Attendons sa réponse et ensuite, nous verrons !

VIII

Quinze jours après cette conversation avec la baronne, j'envoyai un télégramme à ma belle-mère pour lui annoncer mon arrivée.

Entre-temps, j'avais acheté une automobile que Léonard pilotait avec expérience, et c'est seule, escortée de mon habituel garde du corps, que je fis mon entrée à Louvigny, berceau de la famille d'Armons.

C'était une énorme bâtisse de pierres sombres, flanquée à chaque bout de deux tours carrées. Les fenêtres grillagées, plutôt petites, le rez-de-chaussée de plain-pied avec la cour pavée, la grosse dentelure de pierre qui sillonnait le bord du haut toit d'ardoises, tout donnait à l'ensemble, du dehors, un air sévère et imposant de manoir antique.

L'intérieur répondait à l'extérieur.

Tout de suite, dès l'entrée, la vue était attirée par les plafonds formés de grosses poutres rouges sur caissons bleus, de ce bleu ancien qu'on retrouve encore dans les églises de villages et qui forme des auréoles semées d'étoiles autour des vierges de faïence.

Ces plafonds écrasaient, de leur masse, le visiteur moderne habitué aux légers stucs du jour. Et dans les grandes pièces cerclées de lambris noirs, en chêne sculpté, devant les hautes cheminées de pierre où un fagot entier pouvait se consumer à l'aise, je me sentis l'étrangère, presque l'intruse.

La comtesse d'Armons, cependant, s'était élancée vers moi dès mon entrée dans le vestibule, à la suite d'un serviteur à longs cheveux blancs :

— Myette, ma petite Myette ! que je suis contente de vous recevoir en ces murs, berceau de notre vieille famille.

— Je suis heureuse, madame, de vous y rejoindre.

– Je n’ai qu’un regret, c’est que Philippe ne soit pas à mes côtés pour vous souhaiter la bienvenue.

À cette évocation de mon lointain époux, il y eut malgré moi une crispation sur mon visage.

– Votre fils, chère madame, a certainement, là-bas, de plus agréables occupations.

– À moins qu’il n’y poursuive d’hostiles réminiscences sans se douter qu’elles sont désuètes et sans valeur.

Ma main, machinalement, remonta vers ma petite chaîne de cou.

La comtesse vit le geste :

– Oh ! fi ! la méchante qui s’obstine également à des réminiscences importunes.

Puis, passant familièrement son bras sous le mien, elle m’entraîna à travers diverses pièces vers le salon d’honneur.

C’était une vaste salle où deux cents personnes eussent tenu sans difficulté.

Les murs étaient tapissés de portraits anciens

richement encadrés de bois doré ou de cuivre repoussé.

Me tenant toujours contre elle, ma belle-mère me conduisit vers l'un d'eux où un vieux chevalier du Moyen Age, à la taille colossale et tout bardé de fer, dévisageait d'un air terrible, à travers le vernis écaillé de sa toile, les modestes petits-fils que notre civilisation moderne semble vouloir étriquer chaque jour davantage.

Je suis véritablement petite : auprès du portrait, je me sentais minuscule ! Ma compagne devait être familiarisée avec l'imposante stature du chevalier, car elle ne parut pas remarquer l'énorme disproportion de ma taille à la sienne.

Au contraire, toute pénétrée de ses pensées, elle me parla du géant comme s'il s'agissait d'un être vivant :

— Ma petite Myette, venez que je vous présente l'ancêtre, fit-elle. Celui dont est issue la race. Vous apprendrez, plus tard, par quels prodiges de valeur il mérita d'être anobli par Saint Louis. Pour le moment, je veux vous accueillir devant lui et, dès vos premiers pas,

dans cette maison, vous affirmer que vous êtes ma fille, que chacun des miens vous considère comme étant bien des nôtres ; vous êtes ici chez vous et vous avez des droits à l'affection et au respect de tous. Enfin, je veux vous donner l'assurance que vous représentez aux yeux de tous, celle dont rejaillira la race avec ses vertus, sa force et sa tradition...

– Mais, madame...

– Ne m'interrompez pas, chère petite, vous ne connaissez pas la vie. Vous croyez que ce qui fait votre présent fera votre bonheur.

– Oh ! non, car je préfère tout briser ! Je ne veux pas continuer à mener l'affreuse existence que je mène !

– Vous vous trompez, ma petite fille, il n'y a pas de vie affreuse quand la conscience ne reproche rien.

– La mienne ne m'adresse aucun reproche et, cependant, j'ai de si lourds découragements.

– Chacun a un fardeau sur ses épaules, le bonheur, le vrai bonheur est fait d'une multitude

de petites joies qu'on recueille pieusement pour en former un gros bouquet.

– Et les ennuis, les gros chagrins, alors ?

– Beaucoup de petits désagréments qu'on a tort de garder, pour broder dessus, comme si de les ressasser pouvait les embellir ! Que d'imagination dans tout cela !

– Alors, si c'est ça la vie : des petites joies qu'il faut recueillir et des peines qu'on n'arrive pas à écarter, elle ne vaut pas la peine d'être vécue.

– Oh ! si, ma petite Myette ! La vie est belle, la vie est bonne. Mettez de côté toutes les amertumes et regardez-la avec confiance. Laissez les minutes passer, puis les heures ; de tout cela, faites des jours, puis des mois, et vous vous retrouverez avec des idées et des sentiments tout autres que ceux qui vous agitent actuellement.

– Croyez-vous, madame ? Il y a vingt-huit mois que je me suis mariée sans expérience, mais si riche d'illusions !

– Vingt-huit mois, déjà...

– Et je me retrouve blessée par l’expérience et la pauvre, par ailleurs... plus pauvre que jamais !

– Mais que de richesses acquises en revanche.

– Aucune, madame. Tout ce que vous voyez, aujourd’hui, je le possédais autrefois.

– Votre moi intime, peut-être. Évidemment, vos qualités morales, votre instruction étonnante... mais le reste.

– Le reste ?

– Soyez juste, Myette : la chrysalide s’est changée en papillon. L’enfant martyr du château de la Blanquette est loin. Aujourd’hui, à sa place, il y a une belle et délicieuse jeune femme à qui je fais amende honorable de tous mes doutes passés, de tous mes dédains injurieux du début.

Une rougeur de confusion envahit mon visage.

– Oh ! madame, je vous en prie.

– Laissez-moi reconnaître mes torts, ma petite Myette. Je m’étais promis de vous adresser ces paroles de contrition devant l’ancêtre et me voici soulagée de les avoir dites.

Je faillis éclater de rire.

Cette façon de donner réparation d'une injure devant un tableau était merveilleuse. Pas de danger d'humiliation, comme ça ! Les yeux du chevalier ne pouvaient pas punir le coupable, quoi qu'on lui dît !

Mais elle, comme si elle lisait en moi-même :

– C'est la coutume, chez nous, de prendre l'ancêtre comme témoin de nos serments et de nos actes. Je viens de lui jurer que vous étiez ma fille et que votre place, ici, était marquée.

Une pensée, soudain, mit mon cœur en émoi.

– Mon Dieu ! est-ce que... vous avez reçu une réponse de Philippe ?

Elle hocha la tête affirmativement.

– Il vous a écrit ?

– Oui.

– Et vous lui aviez dit ?

– J'avais transmis toute votre commission.

– Sans la commenter ?

– C’était promis.

– Ah !... et... il a répondu ?

– J’ai sa lettre.

Je fermai les yeux, soudain pâlie sous une appréhension.

Puis à voix basse :

– Pouvez-vous me communiquer sa réponse ?

– Soyez forte, alors, petite Myette. Il ne parle pas selon vos désirs, mais si le fond de sa lettre est bien comme je m’y attendais et comme je le souhaitais, le ton, en revanche, les termes...

– Sont absolument ceux qu’il prononça le jour de son départ ?

– Hélas !

Un silence pénible tomba entre nous.

Le cœur serré, je sentais venir, à nouveau, l’injure. Et devenue sombre, les yeux clos, sous une faiblesse qui m’étreignait, je demeurai muette devant la femme dont le visage se creusait également.

– Myette, retirez votre manteau, votre

chapeau... plus tard, nous reprendrons cette conversation. Je suis une pauvre maman, tiraillée entre vous que j'aime maintenant comme une fille, et mon fils qui s'entête, avec son orgueil et son égoïsme d'homme, dans son erreur initiale.

Sans répondre, je retirai mon manteau, mes gants, mon chapeau. Machinalement, je rectifiai le nœud de ma cravate et fis bouffer mes cheveux ; gestes conventionnels qui me faisaient gagner du temps et me permettaient de mettre de l'ordre dans mes pensées.

– Voulez-vous me confier cette lettre, je vous prie ?

Ma voix s'éleva calme, sans intonation, sans aucune émotion. Tous mes nerfs étaient tendus à ne laisser percevoir aucun sentiment de joie ou de colère. Je voyais l'inquiétude de la vieille dame et je me serais fait un crime qu'un geste de moi pût ajouter à son angoisse.

Sa main tremblait en me donnant le pli.

– Merci !

Avant de retirer la lettre de l'enveloppe,

j'examinai les cachets de celle-ci.

– Elle est arrivée quelques jours plus tôt que nous ne l'attendions !

– Trois jours. Philippe a dû me répondre tout de suite, sans réfléchir.

– Le cri du cœur !

– Myette, il serait plus raisonnable que vous ne lisiez pas.

– Pourquoi ? Je m'attends à beaucoup de choses... et puis, c'était promis.

– C'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la dissimuler.

Mon regard se leva vers elle.

– Merci d'avoir tenu parole. Maintenant, je sais que je puis avoir confiance en vous...

Je vis ses yeux s'emplir de larmes.

– Oh ! Myette, comme ces mots de vous me font du bien. Nous sommes faites pour nous entendre : votre loyauté se confond avec la mienne ! Pourquoi vous ai-je ignorée si longtemps ?

Ma main, spontanément, vint serrer la sienne.

– Allons !... maintenant, je me sens forte de votre estime, madame. Je puis lire la lettre de Philippe ; jamais elle ne sera aussi méchante que tout ce que j’ai pu imaginer depuis dix minutes que ce papier me brûle les doigts.

« Ma chère mère,

« Je suis on ne peut plus surpris que vous ayez accepté de me transmettre les suggestions... modernes, de cette personne.

« Tout mon respect filial se révolte à la pensée que la mère des enfants du comte Jean d’Armons puisse même accueillir l’idée du divorce de l’un des siens.

« Cela dit, le plus respectueusement possible, permettez-moi de douter des mérites et des qualités de votre belle-fille. Vos yeux de maman ne savent plus lire à travers les miens. J’ai une autre conception des qualités morales et physiques d’une femme et je suis navré de sentir que cette conception diffère totalement de la

vôtre sur ce point.

« Non, vraiment, je n'ai aucun appétit : cette femme représente pour moi un mets insipide et nauséabond que, même affamé, je n'ai pas le courage de goûter.

« Vous me dites que « certains ne demanderaient pas mieux que de se mettre à table à ma place ». Je ne doute pas que les avantages de votre belle-fille, étant en rapport direct avec sa fortune, ne puissent paraître d'importance à beaucoup. Pour moi, en lui donnant mon nom, j'ai fait un tel acte de charité et d'abnégation que je suis encore écrasé d'une munificence si stupide.

« Puisque vous insistez, ma mère, pour que je vous donne une réponse formelle à transmettre à cette personne, dites-lui que le comte d'Armons est l'adversaire du divorce, que ses convictions religieuses le repoussent avec force et que jamais il n'en acceptera l'idée, sous quelque forme qu'elle soit présentée.

« Nous sommes liés, elle et moi, jusqu'à notre mort. J'en suis désespéré moi-même, mais je n'y

puis rien changer : ce sont des travaux forcés à perpétuité que nous avons acceptés devant Dieu.

« Veuillez croire, ma chère mère, etc... »

Quand j'eus fini de lire cette lettre, je la repris à la première ligne pour la relire une seconde fois.

Puis, arrivée à la signature, je la pliai, la remis dans son enveloppe et alors seulement j'éclatai de rire.

Qu'on en pense ce qu'il voudra, mais mon rire fusa clair, gai, sans contrainte et véritablement sincère.

— Dieu ! que Philippe est amusant ! On le sent nerveux, irrité, prêt à mordre ! Pour un rien, il enverrait tout promener ; mais avec son illogisme masculin, il se cramponne et ne veut rien lâcher. Si un homme comme ça n'était pas mon mari, j'en tomberais amoureuse !

— Oh ! Myette !

— Que voulez-vous, madame, c'est contre moi qu'il exerce ses griffes, c'est un peu naturel que

je fasse la grimace.

Tournée vers elle, je la regardais gaminement. Mais je vis ses yeux pensifs, tout son visage douloureux et un mouvement spontané me jeta vers elle :

– Oh ! je vous demande pardon de railler. Contre vous aussi, le comte use ses dents.

– Le pauvre enfant m'en veut...

– De ce mariage contracté avec son consentement.

– Mais sans qu'il s'en soit rendu compte.

– Il n'avait sans doute pas encore l'âge de raison.

– Il avait confiance en moi.

– Et vous l'avez trompé.

– Moins, beaucoup moins qu'il ne le croit.

– Mais plus, beaucoup plus qu'il ne l'espérait.

– Enfin, s'il voulait vous connaître...

– Pouah ! quel mets insipide et nauséabond voulez-vous lui faire avaler ?

– Une délicieuse petite femme qu’il ne mérite pas, je commence à le croire.

– Mais êtes-vous sûre que mes faibles mérites soient dignes d’un si bouillant mari ?

– Ma petite Myette, ce n’est pas vis-à-vis de lui que j’ai eu des torts en faisant conclure ce mariage.

– Serait-ce contre un autre ?

– Contre vous, mon enfant, et je suis très malheureuse.

– Parce que ?

– Parce que Philippe se conduit comme un insensé et que vous méritiez mieux qu’un si sot mari. Je ne reconnais plus cet enfant si soumis et si affectueux.

– Le mariage l’a changé.

– Parce qu’il s’obstine à demeurer loin de France.

– Il pourrait revenir vous voir, en effet, sans pour cela se rencontrer avec moi.

Elle hocha la tête avec désespoir.

– Non, je suis punie d’avoir voulu qu’il contractât un mariage d’argent... Qu’est-ce que vous comptez faire à présent, petite Myette ?

– Je ne sais pas encore... je voudrais tant recommencer ma vie avec un autre départ.

– Myette, je vous en supplie, ne pensez plus au divorce.

– Si j’écarte celui-ci comme vous me le demandez et comme me le conseille la baronne de Montavel, quelle ligne de conduite suivre ?

– Si vous alliez vers Philippe ?

– Jamais ! Je ne me sens pas le courage de courir après mon mari.

– On pourrait trouver un prétexte pour le ramener en France.

– Il se rendrait compte que ça n’aurait été qu’un prétexte.

– Si vous alliez vivre à Orfay ?

– Là où votre fils a vécu avec sa première femme ? Jamais.

– Quoi donc alors ?

– Écoutez, maman, voulez-vous me faire confiance et croire à mon désir de vivre irréprochable dans mon indépendance ?

– À vingt-trois ans, pouvez-vous vivre indépendante ?

– Comme le ferait une jeune veuve.

– Quelle sera donc votre vie ?

– Un hôtel ou un appartement à Paris, une maison de campagne ou une villa à la mer.

– Toute seule ?

– Avec des serviteurs dévoués.

– Vous n'en serez pas moins seule.

– Je viendrai vous voir l'été ; vous descendrez chez moi, l'hiver. J'irai, à l'automne, chasser chez la baronne et je voyagerai au printemps.

– Et cela durera ?

– Comme vous le disiez tout à l'heure : jusqu'à un demain plus ou moins prochain... les mois succédant aux jours et les années s'égrenant.

– Si Philippe voulait, pourtant !

– Mais il ne veut pas et je vous avoue que ce marchandage ne me dit rien qui vaille à moi-même.

– Myette, ne découragez pas mes efforts.

– Ah ! maman, je vous défends bien de continuer ceux-ci... Je vous en supplie, promettez-moi de ne plus jamais parler de moi à Philippe.

– Mon devoir de mère...

– N'est pas d'importuner votre enfant au point qu'il en arrive à écrire de pareilles lettres.

– Des lettres injustes.

– Qui répondent à d'autres lettres qui l'agacent.

– Vous-même m'aviez demandé...

– J'ai eu tort... à cause de vous ! Malgré cela, je suis contente de savoir exactement ce qu'il pense.

– Qu'en concluez-vous ?

– Qu'il a les idées solides et qu'il n'en change pas facilement : en vingt-huit mois, il n'a pas

varié.

– C’est un aveugle.

– C’est un tenace.

– Je voudrais qu’il perdît sa place : la faim chasse les loups du bois, il reviendrait vite...

– Pas du tout. Je voudrais, moi, qu’il fît fortune là-bas. Il rentrerait très riche en France, tout fier de me prouver, avec dédain, qu’il a su se passer de moi.

La vieille dame ne put s’empêcher de sourire.

– Vos souhaits valent mieux que les miens.

– Parce que vous êtes aveuglée par l’injuste ressentiment qu’il vous manifeste.

– Mais vous-même, petite fille, subissez aussi l’injustice de son mépris.

– Oui, mais je n’en souffre pas, moi, parce que je ne l’aime pas ! Tandis que vous, c’est votre fils, et vous l’aimez d’autant plus qu’il est méchant et exaspéré.

Elle soupira :

– Plus je vous écoute, ma petite Myette, et

plus je constate la profondeur de votre caractère. Quel dommage que...

– ... que Philippe, naturellement ! Ah ! maman, il est entendu que jamais plus vous ne ferez allusion à ce qui aurait pu être. Je vais vivre ma vie sans me faire du mal à regretter tout ce que j’aurais pu avoir. Puisse Dieu permettre que mon compagnon de chaîne à perpétuité oublie également. Ce sera la seule façon, les années s’écoulant, que nous puissions, sans haine, penser l’un à l’autre, dans l’avenir.

– Entendre cela et être obligée d’approuver et de convenir que c’est la sagesse qui dicte une telle ligne de conduite. Quand mon fils n’a guère plus de trente ans et que vous en avez à peine vingt-trois !

– Je bénirai peut-être plus tard l’entêtement de votre fils à me fuir.

– Myette, ma petite Myette, comme tout cela est triste !

– Maman, ma petite maman, comme tout cela va s’arranger ! Les bonnes parties que nous

ferons ensemble quand vous viendrez me voir !...
Et vous verrez, chaque année, comme vous
attendrez avec impatience ma visite estivale !

Elle avait fini par reprendre un visage
souriant.

– Puisque nous ne pouvons faire autrement,
c'est entendu !... Il est midi et demi, vous devez
être affamée. Allons manger.

Et enlacées, confiantes, nous gagnâmes la
salle à manger où je pris mon premier repas dans
la famille de mon mari.

IX

*Lettre de Myette Darteuil
au comte Philippe d'Armons, son mari*

« Monsieur,

« Je viens de lire la réponse que vous avez cru devoir faire à la requête que madame votre mère avait bien voulu vous transmettre en mon nom.

« Je n'en ai pas beaucoup goûté le ton ironique s'adressant à votre mère, qui n'était entre nous qu'une intermédiaire bienveillante, complètement étrangère à nos débats. J'ai toujours cru qu'un ambassadeur était *persona grata*...

« J'ai également des illusions sur le respect filial.

« Cela dit, je reviens à la question que j'ai soulevée.

« Vous êtes l'adversaire du divorce, dites-vous, et vous en repoussez l'idée sous quelque forme qu'elle vous soit présentée.

« À votre volonté, je pourrais opposer la mienne. Et je suis persuadée que, si je demandais l'annulation d'un mariage qui n'existe que sur le papier, on me l'accorderait sans difficulté.

« Mais il ne me plaît pas d'ouvrir ce procès. Si nous nous étions entendus à l'amiable, sur ce sujet, notre divorce eût été prononcé proprement et sans tous ces débats qui me répugnent.

« Je resterai donc, volontairement, votre épouse à perpétuité. Au surplus, cette position de femme mariée sans mari (!) comporte aussi quelques avantages.

« Jusqu'à ce jour, dans l'attente d'événements futurs probables, j'ai cru devoir subordonner ma vie à votre retour et à votre volonté. Je vous faisais l'honneur d'accepter vos décisions et de dépendre de vous !

« Votre lettre, en assimilant notre mariage à un acte de charité stupide, comportant plus de

regrets que d'obligations, me libère d'une partie de ces obligations. Le malheur veut, en effet, que je ne sois pas écrasée de reconnaissance pour votre munificence !

« Je ne me crois plus, notamment, obligée de vivre en tutelle auprès d'une servante à votre solde, ou auprès d'une amie âgée : la comtesse Philippe d'Armons à l'âge et le droit d'occuper, dans le monde, la place que lui confèrent et son nom et sa fortune.

« Croyez d'ailleurs que j'y apporterai toute la correction mondaine et de bon ton qu'il est d'usage en la matière.

« Mais ce que je tiens à vous déclarer, dès maintenant, c'est qu'à dater de ce jour, vous êtes et vous demeurerez un étranger pour moi.

« Aux travaux forcés du mariage, nous resterons rivés... mais chacun à un bout de la chaîne sans que jamais ces bouts se rapprochent ou que cette chaîne se raccourcisse.

« À mon tour, comte, telle est ma volonté !

« Croyez-moi, monsieur, votre servante très honorée de vos appréciations et très heureuse de son émancipation.

« Myette Darteuil,
« Comtesse d'Armons. »

Quand j'eus signé et relu cette longue lettre, un soupir de soulagement gonfla ma poitrine : en ces quatre pages, j'avais bien dit au comte tout ce que j'avais sur le cœur.

Il était plus de minuit quand je me mis au lit. Depuis longtemps déjà, le château était endormi.

C'était ma première nuit sous le toit de ma belle-mère. Je dormis bien malgré tous les projets qui me roulaient en tête, mais dès le lendemain, en dépit du désir de la mère de Philippe, je pris ma volée vers Paris.

J'avais hâte de mettre ma lettre à la poste, car je me faisais scrupule de la déposer à Louvigny, mon mari pouvant en déduire que sa mère était mêlée à ma révolte.

Je ne devais jamais avoir de réponse à cette

lettre, mais le comte d'Armons s'arrangea pour que je susse l'effet qu'elle avait produit.

– Je ne comprends rien à ce que Philippe m'écrit, me dit ma belle-mère, quelques semaines plus tard, en venant me voir à Paris. Mon fils se félicite d'avoir reçu de vous une bonne nouvelle. Lui avez-vous donc écrit ?

– Oui, quelques lignes... Vous avez sa lettre ?

– Je vous l'ai apportée. Elle est si gentille, si affectueuse que j'en ai le cœur tout remué. Vous verrez combien même il s'adoucit en parlant de vous.

– Bizarre ! fis-je simplement.

– Oh ! ne doutez pas, ma petite Myette. J'ai tant d'espoir, moi-même.

– Montrez-moi sa lettre, je vous en prie, suppliai-je, tant j'étais impatiente de savoir ce que Philippe avait bien pu dire.

Elle me la tendit, tout heureuse de l'impression que j'allais certainement ressentir.

« Ma mère chérie,

« Ma lettre de l'autre jour a été très vive et je serais navré que vous en ayez été peinée. Vous faire un reproche était loin de ma pensée et mon amertume n'était pas dirigée contre vous, mère chérie.

« Je n'oublie pas les jours bénis de mon enfance, auprès de vous, et vous restez mêlée à tous mes souvenirs heureux.

« Le moral est bien meilleur, chez moi, actuellement. Votre protégée a pris une décision qui me charme et, si vous la voyez, dites-lui que la dernière partie de sa lettre, relativement à sa volonté, m'a rendu le plus heureux des hommes. Je l'approuve entièrement : jamais, jamais !

« Mère chérie, je vous prends dans mes bras et je vous embrasse tendrement.

« Votre fils respectueux qui vous aime.

« Philippe. »

Cette lettre ne me causa pas la joie que j'en attendais. Malgré les mots d'amour filial et

l'assurance d'un moral bien meilleur, j'avais l'impression d'une grande tristesse se dissimulant sous des phrases rassurantes.

– Eh bien ! Myette, sentez-vous combien Philippe est plus doux ? Il est content de vous, il vous approuve ! Myette, ma petite Myette, combien je suis contente de ce revirement !

J'ouvrais la bouche pour la détromper, mais je vis le rayonnement de son visage et le courage me manqua pour lui expliquer sa méprise, pour lui dire que ce qui charmait dans son fils c'était l'assurance que je lui avais donnée d'une séparation irrévocable et définitive.

– Oui, fis-je doucement, en détournant mes yeux pour qu'elle n'y vît pas mon mensonge. Oui, Philippe est plus doux et nous finirons par nous entendre.

Que Dieu bénisse mes paroles d'espoir à cette mère inquiète ! Je ne savais pas, à ce moment-là, quelle douceur je mettais dans son âme pour toujours...

X

Mais revenons en arrière, après que j'eus quitté Louvigny pour gagner la capitale et jeter ma lettre à Philippe dans quelque boîte de passage.

Tout de suite, j'allai trouver ma vieille amie, la baronne de Montavel, et la mis au courant de tout ce qu'il y avait de nouveau entre le comte d'Armons et moi.

— Votre mari et vous êtes deux étourdis, qui dressez entre l'avenir et vous une barrière ridicule. Que savez-vous de demain, Myette ? Pouvez-vous affirmer que jamais vous ne serez la femme du comte ?

— Oh ! ça, jamais ! jamais !

— Votre volonté actuelle dit jamais. Mais que penserez-vous plus tard ?

— Pareil !

– La vie m’a appris que les sentiments changent. La haine comme l’amour s’émousse, et s’il est deux mots que l’on devrait proscrire des serments, c’est bien ces deux-là : jamais et toujours.

– Cependant, après ce que Philippe écrit, vous devez bien admettre, madame, que je ne puis plus accepter rien de commun avec lui.

– Philippe d’Armons est un étourneau, comme vous-même.

– Mais l’injure, madame ! m’écriai-je en éclatant en sanglots. C’est ma jeunesse qu’il bafoue ! Il se moque de ma personne ! Il piétine mon amour-propre ! Il ne respecte même pas ma pudeur de femme.

– Et c’est pourquoi je suis navrée, petite Myette, de son attitude. Je regrette votre lettre qui creuse encore le fossé, mais je vous avoue que, devant son entêtement, je ne sais quoi vous conseiller, sinon l’attente...

– Attendre !

– Oui, en gardant votre respectabilité ; en

restant fièrement celle qu'il a dédaignée injustement.

– La sacrifiée.

– L'honnête femme qui n'a pas faibli...

– Pardonnez-moi, mais dans le langage vulgaire, ne dirait-on pas la poire ?

– Myette !

– Ah ! que voulez-vous, madame, c'est toute ma vie qui est en jeu.

– Alors, que décidez-vous, mon enfant ? Si vos projets sont raisonnables, soyez assurée que mon affectueuse sollicitude vous aidera à les réaliser.

– D'abord, qu'il ne soit plus jamais question du comte d'Armons dans mes projets d'avenir. Je veux vivre comme vivrait une veuve ou une femme abandonnée, sans jamais faire entrer en ligne de compte le lointain époux qui se désintéresse de moi.

– Cela n'a rien de répréhensible.

– Maintenant, à partir de ce jour, je veux avoir

un foyer à moi, un logis qui m'appartienne, un chez moi où je puisse me réfugier.

Un voile de tristesse passa sur son visage.

– Oh ! m'écriai-je, je vous en prie, madame, comprenez-moi. Je n'oublie pas que j'ai votre cœur comme refuge, que votre foyer est le mien et qu'auprès de vous je serai toujours traitée comme si j'étais véritablement votre fille. Mais dans mes projets, il est absolument nécessaire que je sois libre, que, pour tout le monde, j'aie une maison, que je mène une vie, enfin, de libertés avec tous les risques qu'elles comportent.

– Et pourquoi cela, Myette ?

– Parce que je veux être citée dans les feuilles mondaines pour mes toilettes, mon élégance, mes réceptions. Comprenez-vous, madame ? Le comte d'Armons veut m'ignorer et moi je ne veux plus le connaître...

– Mais vous tenez à ce que nul n'ignore que vous portez son nom.

– Et que ce nom je le traîne dans les salons, dans les villes d'eaux, dans les lieux mondains.

– Vous y perdrez des plumes, ma pauvre enfant, fit-elle tristement. On ne joue pas impunément un rôle de mondaine sans attirer des regards d’homme sur soi. Le cœur s’éprend et... l’on souffre. Car une honnête femme ne trouve pas le bonheur en dehors du mariage.

– C’est un risque à courir ! fis-je d’un air sombre.

– Il serait mieux et plus digne de vous-même de planer au-dessus de ces mesquineries mondaines. La beauté des sommets ne vous attire donc pas ? Soyez l’inaccessible que chacun salue de loin, la femme digne de tous les respects et de tous les hommages, celle qu’on voudrait avoir pour sœur, pour épouse et pour mère.

– Celle dont on ne parle pas !

– On ne parle jamais d’une honnête femme.

– Justement, je veux que l’on parle de moi !

– Mais pourquoi, enfin ?

– Pour que mon nom arrive là-bas, au comte, malgré lui.

– Ah !

– Vous commencez à comprendre, madame ! Il me dédaigne, mais je veux lui montrer que je n'étais pas si insipide, ni si effroyable. Il a confiance en ma laideur et je veux que celle-ci n'arrête pas les hommages des autres. Enfin et surtout, je veux le contraindre à venir s'assurer que son honneur n'est pas menacé ; je veux avoir l'occasion de pouvoir lui jeter à la face tout le mépris qu'il m'inspire, toute la haine qui s'amasse en moi.

– Ma pauvre petite Myette ! fit la baronne en venant me prendre dans ses bras, car je jetais ces mots à travers mes larmes et mes hoquets de désespoir.

Elle comprenait enfin toute la rancune amoncelée en mon âme.

– Vous avez donc tant souffert de son mépris ? balbutia-t-elle.

– Atrociement, madame, car j'ai douté de ma jeunesse et de ma pauvre silhouette de séquestrée. J'ai cru que j'étais un monstre humain, rejeté de tous. J'ai cru boire la lie de tous les calices. Un homme m'avait vue et il avait hurlé de détresse

d'être enchaîné à moi : « Ça ! c'est ça que vous m'avez fait épouser ! » Et vous voudriez, madame, que je ne me venge pas, que je ne me donne pas à moi-même la certitude que je suis normale, que je ne suis pas un être à part, abject, misérable, un monstre, quoi ?

– Calmez-vous, ma petite Myette. Et puisque, pour rassurer votre moi intime, il vous faut cette affirmation de l'hommage des hommes, je vous aiderai de mon mieux dans votre tâche mondaine.

– Ah ! madame, que de reconnaissance !... Et ne m'en veuillez pas de mon éloignement volontaire. Il y a tant de détresse dans mon désir de liberté !

– Je le devine, mon enfant chérie !

– Et je serai si seule quand je serai loin de vous !

– Vous viendrez me voir lorsque vous vous sentirez trop abandonnée... car au milieu des joies, le cœur souvent est affamé !

– Je crois que le mien ne sera jamais satisfait... Mon âme n'a qu'un désir, une rancune à

satisfaire, une revanche à prendre. Dites-moi que vous ne me blâmez pas ? implorai-je humblement.

– Je ne m'en sens pas le courage ! J'ajoute même que tant que vous ne ferez rien pour compromettre l'avenir, j'approuverai tous vos actes en véritable alliée.

– Oh ! merci. J'aurai vraiment votre appui ?

– Toute ma bonne volonté morale et matérielle vous est acquise !

– Et moi, je m'engage à ne jamais faire aucun acte qui puisse m'amoindrir de quelque façon que ce soit !

Et longuement, en détail, je lui soumis tous les projets élaborés depuis des semaines dans ma pauvre cervelle.

XI

Il fallut deux mois pour réaliser mon programme. Mais, passé ce temps, j'habitais un délicieux appartement dans une splendide maison moderne pourvue de tout le confort et de tout le luxe voulus.

J'étais abonnée aux principales scènes de Paris. Mes toilettes faisaient sensation sur mon passage. Tous les matins, au Bois, mes chevaux étaient admirés et mon nom commençait à figurer dans toutes les chroniques mondaines des journaux élégants de la capitale.

Une femme de chambre, une cuisinière et mon vieux Léonard composaient tout mon personnel.

Leur dévouement m'était acquis, les deux premières m'ayant été fournies par la baronne de Montavel qui les avait vues grandir.

Je pouvais donc, sans crainte d'espionnage ou

d'indiscrétion, mener la vie que je voulais.

Deux mois, c'était encore trop juste pour que le comte d'Armons pût avoir connaissance de ma nouvelle façon de vivre, mais il suffit de quelques lignes de journal pour mettre ma belle-mère au courant.

Et, un beau matin, je la vis arriver chez moi.

– Je suis venue faire quelques achats à Paris, m'expliqua-t-elle, et je n'ai pas voulu repartir sans vous avoir embrassée.

Je la remerciai vivement de cette affectueuse attention à laquelle je ne me trompai pas.

Je voyais ses yeux inquiets fureter partout, à la dérobée. Et son pauvre visage tourmenté s'efforçait de sourire et de cacher sa pensée.

Après quelques phrases banales sur le temps, la vie chère et l'encombrement de Paris, elle ne put résister à l'envie de parler de ce qui l'amenait.

– J'ai lu votre nom dans un journal, ma chère Myette. Seriez-vous, subitement, devenue mondaine ?

Une faible rougeur colora mes joues, et, bien que mes goûts fussent plutôt portés vers la solitude, je répondis sans hésiter :

– J’ai toujours adoré le monde et ses réceptions, ses fêtes, ses soirées... Probablement parce que j’en ai été trop longtemps sevrée...

– Jamais, je ne vous aurais supposé de tels goûts ! Vous êtes si rêveuse, si délicate de paroles et de sentiments, qu’il semble naturel de vous séparer du monde et de ses artifices.

– Toujours la force des contrastes, fis-je en souriant avec aisance.

Mais elle restait soucieuse. De graves problèmes devaient surgir sous son crâne.

– Je n’ose pas vous blâmer, ma petite Myette, il est naturel, à votre âge, que Paris, ses plaisirs, ses fêtes et sa population variée vous attirent. Pourtant, avez-vous réfléchi que...

– Que ?... interrogeai-je doucement, en voyant son hésitation.

– Vous êtes mariée, acheva-t-elle à mi-voix.

– Si peu !

- Et dans une situation délicate...
- Pénible, même ; j'en conviens !
- Enfin, vous comprenez...
- Non, je ne comprends pas, chère maman ! Pardonnez-moi de faire la sourde oreille à votre rappel à l'ordre maternel. Je devine très bien ce que vous pensez : votre fils est loin, incapable de me défendre, de me protéger, ou simplement de m'accompagner, et, à vingt-trois ans à peine, je me lance en plein tourbillon, sans expérience de la vie et, ce qui pis est, sans chaperon, puisque j'ai refusé, il y a quelques mois, l'appui affectueux que vous m'offriez, comme hier je déclinais l'offre amicale de la baronne de Montavel.
- Justement, chère enfant. Je ne vous blâme pas d'aimer le monde à vingt-trois ans... C'est tellement naturel ! Mais...
- Mais c'est de m'y voir seule qui vous tourmente.
- C'est aussi de vous y voir lancée avec un tel acharnement.

– Oh !

– Mettons une telle ardeur, que votre... animation est remarquée par les chroniqueurs. Ils citent votre nom, vos toilettes et commentent votre attitude !

– Mon attitude est irréprochable.

– Je n'en doute pas, mon enfant. Ce que j'aime moins, c'est que, parlant de vous, un journaliste puisse se permettre d'écrire : *la délicieuse comtesse d'Armons...*

– Ces journalistes ont une façon de parler !

– Qui salit justement la personne qu'ils vantent. C'est cela que je voulais vous dire, mon enfant.

– Il m'est malheureusement impossible d'empêcher ces gens de citer mon nom ou mes toilettes. Toute démarche en ce sens ne pourrait qu'aggraver le mal.

– Et pourtant, si ces échos arrivaient jusqu'à Philippe ? Avez-vous pensé, Myette, au tort que cela pourrait vous causer ?

– Ma foi, non ! L'opinion de votre fils ne

compte plus pour moi. Je suis la femme importune dont il ne veut pas connaître l'existence. J'espère qu'il s'en tiendra à cette opinion jusqu'au bout.

– Et cependant, ma petite, cette crainte m'est venue. Et j'ai eu peur pour vous des colères de mon fils.

Son ton navré me frappa plus que je ne voulais le laisser paraître.

– Voyons, maman, fis-je, vraiment étonnée. Qu'est-ce que vous voulez que Philippe fasse de plus qu'actuellement ? Sa colère ne peut que s'exercer de deux façons : qu'il demande l'annulation... C'est ce que je souhaite ardemment...

– Peut-être même est-ce ce que vous cherchez ? Un geste vague de la main parut repousser l'insinuation.

– ... ou encore, continuai-je, qu'il vienne en France m'adresser des reproches, me donner des ordres et prétendre exiger que je m'y conforme.

– De cela, je le crois capable.

– Dans ce cas, maman, nous nous expliquerons. J'estime n'avoir ni ordres, ni conseils à recevoir de lui. Et comme la fortune m'appartient et qu'il ne peut me couper les vivres, vous voyez, maman, que je ne puis rien redouter de lui...

Elle soupira tristement.

– Ce que je vois, surtout, c'est que vous cherchez à mettre de l'irréparable entre vous et votre mari.

– De l'irréparable ? fis-je amèrement. Croyez-vous qu'il n'y a pas longtemps qu'un pareil abîme me sépare de votre fils ?

– Vous savez que mon cœur veut espérer...

– Mais je sais aussi quels sont mes sentiments !...

Et, fermement, malgré sa grande pâleur :

– Aucune considération ne me fera jamais voir un véritable mari en Philippe d'Armons. Il est mort pour moi dans toute l'acception du mot ! Et si, malgré les apparences mondaines de la vie que je mène, je reste honnête, sage et respectable,

c'est parce que je n'éprouve pas le besoin d'agir différemment, et non pas parce que je porte le nom de votre fils.

J'avais dit ces choses avec une certaine vivacité. Elle se fit, tout de suite, conciliante :

– Ne vous fâchez pas, ma petite Myette. Je n'oublie pas toutes les raisons que vous avez d'en vouloir à Philippe ; mais je suis vieille, plus encore d'avoir connu bien des souffrances, que du nombre des années... et l'expérience m'a appris que le soleil ne luit pas du même éclat deux jours de suite.

– Alors ?

– Alors, je vous supplie, je souhaite que, quoi que vous soyez portée à faire... vous ne commettiez jamais l'irréparable.

Un sourire illumina mon visage.

– Et vous croyez vraiment que lire mon nom dans un journal puisse en mettre ?

Une flambée rose anima son visage.

– Tout dépend de la cause... des faits ! En général, nos chroniques mondaines parlent

surtout des gens qui s'amuse...

– Eh bien ! justement, je m'amuse beaucoup !

– Sans doute... mais les compliments, les hommages des hommes ?

– Je les savoure !

Elle soupira à nouveau.

– Hélas ! voilà l'irréparable !

– Les compliments qu'on peut me faire ?

– Les suites qui peuvent en résulter.

Une pensée traversa ma tête et j'éclatai de rire.

– Il est certain que votre fils sera toujours en contradiction avec les éloges qu'on peut faire de moi. Le malheur est que je ne recherche pas du tout des compliments semblables aux siens ! Et comme, parmi la cour de mes poursuivants, aucun ne s'est avisé de me trouver désagréable, je suis extrêmement indulgente à toutes les fadaïses qu'ils me débitent.

Elle ne put réprimer un vif mouvement de contrariété.

– Tant pis, ma pauvre Myette, je vous aurai

assez crié casse-cou.

– Il y a des imprudents qui veulent à toute force essayer leurs ailes.

– Pour le regretter un jour ou l'autre.

– Bah ! je n'ai rien à perdre, je ne risque donc pas grand-chose.

Une riposte monta à ses lèvres, mais elle la retint.

Et, changeant de conversation :

– Est-ce que je reste avec vous, Myette, ou vais-je à l'hôtel ? Je crois que vous n'avez pas de place pour une personne supplémentaire.

– Au contraire, mère : j'ai une délicieuse chambre aménagée spécialement à votre intention, puisque vous m'aviez promis de venir me voir souvent.

Une détente passa sur son visage. Mon air simple et naturel la rassurait un peu.

Elle passa son bras sous le mien.

– Eh bien ! ma chère fille, montrez-moi ma chambre. Et comme je ne suis pas venue vous

voir pour vous sermonner, amusons-nous un peu ensemble si c'est possible et si ma présence ne gêne pas vos engagements mondains.

– Oh ! pas du tout. Avant tout, j'aime ma liberté et je ne vais que là où je veux, sans rien consulter d'autre que mon bon plaisir.

Cette profession de foi parut lui être agréable.

Une femme qui est libre de tous ses mouvements n'a généralement pas de flirts engagés.

Et puis, intimement, elle devait se dire qu'elle allait ouvrir l'œil et essayer de juger des dégâts !

L'après-midi, nous courûmes les magasins.

Comme toutes les dames de province qui ne viennent que quelques jours à Paris, ma belle-mère avait énormément d'achats à faire pour sa toilette.

Le soir, nous allâmes à la Comédie-Française.

Le lendemain, visite d'un autre magasin, et l'Opéra-Comique nous vit ce second soir.

Il en fut ainsi durant la première semaine.

Un matin, ma belle-mère entra dans ma chambre, un journal à la main.

J'étais encore au lit.

– Myette, figurez-vous... Je n'y comprends rien. On parle de vous encore là-dedans.

– Ces journalistes sont des indiscrets... et j'en suis navrée puisque cela vous déplaît !

– Mais pourquoi disent-ils ?... Je ne comprends pas.

– Ils m'accusent d'un crime ?

– Ils parlent du bal donné par la comtesse Wanda.

– Ce fut une fête charmante.

– Il paraît... ils citent votre nom au milieu de vingt autres.

– Très aimable à eux !

– Mais vous n'y étiez pas à ce bal ! Vous ne m'avez pas quittée de la semaine !

– Je pourrais vous dire, chère mère, que j'y courais à minuit en revenant du théâtre. Je préfère vous avouer que ce bal eut lieu la semaine

dernière. L'article du journal retarde énormément.

– La semaine passée ! Qu'est-ce que vous me chantez ? Le journal précise la date : le 24, c'est-à-dire avant-hier, mercredi.

– Cette erreur de jour est très amusante : ils confondent les deux semaines.

– Ah ! peut-être.

Elle s'éloigna.

Un mystérieux sourire flottait sur mes lèvres. Était-elle bien convaincue de ce que j'affirmais si légèrement, mais avec tant d'apparente sincérité ?

Pourtant, après deux minutes de réflexion, je sonnaï mon vieux Léonard.

– Dis donc, tu m'apporteras, de bonne heure, les journaux, tous les matins. Il ne faut pas que ma belle-mère les voie avant que je les aie parcourus.

– Bien, maîtresse.

Et quelques jours passèrent encore.

Elle voulut consulter un grand docteur, avant

de quitter Paris.

Elle se plaignait de certains troubles de circulation du sang.

Nous allâmes donc un jour chez le spécialiste et, comme elle n'avait pas voulu prendre de rendez-vous, nous dûmes attendre, dans le salon, assez longtemps, cinq ou six clientes étant arrivées avant nous.

Il y avait des livres et des brochures sur la table. Pour faire plus vite passer le temps, nous en feuilletâmes quelques-uns d'un doigt indolent.

À un moment, il me parut que ma belle-mère faisait un assez vif mouvement de surprise.

Je levai les yeux vers elle, mais elle ne me regardait pas.

Ouvrant son sac à main, elle se mit à relire attentivement quelques lignes du journal qu'elle tenait ouvert devant elle.

Je n'aurais pas attaché d'autre importance à ce fait, si je ne l'avais vue, ensuite, tirer un carnet de son sac et griffonner dessus quelques lignes.

Devant mon regard interrogateur, elle me

sourit et expliqua :

– Une adresse pour une ceinture... Il y a de bien jolis modèles dans cette maison.

Je laissai passer l'incident sans autre explication. Souvent, à moi-même, il m'arrivait d'agir pareillement et il ne me vint pas à l'idée que ma belle-mère pût m'avoir fourni une fausse explication.

C'était tellement insignifiant, d'ailleurs, que ma curiosité ne fut pas autrement éveillée.

Ma belle-mère resta encore une quinzaine de jours auprès de moi. Nous fîmes ensemble de délicieuses promenades au bois de Boulogne et dans les musées parisiens ; rarement, elle sortit seule : plus souvent, elle m'accompagna dans quelques visites, chez des amis de la baronne de Montavel où, grâce à l'affection de cette vieille amie, j'étais accueillie vraiment avec plaisir.

La comtesse d'Armons était heureuse dans ces cas-là. L'amitié qu'on me témoignait la comblait d'aise et elle sortait rayonnante de ces visites-là.

– Si vous saviez, ma chère Myette, combien

cela m'est agréable de voir l'estime dans laquelle ces gens vous tiennent !

– Je n'y ai pas grand mérite. Pendant quinze mois, j'ai vécu chez la baronne de Montavel, considérée par tous un peu comme leur fille. Elle m'aimait tant que chacun, pour lui faire plaisir, me témoignait de l'intérêt.

– Il n'en est pas moins certain que si vous n'aviez pas mérité la sympathie de tout le monde, on vous eût tourné le dos sans autre considération, dès que vous n'auriez plus habité chez la baronne !

Je me mis à rire

– J'espère bien n'avoir rien fait qui pût amener une pareille réaction.

– Justement, c'est très bien... d'autant que vous vivez seule !

– Et qu'il y a les fameux comptes rendus des chroniqueurs mondains, ajoutai-je gaiement.

– Raison de plus pour être attaquée facilement.

– Vous voici donc à peu près rassurée ?

– Mais tout à fait, ma petite Myette. J’ai entièrement confiance en votre bon sens et en votre fierté.

– Alors, ma mère, faites-moi plaisir. Ne racontez pas cela à votre fils.

– Pourquoi donc ?

– Je voudrais que, jamais, il n’entendît mon éloge sous votre plume. J’aimerais que vous fassiez le silence complet sur mon nom...

– Quelle idée !

– Je souhaite que plus tard... bien plus tard, il vous dise un beau jour : « Mais, est-ce que je ne suis pas marié ? Qu’est-ce qu’elle devient, ma nauséabonde moitié ! »

– Oh ! Myette.

– Et ce serait très drôle si alors vous pouviez lui répondre : « Elle mène une vie de bâton de chaise, autour du globe. Je ne pourrais dire si elle est actuellement au pôle ou en Chine... »

– Quelle exagération !

– Je vous assure que ce serait beaucoup moins

désagréable aux oreilles de votre fils, que d'entendre sans cesse mon éloge sur vos lèvres ou sous votre plume... d'autant que je ne mérite pas tout le bien que vous pensez de moi ; à peine serez-vous partie, je vais me remettre à courir les fêtes et les bals, jusqu'à ce que mon humeur vagabonde me conduise vers quelque lointain pays y chercher des sensations inédites.

– Vous quitteriez la France ?

– J'ai promis à des amis de les aller voir, cet hiver, en Amérique... avec eux, je ferai une croisière je ne sais où ! Bref, vous voyez, le mieux est d'éviter de dire du bien de moi, dans la crainte que, demain, je ne le mérite plus.

– Alors, c'est entendu, j'en dirai beaucoup de mal, fit-elle avec un sourire indulgent.

Une rougeur d'énervement empourpra mon visage.

– Ce serait si simple de ne rien dire du tout ! murmurai-je entre mes dents.

– Alors, silence complet ?

– Évidemment, c'est tellement agaçant

d'entendre parler de quelqu'un qui vous horripile.

– Ma pauvre Myette, voilà une exclamation qui me renseigne sur l'amusement que vous avez dû avoir de ma conversation.

– Pourquoi donc ?

– Vingt fois par jour, le nom de mon fils revient sur mes lèvres... c'est plus fort que moi de le mêler à toutes nos paroles et à tous nos gestes.

– Je suis indulgente aux sentiments d'une maman.

– Mais je ne vous en agace pas moins, à chaque instant.

Je n'eus pas le courage de protester. Que de fois, en effet, n'avais-je pas été agacée par l'éloge du comte d'Armons qu'elle s'obstinait à me présenter sans cesse !

Malgré cela, j'eus une peine réelle quand elle me quitta.

J'avais déjà pris l'habitude de l'avoir toujours à mes côtés.

Et durant les cinq semaines passées auprès de

moi, elle s'était montrée véritablement si affectueuse, si bienveillante, que toute mon ancienne rancune s'était fondue et avait donné place à des sentiments sincères qui m'étonnaient moi-même.

Les derniers baisers échangés sur le quai de la gare, avec les promesses réciproques de nous écrire souvent, je repris pensivement le chemin de mon logis.

En cet éloignement momentané, ni l'une ni l'autre ne nous doutions que de graves événements allaient bientôt nous réunir et bouleverser ma destinée.

XII

Il y avait près de deux mois que ma belle-mère était retournée chez elle, quand un soir, rentrant d'une visite à une exposition de peinture, Léonard me remit une dépêche arrivée en mon absence.

J'ouvris le pli avec inquiétude :

« Comtesse Jean d'Armons, gravement malade, vous demande. Prière venir immédiatement.

« Serge de Louvigny. »

Une angoisse me saisit.

Serge de Louvigny était le frère de ma belle-mère.

Je ne le connaissais pas.

Pourquoi était-ce justement lui qui s'était chargé de me prévenir ?

N'était-il pas tout indiqué qu'un pareil message fût expédié par Charles d'Armons, mon beau-frère, que j'avais rencontré chez sa mère ?

Devais-je conclure de cette signature que l'état de ma belle-mère était si alarmant que son fils n'était pas en état de s'occuper de quelque chose, en dehors de ce qui la concernait ?

Quoi qu'il en soit, je prévins Léonard de remplir d'essence les réservoirs de ma voiture, afin que nous pussions partir immédiatement pour le château de Louvigny.

Une mortelle inquiétude me broyait l'âme.

J'avais fini par m'attacher à ma belle-mère.

Je la sentais indulgente pour Philippe et, avec elle, je pouvais parler librement, critiquer mon mari, exhaler ma rancune sans que cela pût nuire réellement à l'honorabilité de celui-ci.

Une pudeur, en effet, me retenait de parler du comte à des étrangers. Seule, la baronne de Montavel avait reçu mes confidences. Mais après

celle-ci, c'était certainement ma belle-mère que je préférais à toutes mes connaissances.

Et pendant que la voiture roulait à toute allure vers sa destination, mon esprit travaillait, faisant mille suppositions.

– Y avait-il longtemps que ma belle-mère était malade ? Avait-on déjà prévenu Philippe ? N'allais-je pas me trouver, en arrivant à Louvigny, en présence de mon mari ?

Cette dernière supposition me revenait sans cesse. Je la fuyais, ne voulant pas m'y appesantir, mais cela devenait une telle hantise que déjà je me figurais que la dépêche signée d'un vieillard était un ordre déguisé pour me faire aller là-bas, et que devant la mère et l'oncle de Philippe, on ferait violence à ma volonté pour me réconcilier avec mon mari.

J'en frémissais d'émotion et, pour un peu, j'aurais donné ordre à Léonard de rebrousser chemin.

Il était plus de minuit quand j'arrivai à Louvigny.

Toute l'aile du château composant

l'appartement personnel de la comtesse était éclairée et derrière les rideaux des fenêtres se devinait une activité fiévreuse.

Devant le perron, mon auto stoppa. Léonard crut bon de prévenir de mon arrivée par un son de trompe prolongé.

Au bruit, Carolin, le vieux maître d'hôtel qui servait la comtesse depuis sa jeunesse, se précipita vers moi.

– Quel malheur, madame, quel malheur !

– Ma belle-mère ?

– Une attaque, il y a quelques jours. Elle allait mieux, mais, hier soir, elle en a eu une nouvelle et le docteur dit qu'elle est à la merci d'une troisième !... crise d'urémie, je crois.

– Elle est couchée ?

– Oh ! depuis une huitaine.

– Son frère ?

– Est auprès d'elle, prévenu aussi, il y a vingt-quatre heures.

– A-t-on fait venir un autre docteur pour

confirmer le diagnostic du premier ?

– Oui, un professeur est venu avec son docteur d’Orléans.

– Et aucun remède, aucun espoir ?

– Aucun...

– Que dit M. d’Armons ?

– M. Charles ne quitte pas sa mère ; il est d’autant plus malheureux que sa femme est retenue au lit par une bronchite assez grave.

– Et... et son frère ?

Malgré moi, je me sentis rougir en posant cette question.

– On a télégraphié à M. Philippe, avant-hier, sans avoir de réponse ; une nouvelle dépêche a été lancée ce matin, en même temps qu’à Madame.

– C’est loin l’Égypte !

– Pauvre M. Philippe, pourvu qu’il arrive à temps !

– Oui, ce serait navrant qu’il en fût autrement.

Machinalement, comme un automate, tant ma pensée était absente, je retirai mon chapeau et mon manteau.

Les tendant à Carolin, je m'informai :

– Puis-je vous voir ma belle-mère ? Mon arrivée ne va-t-elle pas l'inquiéter ?

– Oh non ! C'est elle qui a réclamé Madame et, plusieurs fois aujourd'hui, elle s'est inquiétée du retard de Madame.

– Je ne suis pas en retard, protestai-je, je suis partie de Paris dès la réception du télégramme de M. de Louvigny.

– Les malades trouvent toujours qu'on ne répond pas assez vite à leurs désirs.

Quand je pénétrai dans la chambre de ma belle-mère, celle-ci paraissait dormir. Les yeux clos, le nez pincé, la respiration courte, elle donnait une impression de faiblesse extrême.

Un grand vieillard et Charles d'Armons se tenaient assis dans un coin de la vaste pièce.

À ma vue, ils se levèrent et vinrent vers moi.

– Bonjour, madame, fit le plus jeune.

À ces mots, je devinai Serge de Louvigny, le frère de ma belle-mère.

– Maman vous a réclamée plusieurs fois, m’expliqua Charles d’Armons, dont les yeux rougis révélaient le chagrin.

– Voyons, murmurai-je. N’y a-t-il vraiment aucun espoir ? La crise qu’on redoute peut ne se produire que longtemps après celle qui vient de l’abattre.

Le vieillard secoua la tête.

– Elle est imminente : il y a de l’hémiplégie et de l’œdème pulmonaire. Aucun espoir n’est permis.

– Oh ! c’est atroce de ne garder aucune illusion.

Des larmes montaient à mes yeux.

À ce moment, la malade poussa un léger cri.

Nous nous élançâmes vers son lit.

Elle posa sur moi ses pupilles toutes rapetissées et me reconnut.

Sa bouche se tordit, sous l'effort, pour essayer d'articuler mon nom.

– Maman, ne parlez pas, ne vous fatiguez pas, balbutiai-je, éperdue, devant le pauvre visage torturé.

Et lui prenant les mains, les lui baisant :

– Je suis accourue, tout de suite, dès que j'ai su que vous étiez malade... Je vais vous soigner, vous guérir... il faut vous reposer, nous causerons plus tard.

Des larmes perlèrent à ses cils.

– Philippe ? articula-t-elle difficilement.

– Philippe est prévenu. Il accourt... Ce n'est qu'une question d'heures... tout au plus de jours... et vous pourrez l'embrasser.

– Trop tard !

Deux lourdes larmes débordèrent des pauvres yeux décolorés et roulèrent sur les joues ridées.

J'avais gardé ses mains dans les miennes.

Il me parut que ses doigts s'agrippaient aux miens, comme pour un appel éperdu.

– Philippe, répétèrent ses lèvres exsangues.

Elle mettait toute son âme dans son désir de se faire comprendre.

– Par... don, pardon !

– Maman, je vous en supplie, ne vous fatiguez pas.

Mais je vis son visage se contracter plus encore et une véritable douleur se répandre sur ses traits. Toute bouleversée, collant mes lèvres sur ses mains si froides déjà :

– Ne parlez pas, répondis-je, je vais essayer de vous comprendre sans que vous vous donniez tant de peine pour m’expliquer.

– Oui, fit-elle.

Son regard parut soudain satisfait.

– Philippe, répéta-t-elle.

– Philippe va venir, recommençai-je.

– Oui, trop tard.

– Vous craignez qu’il ne soit longtemps en route ?

– Oui.

– Rassurez-vous, vous allez guérir et vous le verrez venir.

Son regard recommença à s'inquiéter et je compris qu'elle ne s'illusionnait pas sur son état

– Vous désirez que j'écrive !...

– Non...

– Que je dise ?

– Oui.

– À Philippe ?

– Oui.

– Bien, qu'est-ce que je dois dire à Philippe ?
Que vous l'avez réclamé ?

– Oui... par... don...

– Que vous lui pardonnez d'être arrivé en retard ? Que je lui transmette tous les sentiments d'amour que vous avez pour lui ?

– Oui... par... don... vous.

Mon visage se crispa et la voix soudain rauque :

– Il faut que je demande pardon à Philippe ?

– Non.

– Qu’il me pardonne ?

– Non.

– Que ce soit moi qui...

– Oui.

Je courbai la tête, si malheureuse subitement.

Une révolte passait en moi-même.

De quel droit faisait-elle une telle pression sur mes sentiments ? Philippe, d’ailleurs, se souciait bien de mon indulgence.

Cette pensée me donna du courage.

À une mère mourante, je ne pouvais refuser le pardon de son fils.

Et redressant la tête, le regard ferme, j’affirmai :

– Je vous promets de pardonner à Philippe, s’il le désire. Je suis chrétienne, d’ailleurs.

– Aimer... Philippe orphelin.

– Je le consolerais, je vous remplacerai... c’est

cela que vous désirez ?

– Oui... mer... ci.

Elle ferma les yeux et parut se recueillir.

Au bout d'un moment, ses doigts s'agrippèrent encore aux miens.

– Ma fi... lle...

– Maman.

– Vo... lontés... no... taire ?

– Vous voulez dicter vos volontés au notaire ?

– Non.

Elle tourna son regard vers le vieillard debout, au pied du lit.

Il comprit son appel, car il expliqua :

– Le notaire est venu, il y a quelques jours. Elle s'est entretenue longtemps avec lui et a dû lui donner des instructions.

– Oui, affirma la malade.

Et ses yeux, à nouveau, cherchèrent les miens.

– Pro... mettre ?

– Je dois vous promettre quelque chose ?

– Oui.

– Je vous obéirai, maman, promis-je tout de suite, car cette longue scène me démoralisait totalement.

– Et... Philippe ?

– Je dirai à Philippe qu’il doit vous obéir... que j’ai promis pour lui...

– Oui... mer... ci.

De nouveau, elle ferma les yeux, la face si pâle qu’on l’eût cru morte, si la respiration courte, irrégulière, n’avait pris, par moments, la forme d’un râle et rappelé qu’elle vivait encore.

Longtemps, je demeurai, à genoux, au pied de son lit.

Ce fut mon beau-frère qui insista pour que je prisse place à table, avec lui, à l’heure du dîner.

En revanche, on me permit de la veiller, la nuit.

Il y avait à son chevet une sœur de charité et une infirmière qui se relayaient et ne la laissaient jamais seule. Néanmoins, comme mon beau-frère

comptait aller passer la nuit auprès de sa femme (grâce à son auto qui lui permettait de gagner les Chaumes-Rouges en moins d'une heure), ma présence au chevet de la mourante était tout indiquée.

Dès que celle-ci me devina dans la chambre, elle murmura mon nom.

Et comme je m'approchais, ses mains cherchèrent les miennes, puis se crispèrent sur mes doigts pour me retenir auprès d'elle.

– Ma fille... merci... d'être venue.

– Vous sachant malade, c'était tout naturel que j'arrive.

– Philippe est... long...

– Il est plus loin, aussi, hélas !

– J'attends !

Mot suprême d'espérance ! Cette mère mourante s'accrochait à la vie pour voir une dernière fois son fils...

Des heures passèrent, la nuit s'écoula et l'aube parut.

Charles d'Armons revint. Il me parut plus déprimé encore que la veille au soir.

Sa femme n'allait pas mieux ; même, le docteur craignait des complications. Et le malheureux, pris entre sa mère qui s'éteignait lentement et son foyer que la maladie menaçait de détruire, était à bout de courage.

Je le réconfortai de mon mieux, puis, le laissant prendre ma place, auprès de la comtesse d'Armons, j'allai me reposer un peu.

Ma belle-mère, contre toute attente, vécut encore trois jours.

Cette longue agonie fut extrêmement pénible pour tous.

Je ne m'étais jamais figuré qu'un être humain pût se débattre si longtemps contre la mort et lorsque la mère de Philippe rendit le dernier soupir, il me parut que c'était un soulagement pour chacun.

J'étais véritablement à bout de forces. Mes nerfs s'étaient tendus, depuis trois jours, dans l'attente du dénouement funèbre, et quand

l'atroce minute fut passée, la crise de larmes qui me secoua alors me fut véritablement bienfaisante.

XIII

Sur sa couche funèbre tendue de noir lamé d'argent, le corps de la vieille dame reposait, rigide mais serein, dans son immobilité éternelle.

Deux religieuses agenouillées au pied du lit égrenaient, en silence, leur chapelet. D'un côté du lit, le valet de chambre, debout et immobile, paraissait encore attendre les ordres de sa vieille maîtresse. De l'autre côté, deux prie-Dieu pour les visiteurs.

Enfin, dans un des bouts de la vaste pièce, quelques fauteuils s'alignaient contre le mur, à la disposition de ceux qui venaient aider à la longue veillée mortuaire.

Serge de Louvigny, tête nue, yeux graves et traits battus, se tenait presque toute la journée dans l'un d'eux, tandis que, toute menue dans ma robe noire, j'étais effondrée dans un autre fauteuil, à côté de lui.

L'enterrement devait avoir lieu le lendemain et, depuis la veille, c'était un défilé de visiteurs qui venaient rendre les derniers devoirs à celle qui, pendant plus de soixante ans, avait été si charitable dans ce coin perdu de Touraine.

Pour la vingtième fois, peut-être, depuis le matin, la porte de la chambre s'ouvrit sur quelque nouveau visiteur.

Enfoncée dans mes tristes pensées, je faisais à peine attention à ces gens, tous inconnus de moi.

Pourquoi remarquai-je celui-là ?

Il était grand et mince. Son allure distinguée tout de suite me frappa au point que, pour mieux l'observer, je me redressai un peu.

Soudain, tout chavira dans mon âme, quand je le vis s'effondrer à genoux contre le lit, les épaules secouées de grands sanglots.

— Philippe ! cria en moi-même une voix intime.

Je n'avais pas vu son visage, mais ma certitude était telle que mes joues, subitement empourprées par l'émotion, se décoloraient

maintenant peu à peu, au point d'en devenir verdâtres.

Le souffle coupé, en proie à une anxiété dont je n'étais pas maîtresse, je me tournai vers le vieillard assis à côté de moi.

Les yeux clos, il avait fini par s'assoupir et sommeillait doucement.

Rien ne venait donc confirmer la présence de Philippe d'Armons dans cette chambre.

Mais, avais-je besoin de cette confirmation ? Les battements précipités de mon cœur ne me le criaient-ils pas plus fortement qu'aucune voix humaine n'aurait pu le faire ?

Un instant, je songeai à quitter la pièce, à m'éloigner, pour éviter qu'il pût me reconnaître.

Mais, en même temps, un besoin de le voir, de l'examiner à son insu, de m'assurer que c'était bien là mon mari, me clouait à ma place.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil, me faisant toute petite entre les hauts coussins de velours, la tête enfouie dans les tulles sombres de ma robe et dans l'écharpe noire que je jetai sur mes cheveux

et qui, descendant sur mes oreilles, se croisait sur ma poitrine, dissimulait presque tout mon visage, ne laissant que les yeux de vivant dans tout ce deuil effondré.

La silencieuse veillée du corps se continua longtemps ainsi, troublée seulement par le bruit des chapelets égrenés par les religieuses ou les sanglots étouffés de l'inconnu.

À travers mes cils baissés, je ne le quittais pas des yeux, épiant ses moindres gestes, à la recherche d'un indice, d'une ressemblance.

Mais il demeurait écrasé de chagrin et je ne pus rien apercevoir de ses traits.

Au surplus, si c'était vraiment Philippe d'Armons qui fût là, pouvais-je seulement l'identifier ?

Je l'avais si peu vu, le jour de mon mariage, qu'il n'était pas sûr que je pusse le reconnaître avec certitude.

Cette pensée me fit sortir de la pénombre où je me maintenais.

Il y avait plus d'une heure que l'inconnu était

agenouillé.

Deux fois déjà, le valet de chambre, apitoyé, avait eu vers lui un geste de commisération pour intervenir, geste chaque fois interrompu par une religieuse.

Pour ces saintes femmes, en pareil cas, les larmes sont une bénédiction du ciel, puisqu'elles soulagent et jouent dans l'organisme physique et moral le rôle d'une soupape de sûreté.

Mais, pour moi, l'impression en était tout autre. De voir cet homme pleurer et souffrir, seul auprès du lit mortuaire de sa mère, m'était atroce.

J'avais beau aiguïser toutes mes rancunes et toutes les raisons que j'avais de lui en vouloir, je ne pouvais empêcher mes joues de ruisseler de larmes, à la seule pensée que le malheureux était atrocement puni d'avoir été obligé, pour me fuir, de s'éloigner de sa mère.

Et, devant cette morte, perte irréparable, je partageais son désespoir comme si je m'étais sentie responsable des événements.

À la fin, je n'y tins plus.

Cet homme, c'était mon mari, c'était celui qu'à une mourante j'avais promis d'épargner.

Et, puisque je n'étais pas sûre de le reconnaître, lui qui ne devait pas être changé, puisque plus certainement encore il ne pourrait mettre un nom sur mon visage, tant j'étais transformée, je n'avais pas besoin de me recroqueviller dans mon coin, comme une sotte qui redoute des périls imaginaires.

Je me levai donc et, m'avançant vers lui, je lui touchai légèrement l'épaule.

Il tressaillit, redressa un peu la tête.

J'entrevis un mouchoir qui tamponnait des yeux gonflés. Aucune ressemblance ne s'éveilla en ma mémoire.

Mais, à son petit doigt, une bague à chaton miroitait.

Et, sur le chaton, les armoiries de la famille d'Armons étaient gravées.

Cette bague, soudainement, je la reconnaissais, je l'avais déjà vue...

De nouveau s'ancra en moi la certitude :

– C’est lui ! Je reconnais sa chevalière...

En un éclair, comme défile une image de kaléidoscope, cette remarque traversa mon cerveau :

– Il ne porte pas d’alliance.

Tout cela, observé, déduit en pensée, en moins de deux secondes, sans qu’il y ait eu d’interruption entre son tressaillement à ma main sur son épaule et ma réponse à son geste de tête interrogatif.

– Il ne faut pas rester ainsi, monsieur d’Armons. Votre appartement est prêt. Venez vous reposer.

– Je n’ai besoin de rien.

– Vous êtes encore en tenue de voyage... venez vous mettre à l’aise.

– À quoi bon !

Il eut vers le lit un geste éperdu :

– J’arrive trop tard ! Je n’ai plus qu’un cadavre ! Qu’on me laisse le veiller !

Cri de désespoir filial qui résonna en moi

atrocément.

De grosses larmes roulèrent dans mes yeux.

– Venez, je vous raconterai tout... Elle a parlé de vous, jusqu'à la fin...

– Elle devait me maudire !

– Oh ! non !... Elle ne s'inquiétait que de votre avenir, de votre bonheur.

– Ma pauvre maman !

Il eut un hoquet de sanglots qui coupèrent sa phrase.

Plus fermement, je le pris sous le bras.

– Allons, soyez raisonnable, quittez un peu cette chambre. Vous reviendrez tout à l'heure.

Si faible que fût mon effort, il suffit à le mettre debout. Dans l'anéantissement moral où il semblait, ma frêle énergie lui imposait.

J'avais pris sa main et, doucement, je l'attirais hors de la chambre.

Il me suivit, presque inconscient.

Et je le guidai, à travers les corridors, vers

l'appartement qui lui était préparé.

– Ma mère m'a beaucoup demandé ? fit-il, tout à coup.

– Au début, oui. Ensuite, elle vous attendait avec calme.

– J'étais dans le cœur de l'Égypte. J'ai frété un avion dès que j'ai su...

– Elle avait compris que vous ne pouviez venir plus vite, votre oncle vous racontera...

À cette minute, je pus prononcer cette phrase sans faiblesse.

Mon émotion était telle que s'il m'avait dit :

– Vous êtes Myette, vous êtes ma femme...

Je lui aurais répondu :

– Oui, je vous attendais... Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre heureux...

Mais il ne me posa aucune question, il ne parut pas même s'étonner de me voir là.

Il était si anéanti de chagrin que ma présence ne lui parut pas plus extraordinaire que celle des religieuses et du valet de chambre.

Auprès de la couche funèbre, je lui apparus comme un de ces personnages anonymes qu'on a coutume de voir en ces circonstances.

En ces heures de malheur, n'y a-t-il pas toujours des inconnus qui pensent pour vous ? les uns viennent pour la toilette du mort, d'autres pour celle des vivants, d'autres encore pour veiller le corps, pour faire les prières, pour ranger les fleurs, pour la mise en bière, pour écrire les faire-part. Bref, on voit s'agiter autour de soi un personnel inconnu qui disparaît comme par enchantement, après l'inhumation.

Je ne fus pas autre chose, pour Philippe d'Armons, ce jour-là.

Je le remis entre les mains du valet de chambre de mon beau-frère qui était venu, en extra, donner un coup de main pour quelques jours.

— Voici le comte d'Armons, mon ami. Veillez à ce qu'il ne manque de rien, puis conduisez-le à la salle à manger, où M. de Louvigny va

l'attendre.

— Je vous remercie, mon enfant, fit le comte, machinalement, en me quittant.

Il suivit le serviteur, l'air infiniment las, la pensée certainement absente.

Je retournai dans la chambre mortuaire, où je ne trouvai plus M. de Louvigny.

Chacun prenait ses repas à l'heure qui lui plaisait. On descendait à la salle à manger quand on le jugeait nécessaire pour soi-même, sans s'occuper des autres membres de la famille.

Cette disposition avait été prévue pour que les arrivants pussent se restaurer immédiatement. En même temps, cela évitait les réunions familiales, les repas en commun où l'on cause ; la mort seule devait régner en maîtresse dans ce logis où reposait encore le corps de celle qui en avait été l'âme, et cet arrangement permettait d'observer un silence en quelque sorte religieux dans la maison en deuil.

Je ne revis donc pas Philippe de la journée, car je ne descendis à la salle à manger que longtemps

après que M. de Louvigny en fût lui-même revenu.

La veillée nous ramena tous dans la chambre mortuaire. Mais, pour cette dernière nuit, il y avait affluence de parents.

Je restai assise dans un coin, invisible au milieu de tous, si petite que personne ne semblait remarquer ma présence, la plupart des gens présents ne me connaissant pas, d'ailleurs.

Philippe d'Armons, au contraire, occupait une place en vue, tout près de la funèbre couche.

Le coude sur la table de chevet, la tête à moitié cachée dans sa main ouverte, il demeura ainsi durant toute la nuit, ne remarquant pas même le défilé des visiteurs nocturnes.

Par deux fois, je vis son visage à découvert. Il y avait une telle expression de désespérance sur ses traits figés, que je me sentis frissonner d'émoi. Des larmes mouillèrent mes yeux. Malgré ma volonté, une tendre sympathie s'éveillait en moi pour l'homme qui souffrait.

Ah ! comme elles étaient loin, en ce moment,

mes belles résolutions de dédain et de vengeance !

Au cœur des femmes, Dieu a mis la pitié naturelle, et à ressasser en moi-même toutes les pensées douloureuses qui devaient assaillir Philippe, je me sentais profondément indulgente et pitoyable.

J'aurais voulu pouvoir passer mon bras autour de son cou, attirer sa tête brûlante contre ma poitrine, le baiser au front en lui murmurant des mots de consolation et de réconfort.

Ah ! pouvoir lui dire qu'il n'était pas seul, que je lui restais, moi, qui avais promis à sa mère mourante de l'aimer et de lui pardonner, lui dire... Ah ! pouvoir lui dire tous les mots de tendresse dont mon cœur, soudain, débordait devant sa détresse !

Heureusement, la foule des visiteurs me séparait de lui et arrêta mon élan irréfléchi. Combien aurais-je regretté ce geste, par la suite, si j'avais pu y donner cours !

Quelquefois, les jours qui suivirent, redevenue

plus calme, j'essayai de me figurer la scène qui aurait eu lieu si, seule avec Philippe d'Armons, et me laissant aller à l'impulsion généreuse de mon cœur vaincu par ses larmes, j'avais esquissé vers lui un rapprochement tentateur.

Quels regards, étonnés d'abord, railleurs ensuite, n'aurait-il pas eus ?

Oh ! le recul de tout son être ! Les mots qui blessent ! Le sourire ironique qui soufflette !

Qu'étais-je pour lui, sinon le boulet pesant qui harcèle ? Avait-il besoin des consolations de celle qu'il considérait comme sa pire ennemie ? N'étais-je pas la dernière qu'il eût souhaité de voir à ses côtés ?

Par quel dédain, quels sarcasmes n'accueillerait-il pas un élan amical de ma part ?

Tout, je sentais que tout en lui m'aurait blessée : ses yeux, ses lèvres, ses gestes ! Tout serait tombé sur mon âme comme l'acide sur une plaie douloureuse. Et je me surpris, plus d'une fois, à remercier Dieu d'avoir empêché mon inutile pitié de se manifester.

XIV

L'enterrement avait lieu à neuf heures du matin.

Vêtue de crêpe, ma silhouette toute menue, presque enfantine, sous mes lourds voiles de deuil, je suivis l'enterrement, en tête du groupe des femmes, la première à l'église, comme au cimetière ou aux voitures.

J'aurais voulu me cacher au milieu de mes compagnes ; mais, impitoyable, le maître de cérémonie me donnait partout la première place.

En l'absence de ma belle-sœur, la femme de Charles d'Armons, retenue au lit par la maladie, n'étais-je pas la plus proche parente de la défunte : sa fille !

Après moi, venaient les deux filles de mon beau-frère, deux enfants dont l'une, déjà, malgré son jeune âge, était aussi grande que moi, si bien

que le deuil, côté féminin, avait l'air d'être conduit par trois fillettes.

Fût-ce à cause de cela que Philippe d'Armons ne devina pas ma présence aux funérailles de sa mère ?

Sans doute, car je surpris plusieurs fois son regard posé avec indulgence sur notre groupe juvénile.

J'appris par la suite, qu'il m'avait prise pour l'aînée de ses nièces. Il paraît même qu'il m'avait examinée, puis contemplée, avec une pointe d'orgueil.

— En voici une qui est bien des nôtres ! si fine, si racée ! Le joli bibelot de Saxe que cette petite !... Elles sont jolies, les femmes de notre lignée !...

Comme nous allions, mes nièces et moi, au retour de l'enterrement, descendre de voiture, devant la porte de Louvigny, Philippe d'Armons, arrivé dans l'auto qui précédait la nôtre, s'élança vers nous, écarta les domestiques et nous donna la main pour franchir le garde-pied. Très courtois,

d'ailleurs, il crut devoir, au fur et à mesure qu'il aidait chacune de nous à descendre porter nos doigts à ses lèvres.

Ce geste de galanterie inattendue mit un peu d'émoi en mon âme ; c'était la seconde fois, depuis notre mariage, que nos mains se rencontraient...

Et j'évoquais notre premier contact... son regard affolé devant mes doigts décharnés... l'atroce contraction de sa main écrasant la mienne...

Était-il possible que rien ne lui vînt évoquer cette scène inoubliable ?

Apparemment, il n'en fut rien. Il prit ma main, en me regardant avec attention, puis il s'inclina et posa ses lèvres sur mes doigts.

Quand il se redressa, ce fut pour me regarder à nouveau et il me parut qu'il y mettait une certaine complaisance. Dans ma poitrine, mon cœur se mit à battre, j'avais soudain l'appréhension qu'il ne m'eût reconnue.

Mais lui, très doucement, observa :

– Vous êtes bien jolie, mon enfant. Vous avez des yeux admirables.

Ce compliment, dans sa bouche, était tellement inattendu que je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux. Il s'en aperçut et, très correct, pour ne pas prolonger mon embarras, il demanda, tout de suite, s'adressant autant à mes compagnes qu'à moi :

– Comment va votre mère, mes nièces ?

– Un peu mieux, mon oncle, fit l'aînée des deux fillettes. Le docteur, ce matin, a dit que tout danger maintenant était passé.

– Je suis heureux d'apprendre cette bonne nouvelle. Voulez-vous, je vous prie, présenter à ma belle-sœur mes affectueux hommages, en attendant que j'aie moi-même, ces jours-ci, prendre de ses nouvelles.

– Nous lui ferons votre commission, mon oncle.

– Je compte sur vous, mesdemoiselles. Mais, voici M. de Louvigny... Mes hommages, mes nièces...

De nouveau, il s'inclina courtoisement. Mais, avant de s'éloigner, il eut encore le temps de m'envelopper d'un regard connaisseur.

Décidément, je représentais pour lui la jeune fille de race, selon ses goûts.

Pensivement, mon regard le suivit.

— Vous êtes bien jolie... vous avez des yeux admirables...

Cette phrase chantait en moi au point que je n'arrivais plus à retrouver l'accent sauvage si souvent évoqué d'une autre phrase... trop longtemps ressassée...

— Ça, c'est ça !...

Et c'était tellement étrange, pour moi, qu'un simple compliment d'homme pût me causer tant de plaisir, que je me morigénais de ce que je considérais comme une basse satisfaction de coquette. Pourtant, le compliment venait de mon mari... du seul homme qui eût le droit de m'en faire... du seul aussi dont je pusse en accepter et m'en réjouir.

Bizarre, n'est-ce pas, qu'instinctivement je

fusse contente ?...

J'aurais eu encore plus de motifs d'être satisfaite, si j'avais pu supposer qu'en s'éloignant Philippe avait poussé un lourd soupir d'ennui.

D'avoir rencontré sur sa route une femme qui lui paraissait agréable, une amertume était en lui, parce qu'il pensait tout à coup à la femme qu'il avait dû épouser pour redorer son blason !

Cette femme, qu'il ne soupçonna pas un instant d'être si près de lui, restait d'ailleurs sa bête noire, au milieu de son deuil. N'était-ce pas à cause d'elle qu'il s'était exilé, qu'il avait dû vivre loin de sa mère, que celle-ci était partie pour toujours, sans qu'il pût l'embrasser ?...

Et la mort de la vieille dame, qui attendrissait mon cœur en faveur de Philippe, avait, au contraire, excité encore le ressentiment du comte contre moi.

Si bien que l'après-midi, après la cérémonie, quand la foule des assistants, de la famille et des amis se fut écoulée, lorsque le notaire, pour faire connaître les dernières volontés de la morte, eut

réuni au salon les plus proches parents de celle-ci, Philippe d'Armons ne put celer l'animosité haineuse dont il était animé à mon égard.

Le tabellion venait de lire les dispositions prises par ma belle-mère.

La défunte s'excusait de ne laisser que peu de chose à ses deux fils, ceux-ci ayant été pourvus lors du mariage de Philippe avec moi. Elle estimait donc qu'ils voudraient bien s'associer à son geste de reconnaissance... maternelle (!) en ne discutant pas ce qu'elle considérait comme une restitution – morale, tout au moins ! – vis-à-vis de moi...

À ce passage, je vis le front de Philippe d'Armons se rembrunir. Il redressa la tête avec hauteur et un pli ironique vint crispier ses lèvres.

Et, pourtant, j'en eus la preuve quelques instants après, il ne soupçonnait même pas que celle dont il était question fût présente à la lecture du testament.

Impassible, le notaire continuait d'exposer les volontés de la défunte.

Il continuait :

– Madame la comtesse Jean d’Armons estime donc que tous ses biens immobiliers – dont l’énumération est portée ci-dessous et bien connue de vous – doivent revenir, intacts, aux enfants issus du mariage de son fils Philippe avec Myette Darteuil.

– Cette clause est inadmissible ! protesta le comte.

– Elle est légale !

– Ma mère n’a pas le droit de déshériter mon frère et moi au profit d’enfants problématiques... qui ne naîtront jamais.

– Madame la comtesse a prévu le cas : elle précise que si, par impossible, l’union du comte d’Armons devait rester stérile, lesdits immeubles : propriétés, terres et bois, sans aucune restriction, reviendraient de plein droit à sa belle-fille, Myette Darteuil, à titre de restitution des sommes avancées par elle pour paiements de dettes, d’hypothèques, de rachats de terrains ou d’avances pour mise en valeur desdits

biens... La liste de ces paiements est également jointe aux présents et s'élève à deux millions environ.

– Cette restitution est juste, intervint Charles d'Armons.

– Je ne la nie pas, rétorqua Philippe, mais il est inadmissible que ma mère prétende nous imposer les conditions de cette restitution.

– C'est-à-dire ?... questionna le notaire.

– Qu'elle livre le domaine familial, acquis par nos aïeux, à une étrangère.

– La comtesse Philippe d'Armons n'est pas une étrangère, fit doucement remarquer l'homme d'affaires. N'est-elle pas destinée à être la mère des enfants du comte d'Armons, héritiers naturels désignés par la défunte pour jouir de tout ce domaine familial dont vous parlez ?

– Mais comme elle ne sera jamais la mère de mes enfants...

– C'est une chose que je n'ai pas à juger pour le moment.

– Quand donc aurez-vous à la déterminer,

maître Garnier ? releva-t-il d'un ton sec.

– Lors de la dissolution de votre mariage, comte.

– Un divorce ! Oh ! vous attendrez longtemps !...

– J'espère que mon successeur lui-même n'aura pas à examiner le cas.

– Alors... Comment dénouerez-vous cette affaire ?

– Plus tard, comte... après vous, ou après la mort de M^{me} la comtesse...

– Il vous faudra attendre si longtemps ?...

– De toute évidence.

– Et vous déciderez ?...

– À mon grand regret, s'il n'y a pas d'enfant, je ferai muter vos propriétés au nom de M^{me} d'Armons, née Darteuil, ou de ses héritiers directs.

– Vraiment !... Ma mère a pris là une étrange décision et si c'est vous, maître Garnier, qui la lui avez inspirée, je ne vous félicite pas de vos

conseils.

Le notaire eut un geste de la main, comme pour repousser la supposition, et son sourire ironique distillait bien des choses.

– M'est-il permis d'intervenir en ce débat ? demanda tout à coup Charles d'Armons, mon beau-frère.

– Vous avez les mêmes droits de protestation que votre frère, répondit le notaire avec urbanité.

– Eh bien ! je tiens d'abord à déclarer que, moi, dont les enfants semblent lésés au profit de leurs futurs cousins, j'approuve complètement les dispositions prises par ma mère. Elle a voulu rendre très forte la branche aînée, en même temps que reconnaître les appréciables avances que ma belle-sœur nous a consenties à tous, pour permettre à notre nom de reprendre le rang auquel il avait droit.

– Beau désintéressement, elle portait elle-même ce nom ! s'exclama Philippe.

– En effet ! ripostai-je, le mérite est maigre !

– Il nous a tous sauvés de la débâcle, et cela, je

ne l'oublierai jamais ! reprit Charles d'Armons, avec une inclination de tête vers moi.

« Je tiens à rappeler, continua-t-il, qu'en réalité c'est moi qui suis l'aîné et qui devrais recueillir les titres attachés à ce droit d'aînesse. Or, ma bien chère femme ne m'ayant donné que des filles, j'ai abdiqué en faveur de mon frère Philippe tous mes droits et revendications d'aîné. J'estime donc, avec ma mère, que c'est à lui d'assurer la suite de notre lignée et de ne pas laisser éteindre notre nom...

– Ah ! comme tu retournes savamment le fer dans la plaie, gronda Philippe. Si ma chère femme vivait encore, avec quelle joie je m'inclinerais devant le désir maternel. Mais, vous tous, aussi bien toi, Charles que vous, maître Garnier, vous, m'avez poussé à un remariage monstrueux, avec une femme impossible... cet être de cauchemar et d'hallucination, petite chose informe et hideuse qu'on prit bien soin de ne pas me faire voir avant la cérémonie nuptiale...

Pendant qu'il parlait de moi en de pareils termes, la phrase magique qu'il avait prononcée

bruissait à nouveau à mes oreilles.

– Vous êtes bien jolie, mon enfant...

Et je souriais doucement, en le regardant, me demandant ce qu'il dirait si quelqu'un s'avisait de lui faire observer que l'être de cauchemar dont il parlait n'était autre que celle qu'il avait prise pour sa nièce et dont il avait trouvé, quelques heures auparavant, « les yeux admirables ».

Cependant, il me parut très drôle de ma part d'abonder dans son sens :

– Ce mariage devrait être rompu, affirmai-je tout haut.

Il se tourna vers moi :

– Je vous remercie, ma pauvre enfant, de me donner, une seconde fois, l'appui de votre faible voix, mais momentanément, des impossibilités se sont dressées devant moi, lorsque j'ai voulu faire annuler mon second mariage à Rome...

– Dommage, fis-je encore.

– Oh ! oui, dommage ! Car je vous assure tous que ce n'est pas une question de gros sous qui me retient de force dans ces liens conjugaux, pas plus

que l'intérêt ne dicte mes protestations contre le testament de ma mère... !

– Tu as voulu faire annuler ton mariage à Rome ? fit Charles, avec une certaine tristesse dans la voix.

– C'est mon plus cher désir et j'espère y arriver. Mais, comprenez-vous à présent ma révolte ? Cette femme que je n'estime pas digne de continuer à porter mon nom, il me faut envisager qu'elle demeurera maîtresse d'Orfay, de Louvigny, des Saules !

– Bah ! intervint le vieux Serge de Louvigny, qui, jusqu'ici, n'avait pas prononcé un mot. Si vraiment tu débarques aussi cavalièrement ta jeune femme, il est bien juste qu'elle ait quelques compensations. Pour ma part, mon neveu, je ne veux faire aucune pression sur ta volonté, mais je t'assure bien que si j'avais ton âge et si, comme toi, j'avais la chance d'avoir une petite comtesse de vingt-deux ans dans ma vie, je ne m'embarrasserais pas tant de l'exiguïté de sa taille et je montrerais que je suis suffisamment solide et grand pour lui confectionner de beaux

enfants...

Le vieil homme s'était levé :

– Encore une fois, mon garçon, je ne prétends pas imposer mes idées dans le débat, mais tu as débité tellement de sottises, depuis une heure, que cela me soulage de te dire ma façon de penser... Ta mère a bien fait ce qu'elle a fait, et je suis sûr qu'en dictant ses dernières volontés, elle pensait plus à ton bonheur qu'à vos descendants !... Et maintenant, je me retire, vous laissant tous deux, Charles et toi, discuter avec notre tabellion.

Le vieillard se tourna vers moi et, m'offrant le bras :

– Venez-vous avec moi, petite fille ? Laissons divaguer ces gens trop repus et qui font la petite bouche devant un repas de deux millions !...

Il passa lui-même ma petite main sous son bras.

Et, m'entraînant vers la porte, il grommela :

– Tous les mêmes, ces hommes d'aujourd'hui : ça courtise les filles, mais ça fait

les dégoûtés quand il s'agit de donner un enfant à leur femme !

Derrière nous, une voix appela hautement :

– Mon oncle !...

Philippe s'était dressé, pâle de colère.

– Eh bien ?... fit le vieillard, en se retournant vers lui.

Une seconde, les deux hommes se défièrent du regard.

– Je proteste contre vos dernières paroles ! s'écria Philippe. Je ne me suis jamais commis avec des filles. Quant à mes relations avec ma femme, j'estime que cela ne regarde qu'elle et moi, et que ma mère elle-même n'avait pas à s'interposer. Voici mon principal grief contre ce testament !... Pour le reste, je m'en moque et ne reconnais à personne, vous entendez, mon oncle !... le droit de critiquer mon attitude.

Le vieil homme haussa les épaules avec pitié.

– Évidemment, c'est moi qui ai tort !... fit-il sans colère. Je l'ai dit, tout à l'heure, je ne fais pression sur personne et je ne veux pas imposer

mes idées. Si mes réflexions te gênent, mon ami, je ne demande pas mieux que de les retirer : ma pauvre sœur ne me pardonnerait pas d'aiguiser ce débat ! Mais ce que mon vieil âge m'ordonne, c'est d'éloigner cette enfant dont la main tremble sur mon bras devant ton invraisemblable attitude.

Et cette fois, m'entraînant avec lui, il quitta la pièce.

Quand nous fûmes suffisamment éloignés pour pouvoir parler librement, il me lâcha et, me prenant par les épaules, les bras tendus, m'examinant, moi toute petite à côté de ce grand vieillard dont la taille paraissait ne plus finir au-dessus de ma tête, il m'expliqua doucement :

– Philippe est un galopin qui a fait une bêtise et qui s'entête dans son erreur pour ne pas la reconnaître.

– Ce fut une grosse bêtise, en effet, que de nous unir l'un à l'autre, répondis-je avec un sourire qui voulait être gai, mais qui n'était qu'héroïque.

– Vous êtes une brave et délicieuse enfant,

reprit le vieillard. Ma sœur vous avait appréciée, elle m'a raconté le coup des journaux...

– Les journaux ?...

– Oui, les comptes rendus mondains... Votre nom y figurait, sans que vous y assistiez...

– Ah ! elle avait deviné !...

– Un entrefilet lu chez un docteur, elle avait vérifié et compris... Ah ! elle vous aimait bien.

– Pauvre chère maman, balbutiai-je, rouge jusqu'aux oreilles, à la pensée que ma petite supercherie était connue.

– Elle m'avait expliqué votre but, car, moi aussi, j'avais lu et protesté !

– Philippe sait ?...

– Oh ! non !... Et il ne faut pas lui avouer la vérité. Je suis sûr que ce gamin est furieux de tout le bien que chacun dit de vous. Et, ne sachant comment revenir sur son attitude, il l'exagère. D'ailleurs, que veut-il dire au juste ? Je ne comprends pas qu'il ose parler de vous dans de pareils termes : vous êtes jolie !... Il devrait être fier de vous... Et Monsieur fait le dégoûté !...

– Je vous en prie, monsieur, ne parlons plus de ça. Moi-même, je ne veux pas d'une vie commune avec Philippe. Je vous assure qu'aucun testament ne me fera jamais accepter d'être la mère des enfants de Philippe. Il y a longtemps que j'ai offert l'annulation.

– Tout bouillonne en moi en vous entendant !... Est-il permis à un homme de trente ans d'être aussi bête que l'a été Philippe ? Ma nièce, je suis désolé de ne pas être en âge de vous faire la cour. Quelle belle leçon j'aimerais donner à mon neveu !

Je partis d'un éclat de rire.

– Oh ! s'il ne s'agissait que d'embêter mon mari, je vous avoue que j'accepterais tous les hommages masculins. Mais je suis sûre que même cela se retournerait contre moi.

À ce moment, nous fûmes rejoints par Charles et Philippe, qui venaient de reconduire M^e Garnier jusqu'à son auto.

Charles, qui avait hâte de rejoindre sa femme, s'éloigna aussitôt.

Philippe s'avança vers son oncle.

– Dites donc, mon oncle, vous qui vous faites le champion de ma femme, la connaissez-vous, seulement ?

– Un peu, mon neveu.

– Et, vraiment, vous trouvez que... l'appétit devrait me venir ?...

À cette question, le vieillard dressa la tête, regarda son neveu avec un peu d'ébahissement, puis ses yeux vinrent vers moi.

Je m'étais rejetée en arrière de Philippe, si bien que, quand le regard du vieil homme vint chercher le mien, je mis mon doigt sur mes lèvres, pour lui recommander le silence.

Son étonnement augmenta encore.

Il venait seulement de comprendre que son neveu ne me reconnaissait pas.

– Évidemment, fit-il en se ressaisissant. Un homme de ton âge ne boude pas devant un bon repas.

– Ah ! vous trouvez que ce serait un bon

repas ! Eh bien ! mon oncle, si le cœur vous en dit... acheva-t-il en riant.

– Hein ?...

– Dame ! Vous êtes si enthousiaste !... vous seriez peut-être accueilli comme un dieu...

Le ton de suprême dédain dont Philippe prononça ces dernières paroles m'évoquait à nouveau la phrase corrosive :

– Ça ! c'est ça !...

Mon sourire redevenait amer !

Mon mari était-il vraiment assez buté contre moi pour ne pas avoir pensé que l'être famélique d'autrefois pouvait avoir subi, après trente mois de bons soins, quelques transformations ?

Mais je n'eus pas le loisir, à cette minute, de m'appesantir sur les réflexions désagréables que faisait naître en moi son ressentiment inassouvi.

Serge de Louvigny avait sursauté, aux derniers mots de Philippe.

– Tu es fou ! balbutia-t-il en reculant, comme si devant lui, soudain, un serpent s'était dressé.

Philippe eut un éclat de rire ironique.

– Pourquoi ?... Je suis logique !... À vous entendre, mon inappétence est inqualifiable. Eh bien, je vous passe le morceau... sans regret... sans jalousie, croyez-le bien ! Et je vous dis : allez-y ! Un peu de courage ! Mettez-vous à table... Et bon appétit !...

La main du vieillard se dressa, comme s'il allait souffleter l'impertinent.

Ses yeux démesurément agrandis regardaient avec stupéfaction le jeune homme dont toute l'attitude, suprêmement ironique, semblait défier quelque monstrueuse cabale.

Comme subjugué, le vieillard retrouva son calme ; son bras retomba lentement.

– Malheureux enfant !... fit-il sourdement. Quel blasphème oses-tu prononcer ! Tu ne te rends même pas compte du ridicule de tes paroles... On ne saurait être plus maladroit... plus ridiculement maladroit !...

– Je ne vois pas en quoi !...

– Heureusement, l'exagération de ton ridicule

plaide en quelque sorte pour toi ; vraiment, on ne saurait en vouloir à tant d'innocence et de naïveté.

Ce fut au tour de Philippe d'encaisser le coup.

Il passa par toutes les couleurs.

Le persiflage de son oncle le frappait en pleine poitrine et volontiers j'aurais éclaté de rire devant son air surpris.

Mais Serge de Louvigny venait vers moi.

– Vous êtes prête, mon enfant. Je vous emmène chez moi...

– Je ne sais si je puis...

– Mais si !... Nous donnerons des ordres pour que l'on vienne vous chercher dans mon antre de vieux hibou.

Et, l'air majestueux, passant imperturbable devant son neveu frémissant, il me prit par le bras et m'entraîna à sa suite.

– Vos bagages sont prêts ?

– Ma femme de chambre doit en avoir terminé.

- Nous pouvons donc filer tout de suite ?...
- Le temps de prévenir mon vieux Nardole...

Les yeux un peu durs, dompté par le sang-froid de son oncle, qui ne paraissait plus le remarquer, gêné peut-être aussi par la présence d'une femme bien élevée, Philippe regarda s'éloigner, avec mauvaise humeur, le couple disparate : un grand et sec vieillard penché sur une minuscule silhouette aux cheveux fous, souriant tous deux à quelque commune et énigmatique pensée.

Troisième partie

I

Depuis deux heures, l'auto de Serge de Louvigny emportait vers une vieille gentilhommière, haut perchée dans le Massif central, la petite comtesse, toute égayée des réflexions de son vieux compagnon.

– Je donnerais bien quelque chose pour voir la tête de mon bouillant neveu quand il saura que la petite enfant qui approuvait si gentiment toutes ses jérémiades n'est autre que sa très légitime épouse : Myette d'Armons.

– Croyez-vous, vraiment, qu'il n'a pas eu un soupçon, quand vous m'avez emmenée la seconde fois ?...

– Non. Il ne s'est douté de rien, j'en suis sûr ! Tout au plus, a-t-il été furieux que je vous enlève après l'avoir rendu ridicule.

– Il doit craindre que nous ne riions de lui

ensemble.

– Il connaît le caractère des Louvigny, qui est plutôt caustique.

– Je serais navrée qu’à cause de moi vous fussiez en froid avec Philippe !

– Bah ! quand il sera réconcilié avec vous, nous ferons la paix.

– Mais je ne souhaite pas du tout une réconciliation avec Philippe.

– Voyons, voyons, petite Myette, ne dites pas des choses invraisemblables !

– Je ne désire qu’une chose, c’est vivre libre loin de mon mari et de tout sujet de froissement d’amour-propre.

– Évidemment, nul ne souhaite l’état de guerre. Mais un mari courtois, même amoureux, n’est jamais dédaigné ! Philippe est beau garçon...

– Il est surtout profondément hautain et méprisant !

– S’il vous aimait...

– S’il m’aimait, ce serait à mon tour de le dédaigner. Entre lui et moi, il y a des comptes à régler qu’aucune éponge ne saurait effacer.

– Eh ! eh ! vous avez la rancune tenace...

– J’ai peur de ne pouvoir jamais oublier.

– Avez-vous quelquefois aimé ?

– Jamais ! De mon très court contact avec Philippe, il m’est venu une sorte de crainte de l’homme, souvent autoritaire et méchant, de l’homme qui veut dominer, asservir, mais qui ne se donne, lui, jamais complètement.

– On ne vous a jamais fait la cour ?

– Oh ! si...

– Eh bien ?...

– Je n’ai jamais éprouvé le besoin de plaire à aucun homme.

– Et cependant, vous êtes élégante, coquette...

– Je ne me pare que pour ma seule satisfaction.

– Et vous croyez que pour Philippe vous n’éprouverez jamais le besoin de vous faire

belle ?

– Au contraire, je suis persuadée que je ne serai jamais assez coquette en sa présence.

– Donc, vous voyez ? Pour lui ?...

– Mais non, pour moi !... Pour qu'en lui-même, il se dise : « Étais-je bête ! Elle n'était pas plus mal qu'une autre. »

– Ce regret que vous voulez lui inspirer est peut-être de l'amour...

– Non !... de la haine, plutôt. Oh ! pouvoir lui rire au nez, pouvoir à mon tour le rejeter bien loin, malgré ses allures de bellâtre, malgré son assurance de beau garçon.

– Oh ! la perfide petite comtesse que mon neveu a là !

– Je ne suis pas perfide. Je ne le cherche pas, qu'il me laisse tranquille. Il y a de la place sur le globe pour que nous vivions chacun de notre côté.

– Mais comme les montagnes seules ne se rencontrent pas...

– Je suis un peu fataliste et crois à la destinée ; il n’arrivera que ce qui doit arriver. Je vous ai exprimé ce qui me semble être mes sentiments intimes, l’avenir dira si les événements s’y seront conformés.

Pendant que cette grave conversation se poursuivait entre Serge de Louvigny et la petite comtesse, Philippe d’Armons refaisait connaissance avec la maison de sa mère.

Après une absence de plusieurs années, il était heureux de se retrouver dans ce milieu familial où s’amassaient tous ses souvenirs d’enfance.

Un seul point noir : l’absence de sa mère jetait une ombre douloureuse sur le tableau reposant de la grande demeure Renaissance et du parc profond qui s’allongeait à l’entour, jusqu’à la ceinture mystérieuse de la forêt endormie dans le proche crépuscule.

Ses pas l’avaient conduit jusqu’au caveau solitaire où sa chère morte avait été déposée, quelques heures auparavant.

Et là, debout, les bras croisés, les yeux rivés sur la dalle de pierre dont le ciment ne scellait pas encore le mystère, il semblait converser intérieurement avec l'absente et lui demander l'explication de ce testament qui venait si fort de le bouleverser.

Oh ! pourquoi sa mère si bonne et si indulgente lui avait-elle imposé un si cruel devoir ? Elle n'avait donc rien compris à ses trente mois d'exil ? Elle voulait une descendance et, subjuguée par la fortune de sa nouvelle belle-fille, la mère aimante et dévouée léguait à son fils un calvaire de rancœurs et de dégoûts à gravir.

— Ma mère, ma mère ! Je ne crois pas que je pourrai... pardonnez-moi si je suis impuissant à vous satisfaire !

Dans son suaire glacé, la mère dut entendre le gémissement douloureux de l'enfant.

Une bénédiction dut répandre son bienfait sur le front pensif de l'homme.

Il rentra au château, le cœur moins lourd et comme allégé.

Cette grande maison, aux fenêtres lumineuses, l'accueillait affectueusement, semblait-il.

Après tout, en lui-même, une satisfaction rayonnait : ce château était à lui, en quelque sorte. Mari de Myette Darteuil, ou père de ses enfants, il demeurerait le maître de Louvigny. Sa mère le lui avait légué pour ainsi dire.

À quoi bon se tracasser de ce qu'il faudrait faire plus tard ?

Aujourd'hui, une paix descendait sur toute chose et il convenait de ne point la gâter par des réflexions désagréables.

Il gagna l'appartement de sa mère.

Les tapis de haute laine étouffaient le bruit de ses pas et ouataient d'un glissement doux sa marche virile.

Tout l'appareil funéraire avait disparu et le grand lit vide, voilé d'un dessus de lit de Venise, s'allongeait coquettement dans la pièce immense.

Tous les lustres allumés, Philippe contempla le décor.

Sur une petite commode ancienne, des

photographies se dressaient : portraits de ses enfants à différents âges, images chères à la vieille comtesse.

Et Philippe, s'étant approché, se vit en garçonnet sur les genoux de sa mère ou à côté de son frère, à peine plus grand que lui.

Ce fut en son être intime un doux bouleversement.

Les phases de son enfance heureuse et de son adolescence studieuse surgirent à sa mémoire, noyant le présent et leur douce saveur printanière.

– Ah ! les beaux projets formés alors ! Les espoirs fous, les enthousiasmes grisants, les élans virils, les rêves héroïques !

Toute une période heureuse, toute une jeunesse !

Et tout un beau programme, toute cette richesse pour aboutir à un deuil irréparable : la perte d'une femme adorée !

Il tenait un petit cadre d'argent où une belle et blonde jeune fille souriait délicieusement.

La main de l'homme se crispa sur le cadre :

– Jacqueline ! Ma femme chérie...

Souvenir vivace, toujours douloureux. Malgré les trois ans écoulés depuis la mort de sa femme, il ressentait en lui, et autour de lui, le même vide, la même détresse qu’au moment où la jeune comtesse, impitoyablement fauchée à vingt-quatre ans, s’en était allée vers un monde que certains disent meilleur, et que chacun ne tient à connaître que le plus tard possible.

Pendant quelques minutes, le petit cadre pressé contre la poitrine, il essaya d’évoquer la grâce souriante de l’absente.

Mais alors que toute sa pensée se tournait vers les fragiles et doux souvenirs de son éphémère bonheur, ses yeux restèrent accrochés sur une autre miniature : celle d’une jeune femme brune, au front auréolé de cheveux fous, mais dont le sourire un peu mélancolique semblait illuminer tout un monde de mystère et d’inconnu.

Il se pencha un peu vers la nouvelle image qu’il reconnaissait. Puis, pour mieux l’examiner, sa main libre s’en saisit.

Et, machinalement, son regard restant fixé sur la femme brune, son autre main reposa la photographie blonde...

Longtemps, avec intérêt, il détailla le portrait sans que sa volonté réelle collaborât à cet examen.

Son subconscient examinait une femme, si fine, si belle, si attirante ! Ses yeux se rivaient sur les grands yeux noirs si délicatement frangés d'ombre !

– Quelle adorable vision d'amour, murmura-t-il sans se rendre compte des mots.

Et ces paroles prononcées à mi-voix chassèrent l'inconscient pour le réel.

– Cette petite est délicieuse ! répéta-t-il avec réflexion, cette fois.

Il sourit avec complaisance à l'image.

– Mon frère est heureux d'avoir une pareille fillette

Un peu d'orgueil rejaillissait sur lui de cette parenté.

– Posséder une nièce aussi jolie est véritablement flatteur...

Il se demanda si les deux autres filles de son frère étaient aussi bien.

Attirant à lui un large cadre où trois têtes d'enfant s'étagaient artistiquement, il chercha d'abord la jolie brunette.

Ne la trouvant pas, il songea tout de suite :

– Mauvais cliché ! Ce n'est pas ressemblant.

Pour mieux détailler, il prit les deux photographies et s'approcha d'une lampe.

Les yeux froids, inquisiteurs, il examina chaque physionomie, surpris de ne pas retrouver la moindre ressemblance entre les traits un peu falots des trois enfants et le visage fin dont il avait encore la flamme ardente dans les yeux.

– Ces trois enfants ne m'évoquent rien. Aucune des fillettes de mon frère ne ressemble à cette délicieuse brunette...

Et immédiatement, cette question s'imposa.

– De qui donc est-elle la fille ?

Était-ce une parente ?

Forcément une proche parente, puisqu'elle était en grand deuil et marchait en tête de la famille.

– Du côté de ma belle-sœur, peut-être ?

Mais non ! ce ne serait pas une proche parente, alors.

– Elle n'aurait pas tenu cette place... Et elle a assisté à la lecture du testament !

À quel titre ?

– Une filleule de ma mère, sans doute ?

Une certitude s'imposa à lui :

– Elle ne peut être que du côté de ma mère, puisque mon oncle est parti avec elle.

Il s'amusa de son ignorance :

– Je ne vois pas exactement qui elle peut être ?
Ce qui prouve que je n'ai que de très petits aperçus sur les divers membres de notre famille.

Il remit en place les deux photographies.

Et son esprit ramené à un autre point de vue :

– Il faut un deuil pour que les familles se retrouvent, à peu près au complet... Pourquoi donc, dans la vie, néglige-t-on ainsi ses parents ? Voici une gosse qui, certainement, est de mes proches... et je ne suis pas fichu de mettre un nom sur son visage !

Il lui fut agréable de supposer que, elle, au moins, le connaissait.

– Elle s’est occupée de moi à mon arrivée, comme si dans la maison elle était avec moi sur un pied d’égalité.

Cette constatation lui faisait plaisir. Pour excuser son ignorance, il se disait :

– Elle a entendu parler de moi très souvent, probablement. Tandis que cette gamine n’était peut-être qu’un bébé lors de notre précédente rencontre.

Et comme la cloche du dîner sonnait, il gagna la salle à manger où son couvert était mis, seul sur une toute petite table auprès du feu.

II

Avant de s'asseoir, Philippe regarda l'unique couvert.

– Seul ! Personne n'est resté, alors ! fit-il à mi-voix.

Derrière lui, impeccable, le vieux Carolin tenait la chaise prête.

– Non, monsieur le comte, personne n'est demeuré. Ils avaient tous hâte de s'éloigner.

– Cette maison est d'un vide, mon pauvre Carolin ! D'un vide...

– Oui... la maison n'est pas encore accoutumée à se passer de maîtresse.

– Je pense que vous allez tous demeurer en place, ici ? Il ne faut pas abandonner les vieux murs, mon brave ami.

– Monsieur le comte peut compter sur mon dévouement... où irions-nous, d'ailleurs, nous, les

vieux ? J'ai vu grandir monsieur Philippe et son frère, je ne saurais me passer de vous voir.

– C'est vrai que je ne resterai pas longtemps ici.

En parlant, il avait pris place à la table, sans grand enthousiasme.

– Tu peux servir, fit-il. Je n'ai guère faim.

– Monsieur le comte parle de repartir. Louvigny ne serait donc plus habité ?

– Quelques semaines par an, peut-être. Je ne sais quelles dispositions seront prises par l'héritière.

– Ce n'est donc pas Monsieur le comte qui reste le maître, ici ?

– Heu ! mon vieux ! À peine le prince consort ! En principe, Louvigny appartient à ma femme, à ma nouvelle femme.

– Ce qui est à M^{me} la comtesse est à Monsieur le comte, fit l'homme avec philosophie.

– En l'occurrence, Carolin, je crois que tu n'as pas raison. C'est à voir... c'est à voir !

Le potage servi, le flacon de vin débouché, le vieux serviteur demeura debout auprès du jeune homme.

– J’ai mis la table comme M^{me} la comtesse désirait qu’elle soit mise quand elle mangeait ici. Elle préférait ce petit coin, elle se disait perdue à la grande table.

– Comment ? Ma mère, si fidèle à l’antique cérémonial, avait changé ses habitudes ?

– Ah ! non. Jamais la mère de Monsieur n’aurait consenti à manger ici... comme ça !

– Mais tu dis que...

– Je parle de M^{me} la comtesse... de la petite comtesse, comme disaient tous les familiers de M^{me} votre mère.

Philippe, de surprise, avala de travers et faillit s’étrangler.

– La petite comtesse... la petite... De qui parles-tu ?

– De M^{me} d’Armons, M^{me} Philippe d’Armons !

– Comment, tu la connais ? Elle est venue ici ?

– Plusieurs fois. Même que chacun l’aimait bien et était content de la voir arriver.

– Ma femme !

– Dame, monsieur Philippe... votre chère maman ne ratait aucune occasion de se rencontrer avec sa belle-fille.

De front de Philippe se rembrunissait visiblement.

On allait donc encore lui parler de cette femme !

De vieux Carolin était l’homme de confiance de la défunte comtesse. Celle-ci avait dû le charger de quelque mission vis-à-vis du jeune comte.

Philippe en prit soudain son parti : mieux valait entendre tout de suite ce que le serviteur avait à dire, sinon ça serait à recommencer le lendemain.

Il repoussa son assiette où la moitié du potage restait encore.

Et s’enfonçant sur sa chaise, redressant la tête vers le vieux, il jeta brusquement :

– Allons, vas-y. Qu'est-ce que ma mère t'a recommandé de me dire ?

– Mais rien, Monsieur le comte, bredouilla le vieillard effaré de l'air de Philippe. M^{me} la comtesse ne m'a chargé d'aucune commission.

– Tu me parlais de ma femme ?

– Qui est bien la plus digne et la plus douce créature que la terre ait portée.

– Vraiment ! fit le comte avec ironie. Tu as trouvé ça tout seul ?

Le vieillard hocha la tête :

– Je vois que je suis maladroît dans mes paroles. Que Monsieur le comte se renseigne, chacun lui dira que la petite comtesse, c'était du soleil dans la vieille maison... elle avait toujours un mot aimable pour chacun.

– Naturellement ! Et ce n'est pas ma mère qui t'a fait apprendre cette leçon ?

– Je dis ce que je pense ; M^{me} la comtesse n'avait pas à me souffler de telles paroles.

– Alors, c'est l'autre, jeta Philippe avec

impatience.

Carolyn regarda le comte avec inquiétude :

– L'autre ? répéta-t-il en tremblant.

– Je parle de la comtesse, la petite comtesse !
Allons, explique-toi ?

– Mais... rien, Monsieur le comte. Je retire toutes mes paroles, personne ne m'a chargé de parler à Monsieur le comte.

– Aucune commission, ni recommandation ?

– Rien, rien !

– Vraiment !

– C'est-à-dire...

– Ah ! nous y voilà !

– Quand Madame est partie, tantôt...

– Comment, tantôt ?

– Dame, oui, tantôt ! après la cérémonie...

– Elle était donc ici ?

Il y avait tant de surprise dans cette exclamation que le serviteur resta interdit.

– Allons, réponds. Elle était ici ?

- Oui, monsieur le comte.
- C’est singulier ! Cette idée qu’elle pût être ici ne m’était pas venue.
- C’était sa place, tout de même, monsieur Philippe.
- Évidemment, oui. Mais je n’ai pas pensé à ça ! Et alors ?
- Je ne sais plus ce que je disais à Monsieur le comte.
- Quand elle est partie, elle t’a chargé d’une commission pour moi.
- Oh ! ça non. Je le jure !
- Voyons, tu viens de dire que quand elle est partie...
- Tantôt.
- Oui... Eh bien tantôt ?
- Elle m’a recommandé de m’occuper de Monsieur.
- De t’occuper de moi ?
- De ne pas le laisser seul avec ses tristes

pensées... de servir Monsieur, ici, pas à la grande table... Enfin, de faire comme quand Monsieur était petit... pour que vous ne vous sentiez pas trop seul...

– Ah bah ! que d'attentions ! fit-il ironique. Que de sollicitude !

Et levant les yeux vers le vieil homme :

– Alors, c'est grâce aux ordres de M^{me} Darteuil-d'Armons que tu me tiens compagnie, ce soir ?

– Oh ! monsieur Philippe, même si votre... si M^{me} la comtesse ne me l'avait pas recommandé... je n'aurais pas pu résister au besoin de vous offrir mes services... de vous demander de vos nouvelles. J'étais là à votre naissance, monsieur Philippe, et je vous ai appris vos premiers pas avec défunte ma femme qui était chargée de vous promener quand dame Lucas était occupée auprès de votre mère.

– Je ne l'oublie pas, mon vieux Carolin, fit Philippe, remué par cette évocation, en cette fin de journée si fertile en émotions de toutes sortes.

« Et je suis content que tu sois là, reprit-il sur le même ton amical. Tu as raison, je me sens bien seul ce soir !

– M^{me} la comtesse n'aurait pas dû s'éloigner... que Monsieur le comte me pardonne cette remarque, mais ce soir, c'était trop tôt.

– Ça vaut mieux ! Je t'assure que c'est préférable...

Un silence pendant lequel Philippe songea quelle gêne il y eût eue entre eux, si elle n'avait pas eu la bonne idée de repartir au plus vite.

Il y eut une allée et venue de serviteurs apportant la suite du dîner.

Puis, quand il furent seuls, à nouveau, Philippe demanda :

– Elle est arrivée ce matin ?

– C'est de M^{me} la comtesse que Monsieur parle ?

– Oui. C'est ce matin ?

– Oh ! Madame n'a pas quitté le château depuis dix jours.

– Tous les deux, sous le même toit, je ne l’ai pas aperçue.

– Oh ! il est forcé que Monsieur Philippe lui ait causé : elle s’est occupée de tout.

– Je ne l’ai pas même vue !

– Tout de même, monsieur, c’est elle qui conduisait le deuil.

Philippe s’étonna véritablement cette fois :

– Je ne vois pas laquelle donc ?

– Elle faisait vis-à-vis à Monsieur le comte, à la porte de l’église et au cimetière.

– Je n’ai pas fait attention.

– La petite brune.

Il sursauta :

– Quelle petite brune ?

Il avait jeté cette question presque avec colère.

C’est que ce qualificatif de petite brune évoquait pour lui la délicieuse enfant qui avait si longtemps retenu son attention.

Et comme la femme qui portait son nom

n'avait aucun rapport avec cette jolie fille, l'idée du rapprochement que forçait cette description de la petite brune lui faisait l'effet d'un sacrilège.

Le domestique ne devina pas ce qui se passait dans l'âme du jeune homme.

– Monsieur avait tellement de chagrin, ces jours-ci, qu'il n'a rien remarqué, rien vu.

– Oui, ma pensée était loin de M^{me} Darteuil-d'Armons.

– C'est pas étonnant après un coup pareil !

Mais les idées de Philippe avaient évolué vers l'enfant brune.

– Tu parlais, tout à l'heure, de petite brune. Il y en avait une ici, ces jours-ci, qui était bien jolie et que je n'ai pu identifier... Je l'avais prise pour l'aînée de mes nièces et je crois que je m'étais trompé.

– Ces demoiselles Charles d'Armons sont venues avant-hier, veiller leur grand-mère. Ce matin, elles ont assisté aux funérailles pour repartir aussitôt auprès de leur mère malade.

– Justement, il ne s'agit pas de l'une d'elles.

Alors, dis-moi, cette jeune fille brune, si jolie ?
Des yeux noirs immenses. Elle était en grand deuil. Tu ne vois pas ce que je veux dire ?

– Une toute petite ?

– Oui, une enfant encore.

– Oh ! non, une femme !

– Une jeune fille charmante.

Le vieil homme regarda son maître avec hésitation.

– Dame... je ne vois pas... à moins que ce ne soit M^{me} la comtesse.

– Je te dis une enfant délicieuse... une vraie Tanagra !

C'était au tour du domestique d'être surpris.

Il se gratta la tête, embarrassé :

– C'est peut-être de la jeune dame qui est partie avec M. de Louvigny que Monsieur le comte veut parler ?

– C'est ça, c'est elle ?

– Eh bien... c'est la même !

- La même !
- M^{me} la comtesse...
- Quelle comtesse ?
- Celle de Monsieur le comte... M^{me} Philippe d'Armons, quoi !
- Tu dis !

Brusquement, Philippe s'était dressé. Dans un sursaut, tout son être physique et moral rebondissait contre la supposition invraisemblable.

– Je n'en vois pas d'autre, expliquait lentement le domestique, qui voyait le visage du jeune homme se décomposer. Non, bien sûr, je ne me trompe pas. L'oncle de Monsieur le comte est partie avec la femme de Monsieur, M^{me} Myette, quoi !

– Tu te trompes, mon ami ! Tu confonds ! Cette petite n'est pas ma femme, ça n'a jamais été la comtesse.

– C'était elle que notre défunte maîtresse disait être sa belle-fille...

– C’est impossible !

– Faut croire que c’est bien elle puisque M. Charles l’appelle sa sœur et que toute la famille la considère comme la femme de Monsieur Philippe.

– Ma femme !

– Même tantôt devant le notaire, elle était présente avec les deux enfants de la morte.

Il y eut de l’égarement dans les yeux de Philippe.

Cette fois, il commençait à comprendre... il entrevoyait l’effarante vérité.

C’était comme si une main de fer s’était agrippée à son col, comme si des griffes acérées avaient fouillé dans sa poitrine pour y écraser le cœur.

Il dut garder le silence durant quelques minutes.

Dans son cerveau, des pensées de toutes sortes se heurtaient tumultueusement.

Mais celle qui tintait le plus en grelot affolant,

c'était le souvenir des paroles prononcées après la lecture du testament.

Ses mains, dans un geste éperdu, se portèrent à sa tête où la congestion menaçait.

– Je n'en reviens pas, fit-il enfin, la voix blanche. Cette personne ne ressemble pas à la femme que j'ai épousée... et je ne crois pas qu'un pareil changement soit possible en deux ans et demi.

– Je ne peux affirmer que ce que disait notre chère maîtresse.

– Oui, Carolin, tu es sincère et j'ai confiance en toi. Mais je crois que nous nous comprenons très mal. Notre pensée s'égare, tu me parles d'une femme et je pense à une autre. Monte au premier, va dans la chambre de ma mère ; sur la commode, il y a des photographies. Si celle de ma femme, de ma seconde femme, s'y trouve, descends-là.

– Oui, monsieur Philippe, le portrait de la petite comtesse y est. Je vais vous le ramener, tout de suite.

Pendant que le serviteur s'éloignait, Philippe s'accouda sur la table.

Il avait la sensation d'un grand vide autour de lui. Une catastrophe planait, à l'entour, sans qu'il se sentît le pouvoir de faire un geste pour échapper au péril.

— Mon Dieu ! si c'était vrai ! fit-il dans un gémissement.

Sans sa ridicule attitude de l'après-midi, avec quelle joie il eût accueilli un pareil coup de théâtre !

Mais il ne voyait que l'irréparable sottise, la démoralisante erreur.

Myette Darteuil, jolie, lui apparaissait comme un châtiment inéluctable.

Il sentait comme un vent de folie ravager son cerveau à l'idée des mots lapidaires dont il avait cinglé la jeune femme.

Et voilà que celle qu'il méprisait se révélait à lui de cette manière.

— Ah ! non, pas elle ! Mon Dieu, ne permettez pas que ce soit elle, puisque publiquement, je l'ai

répudiée et insultée !

– Voilà, monsieur le comte.

Le regard égaré de Philippe rencontra les yeux dévoués de Carolin. Il y lut sa condamnation.

– C’est elle, n’est-ce pas ?

– Que Monsieur le comte regarde.

Sa main tremblante prit le cadre que l’autre tendait.

Il n’avait plus besoin de regarder. Au frémissement de tout son être, il savait bien quelle image souriait entre ses doigts.

– Myette ! fit-il. Myette d’Armons !

Pour la première fois, sur ses lèvres, ce nom sonnait avec douceur.

– Et cette femme-là, tu dis que...

– C’est M^{me} la comtesse.

– Ma femme ! fit-il comme en un rêve.

– La femme de Monsieur le comte.

Philippe regardait le portrait.

Une griserie lui venait devant le radieux

visage.

Ses yeux rivés sur ceux de la photo, il essaya de retrouver l'expression qu'ils avaient dû avoir tantôt.

Son oncle avait dit :

– Tu blasphèmes ! On ne saurait être plus ridiculement maladroit...

Elle souriait... doucement... malicieusement... avec ironie... avec mépris ? Il ne savait plus ! Elle souriait, c'est tout ce dont il se souvenait.

Et dans le salon austère, devant le notaire ?...

Il avait parlé de remariage monstrueux avec une femme impossible... cet être de cauchemar et d'hallucination... petite chose informe et hideuse, avait-il précisé.

Elle avait encore souri, ce même sourire mystérieux du portrait.

– Ce mariage devrait être rompu, avait-elle affirmé.

Il eut un éclat de rire qui ressemblait à un sanglot.

Allons, à quoi bon analyser tout ça ! Il avait joué et perdu. Qu'il fût beau joueur jusqu'au bout.

– Oui, ce mariage devait être rompu. Sa mère lui avait écrit un jour que Myette Darteuil offrait des millions en faveur de la liberté. Donc, même sans la scène ridicule de l'après-midi, son mariage ne tenait pas debout !

Est-ce qu'il y avait quelque chose de changé entre eux ?

Laide ou jolie, il avait tenu à ce que Myette fût une étrangère pour lui...

Elle l'était, voilà tout... elle le resterait, c'était logique !

Mais l'image qui souriait devant lui n'avait pas un air rébarbatif. Elle était la jolie brunette qu'il avait admirée, tous ces jours-ci !

Et dans son sourire, elle semblait dire :

– Ne crois-tu pas qu'on aurait pu être heureux, tous les deux ?

Il eut un nouveau rire... plus bref, plus âpre.

– Elle est jolie, ma femme ! fit-il enfin, parlant haut sans s'en rendre compte.

– Ah ! sûrement. Elle est jolie, la petite comtesse !

La voix du vieillard le fit tressaillir.

Il le regarda et, soudain, dans un besoin de confiance, il expliqua :

– Mon pauvre vieux, il y a de quoi en devenir fou ! C'est épouvantable ! Je ne l'ai pas reconnue et personne ne m'a crié casse-cou !... Je lui ai dit des choses... c'est une véritable catastrophe !

– Monsieur Philippe aura parlé de... de M^{me} Jacqueline ?

– Oui, un peu... mais si ce n'était que ça !

– Peut-être à cause du testament de M^{me} la comtesse ?

– Oui, aussi, mais c'est plus terrible encore !

– Diable ! Monsieur le comte écrivait quelquefois des lettres très âpres à sa mère. Que Monsieur Philippe me pardonne de savoir, mais M^{me} la comtesse me disait quelquefois... ses

soucis.

– Eh bien ! Carolin, figure-toi que j'en ai dit, tantôt, cent fois plus que je n'en ai jamais écrit.

– Et... et ce soir, Monsieur Philippe se dit... Monsieur le comte trouve... enfin, Monsieur estime que la petite comtesse n'avait pas à entendre... à apprendre... à...

– Mais elle ne méritait aucun de mes griefs, mon pauvre vieux !

– Parce qu'elle est jolie ?

– Parce que c'est elle... elle justement ! Si c'était une autre, aussi jolie, aussi agréable, car il y en a de jolies femmes sur la terre, on en rencontre souvent...

– Alors, si c'était une autre ?

– Eh bien ! ça me serait égal d'avoir parlé. Au contraire, je trouverais ça très drôle ; j'en rirais, je crois !

Le regard du vieillard se posait tout attendri sur Philippe.

– Oui, avec une autre, ce serait amusant, fît-il.

– Infiniment... Dire à une jolie femme qu'elle est hideuse et informe est vraiment plaisant puisque son miroir lui dit le contraire.

– Mais avec la femme de Monsieur le comte...

Le visage du jeune homme se contracta à nouveau :

– Avec Myette... et Myette sous cette enveloppe (il désignait la photo), ce n'est pas pareil. Voici trois jours que j'ai cette enfant sous les yeux, elle était délicieuse et je suis navré de ma maladresse, de ma ridicule maladresse.

– Et c'est tantôt que Monsieur Philippe... après l'enterrement ?

– Dans le salon, devant le cénacle réuni !

– Ça n'est peut-être pas aussi grave que Monsieur le pense...

– Comment cela ?

– C'est avant de monter en voiture que M^{me} la comtesse m'a dit de bien soigner Monsieur le comte et de ne pas le laisser tout seul, ce soir... Il faut croire qu'elle n'en voulait pas tellement à Monsieur de ce qu'il avait dit puisqu'elle pensait

à son bien-être en s'éloignant.

Le jeune homme parut frappé par la remarque du serviteur. Il demeura songeur, un moment ; puis, il eut à l'adresse du portrait un sourire un peu attendri.

– Allons, tu as raison ; elle est peut-être moins cruelle que je ne le mérite.

Et brusquement, tendant son verre :

– Donne-moi un plein verre de vin. J'ai de la fièvre ce soir et ce serait si bon de s'étourdir pour ne plus penser.

Le vieillard obéit avec empressement, mais le verre demeura plein.

Le coude sur la table, les yeux rivés dans le vague, Philippe poursuivait quelque fugitive vision, peut-être celle d'un grand vieillard penché vers une minuscule compagne, à qui, lui Philippe, il avait dit :

– Amusez-vous bien, je vous passe le morceau... bon appétit... vous serez accueilli comme un dieu... et croyez bien que c'est sans regret, sans jalousie, que je vous cède ma place...

Et la vision de ce festin, cédé à un autre, devait comporter des tableaux plus ou moins attrayants, car sur le visage mobile du jeune comte, un pauvre sourire amusé succéda à un froncement de sourcils, bientôt effacé par un pli d'inquiétude qui s'acheva en douloureuse grimace.

III

Dès son réveil, le lendemain matin, après une nuit plutôt agitée, Philippe manda auprès de lui l'homme de confiance de sa mère.

– Carolin, tu vas me donner quelques renseignements. La petite comtesse était ici depuis combien de jours ?

– Une douzaine, environ.

– Qui l'avait informé de l'état de santé de ma mère ?

– L'oncle de Monsieur, par dépêche.

– En arrivant, d'où venait-elle ?

– De Paris.

– Chez qui, à Paris ?

– Elle y habite seule.

– Comment ? Elle a un domicile ?

– Oui. Notre chère maîtresse est descendue

chez elle, quelquefois.

Philippe réfléchit.

– Il me semble, en effet, que ma mère m’a parlé de ça... je rechercherai dans ses lettres. Il y a déjà quelques mois ?

– Oh ! un an, au moins !

– En effet... peut-être un an ! Connais-tu l’adresse ?

– Monsieur la trouvera dans le bureau. M^{me} la comtesse, qui avait un peu perdu la mémoire, prenait soin de noter tous les renseignements.

– Bon, et...

Le comte hésita ; puis, soudain :

– Et sur ma femme, sur sa vie, ne connais-tu rien de particulier ?

– Sur Madame ?

– Sur sa moralité, son genre d’existence ?

Gêné, le serviteur s’excusa :

– Monsieur le comte pense bien que je ne me permettrais pas...

Mais Philippe l'interrompt :

– Écoute, Carolin. J'arrive d'Égypte après trente mois d'absence. Je ne sais rien, je ne suis au courant de rien. Si ma mère était là, elle m'apprendrait ce que je dois savoir. À son défaut, qui veux-tu que j'interroge ?

– Je suis l'humble serviteur de Monsieur le comte.

– Ma mère te tenait au courant de bien des choses ?

– Que Monsieur m'interroge.

– Tu as vu, hier, combien, involontairement, je me suis rendu ridicule auprès de la comtesse. Je ne l'ai pas reconnue et j'ai péché par excès de franchise. Demain, ignorant quelque autre chose, je puis commettre de nouvelles bévues. Parle-moi de ma femme, puisqu'en dépit de mon éloignement, malgré mes aspirations, le lien conjugal subsiste. Que je connaisse un peu, au moins, celle qui porte mon nom !

– Je l'ai dit hier à Monsieur le comte, M^{me} d'Armons pensait le plus grand bien de sa belle-

fille.

– Son caractère ?

– Très gai, je crois... Madame s'était un peu inquiétée parce que la petite comtesse était mondaine... son nom figurait dans les journaux... elle devait être de toutes les fêtes, à Paris.

– En effet, j'ai reçu, en Égypte, des articles soulignés.

– Je crois que M^{me} la comtesse ne s'effrayait pas beaucoup de ces chroniques. Elle disait souvent : « Ma belle-fille est jeune ; il faut que jeunesse se passe et la chère enfant a un tel arriéré de gaieté à rattraper ! »

– Donc, ma femme essayait de regagner le temps perdu ?

– Je ne crois pas que notre petite comtesse ait fait grand mal en s'amusant : il y a tant de pureté dans ses yeux.

– Inutile de la défendre : je ne l'accuse pas.

Le ton bref du jeune homme rendit muet le vieillard, mais Philippe reprit son interrogatoire :

– Ses relations ?... des noms ? Ma mère n’a jamais cité un nom ?

– Si, la baronne de Montavel. M^{me} Myette a voyagé, avec elle, durant de longs mois, en France et à l’étranger.

– Cette baronne est jeune ?

– Non, plutôt vieille. Elle a un fils... ou un petit-fils : Robert de Montavel, un monsieur très bien. M^{me} la comtesse estimait beaucoup la baronne.

– Et le fils ?

– Je crois que c’est lui qui conseillait à M^{me} d’Armons de demander le divorce... Monsieur Philippe doit savoir que sa femme a souhaité...

– Oui, reprendre sa liberté. Et ma mère disait...

– L’année dernière...

– Il y a quelques mois... que ce jeune homme... ?

– Aurait accepté avec bonheur la succession de Monsieur le comte.

Philippe encaissa le coup sans qu'un muscle de son visage tressaillât. Cependant, dans sa poitrine, son cœur soudain donnait de grands coups précipités :

— Et ma mère ne s'inquiéta pas de ce M. de Montavel ?

— Non. Il dut quitter son aïeule ; M^{me} Myette prit un domicile, elle organisa sa vie, libre, indépendante, mais très fière, disait votre mère.

— Le domicile de Paris coïncidait peut-être avec l'éloignement de ce monsieur, murmura Philippe, en aparté.

— Je ne crois pas que quelqu'un ait pesé sur le désir d'indépendance de M^{me} Myette, insista le vieux serviteur. M^{me} la comtesse affirmait que sa belle-fille était irréprochable sous tous les rapports.

— Ma mère était très indulgente.

— Non, Madame était très sévère sur la conduite des siens... et elle adorait sa belle-fille, qui unissait à tant de candeur et de jeunesse, une vie parfaite de mondanité et de dignité.

Un sourire illumina le visage de Philippe.

– Ma femme a su surtout ensorceler tout le monde !

Il était heureux des affirmations du vieux domestique, mais au fond de lui-même, le soupçon subsistait.

– Monsieur Philippe pourrait obtenir d’autres renseignements auprès de Martine Boulin, la vieille nourrice a suivi longtemps les évolutions de notre petite comtesse.

– En effet.

– Monsieur pourrait aussi aller au Pic de Montavel.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Le château de la baronne. M^{me} Myette y est demeurée assez longtemps et c’est là que M^{me} Jean d’Armons est allée la retrouver.

– Je verrai là aussi. Et c’est tout ? Tu ne vois rien d’autre chose à m’apprendre ?

– Non, vraiment. Et je serais navré qu’un mot de ma part ait pu nuire à M^{me} la comtesse... Si

j'osais me permettre, je dirais à Monsieur le comte...

– Quoi donc ?

– Que puisque notre chère maîtresse estimait sa belle-fille impeccable et irréprochable, il vaudrait mieux ne pas chercher...

– Achève, voyons ! Tu sais quelque chose ?

– Non, oh ! non. Je ne sais rien. Je ne suis qu'un vieil âne de si mal m'exprimer, mais il me semble qu'un jeune mari, qui a peut-être des torts, ferait mieux de chercher des points de rapprochement plutôt que des raisons de séparation.

Philippe haussa les épaules et lentement :

– Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver des points de rapprochement.

– Oh ! Monsieur le comte n'a qu'à vouloir...

– Alors, c'est que, probablement, je ne veux pas.

– Ce n'est pas à faire, ça, monsieur Philippe, affirma gravement le vieux serviteur.

– En revanche, poursuivit Philippe sur le même ton, je crois que ce serait très élégant, maintenant... maintenant que je sais que ma femme est jolie... oui, ce serait un beau geste de lui offrir sa liberté, cette liberté que je lui refusais, il y a un an, quand je la croyais laide et désagréable.

Il parlait à mi-voix... posément, comme s'il débattait un programme.

– Si l'amour-propre s'en mêle, tout est fichu ! grogna le vieillard, que les réflexions du comte mettaient en révolution.

– Que voudrais-tu donc qu'il y ait, entre la comtesse et moi ?

– De l'amour, tout simplement.

Philippe eut un sourire désenchanté :

– Impossible, mon pauvre vieux : ma femme me déteste.

– Oh ! Monsieur n'est pas de ceux à qui une femme reste insensible !

– Si, quand il s'agit d'une question de principe... et celle-ci est aussi ancrée en ma

femme que l'était en moi mon dégoût d'elle jusqu'à ce jour.

– Mais, monsieur Philippe, qu'est-ce qui peut vous faire supposer une pareille chose ?

– Une lettre... une simple lettre qu'elle m'a écrite, il y a quelques mois. Je l'ai relue, cette nuit, cette lettre-là, et je t'assure, mon vieux Carolin, qu'elle ne laisse guère d'espoir à un accommodement.

– Madame ne connaissait pas Monsieur le comte quand elle l'a écrite, tandis qu'hier, en quittant Louvigny, elle s'inquiétait du bien-être de Monsieur.

Le comte donna une tape amicale sur l'épaule du vieillard :

– Tu remonterais le moral à un moribond. Je ne demande pas mieux que de voir tout s'arranger selon les désirs de ma chère maman, sois en certain !

« Seulement, j'envisage fortement l'échec et, comme tu es un bon vieux serviteur que je ne veux pas leurrer, je te préviens de ne pas trop

t'illusionner sur les succès de ton jeune maître !

– Ah ! monsieur Philippe, je fais des vœux...

– Oui... Eh bien ! fais ma valise, surtout ! Je pars tout à l'heure !

– Déjà !

– J'ai tout un programme à réaliser.

– Monsieur va chez son oncle ?

– Qu'irais-je y faire ?

– M^{me} Myette y est.

– Raison de plus pour aller... ailleurs !

– Et Monsieur le comte reviendra ?

– Un jour, peut-être !

– Comment, Monsieur s'en va pour longtemps ?

De jeune homme eut un vague geste d'ignorance :

– Ma mère n'est plus là, fit-il tristement.

Après réflexion, il ajouta avec un sourire :

– Et ma femme n'y est pas encore.

Une heure après, Philippe prenait le train à la gare voisine du château.

Comme le vieux Carolin, qui avait tenu à l'accompagner au train, l'installait dans son compartiment, Philippe le saisit affectueusement par les épaules :

— Souhaite-moi bonne chance, mon vieux ! Je sais à peine ce que je vais chercher, mais je sais moins encore ce que je vais trouver. Je crois, tout de même, que si elle y consent, tu me reverras bientôt ici. Sinon, dis-moi adieu... je t'écrirai de l'autre bout du monde !

Les yeux du serviteur se noyèrent de larmes :

— Monsieur Philippe, oh ! ce n'est pas possible : ne plus vous revoir !... Bon sang ! être impuissant à empêcher ça ! Si M^{me} la comtesse était là...

— Ma mère ne pourrait rien contre la destinée : j'ai quitté la France pour fuir une femme que je ne voulais pas connaître... peut-être vais-je aller plus loin encore, pour fuir son souvenir parce que je l'ai connue. Allons, embrasse-moi, mon vieux,

et sauve-toi. Voilà le train qui part.

– Au revoir, monsieur Philippe. Écrivez-nous.

– Au revoir, Carolin. Et garde ma place à Louvigny.

– Monsieur peut y compter.

Par la portière, Philippe voit le vieux serviteur s'essuyer les yeux et se moucher fortement. Alors, il lui fait un dernier geste d'adieu.

Puis, se rejetant un peu nerveusement à sa place, dans le compartiment, il pense, en se mordant les lèvres :

– Est-ce la mort de ma mère... ou ma rencontre avec la comtesse ? Jamais, je n'ai été autant émotif que depuis deux jours ! Je ne me reconnais plus, j'ai cru que j'allais pleurer en disant au revoir au vieux Carolin.

IV

Quand le comte fut parti, le vieux serviteur revint songeur au château.

Il avait la vague intuition que les choses n'iraient pas au gré de ses désirs, à moins que lui-même ne s'en mêlât.

Et après une demi-heure d'hésitation, Carolin donna l'ordre au chauffeur de préparer l'auto pour le conduire chez l'oncle de Philippe.

Il n'était pas encore midi, quand le vieil homme arriva à la gentilhommière de Serge de Louvigny.

Et, tout de suite, il s'informa de la petite comtesse.

— M^{me} d'Armons est dans la serre, à choisir des fleurs, lui répondit Laurent, le valet de chambre, qui était accouru au bruit du klaxon de l'auto.

Carolin se dirigea vers le bâtiment vitré que

l'autre lui désignait, de loin.

– Pourvu qu'elle y soit seule ? songeait Carolin, qui se sentait subitement embarrassé et regrettait presque d'être venu. Comment, diable ! va-t-elle prendre ma démarche ?

Il se grattait la tête, véritablement mal à l'aise d'être là.

– Évidemment, si je l'avais rencontrée par hasard, ce n'était pas pareil ! On parle... un mot en amène un autre... et finalement, on sort ce que l'on veut dire ! Mais faire deux heures d'auto pour rejoindre sa patronne et lui dire... Brr ! c'est pas sûr que la petite comtesse ne va pas m'envoyer promener... si même elle ne se fâche pas tout à fait.... Saperlipopette ! je ferais peut-être mieux de retourner d'où je viens, sans la voir...

Mais tout en monologuant ainsi, le bonhomme avait continué de marcher, et quand l'idée lui vint de retourner sur ses pas, la porte de la serre s'ouvrit et Myette apparut, les bras chargés de fleurs.

– Tiens, Carolin ! Que faites-vous ici ?

– J’arrive à l’instant, Madame la comtesse, bredouilla le serviteur.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Ça ne va pas à Louvigny ?

En formulant cette question, Myette pensait au comte qu’elle y avait laissé.

– Tout va bien, balbutia Carolin, en cherchant quelle raison donner de sa présence ici.

Soudain, l’idée surgit en lui. Et avec aplomb :

– Tout va bien, sauf que Madame la comtesse est partie sans donner des ordres.

– Des ordres ? Pourquoi faire ?

– Dame ! pour continuer la vie au château... ou bien pour le fermer et renvoyer les bouches inutiles.

– Le comte d’Armons prendra les décisions nécessaires.

– C’est que M. le comte est parti ce matin, en ne disant rien à ce sujet.

– Comment, parti ? fit la jeune femme tout

étonnée. Où est-il parti ?

– J’ai cru comprendre que le jeune maître avait quelques personnes à voir, en France, avant de repartir.

– Repartir ?

– Je ne sais rien de particulier, mais M. Philippe a parlé de s’expatrier pour toujours.

Le visage de Myette s’altéra un peu.

– Comment ! Philippe comptait repartir pour toujours sans qu’il y eût entre eux la moindre explication... naturelle, en somme ! Décidément, elle était affligée d’un singulier mari... après tant de mauvais procédés vis-à-vis d’elle, allait-il lui faire encore une pareille injure ?

– Il compte s’éloigner pour toujours, dites-vous ?

– Je le crains, Madame la comtesse. J’ai conduit le maître à la gare ; il était taciturne, il avait l’air tout désespéré.

– Mais pourquoi ce subit départ ? Je pensais qu’il allait demeurer quelque temps à Louvigny.

– Je le pensais aussi, murmura le vieillard avec réticence, comme s’il n’osait en dire plus long.

Son attitude inquiéta Myette qui l’interrogea comme il le désirait.

– Voyons, hier, après mon départ, quelqu’un est venu voir le comte ?

– Personne que je sache.

– Alors, une lettre, un télégramme ?

– Non, rien ! M. Philippe a rendu visite à la tombe de sa mère, puis à la chambre de cette pauvre dame. Les photos de la famille l’ont rendu songeur et le soir au dîner, Monsieur manquait d’entrain... surtout quand il a su que Madame était sa femme... il paraît qu’il n’avait pas reconnu Madame... que Madame me pardonne, je dis tout ça, je ne devrais peut-être pas ?

La curiosité de Myette était éveillée et Carolin n’avait plus à l’aiguiser.

– Il ne m’avait pas reconnue, c’est certain ; mais comment a-t-il su ?

– C’est moi, Madame la comtesse.

– C’est vous qui... ?

– Oui ! Je ne pensais pas mal faire. Je n’aurais peut-être pas dû... mais M. le comte voulait tellement savoir... il me posait tant de questions.

– Sur qui ? Pas sur moi !

– Si, sur Madame...

– Voyons, racontez clairement les choses. Je ne comprends rien à votre histoire. Qu’est-ce que Monsieur voulait savoir ?

– Monsieur m’interrogeait sur Madame... c’est-à-dire sur la jolie brunette qui était partie avec son oncle. Il voulait connaître son nom, sa famille...

« Elle avait de jolis yeux ! un teint ! une taille ! un délicieux visage ! Bref, M. Philippe avait trouvé Madame à son goût... il l’admirait sans savoir le lien... Il pensait que c’était une de ses parentes, le plus drôle, c’est que M. Philippe était quasiment tombé amoureux de Madame du premier coup !...

– Oh ! protesta Myette, en rougissant malgré elle.

– Ah ! que si. Il fallait voir le chagrin de M. Philippe quand il a su la vérité. Il avait dit des choses, et encore des choses !... Il était furieux après lui-même, de quoi en devenir fou ! Je ne sais pas raconter ça, moi ! J’ai seulement vu qu’il avait du chagrin, son dîner est resté en plan. Il n’a plus avalé une bouchée. S’informer d’une jolie brunette et apprendre qu’il s’agit de votre légitime... même que c’était à cause de la présence de l’une, si jolie et si attrayante, qu’il avait dit tant de mal de l’autre... pour avoir l’air d’être libre, sans attache, sans rien !

Le bon Carolin brodait et racontait tout ce qui lui passait par la tête, tout heureux de voir le visage de Myette s’épanouir de plaisir.

C’est que rien ne pouvait être plus agréable à Myette qu’un tel récit.

Ses yeux en brillaient de joie !

Enfin, l’orgueilleux Philippe connaissait le vrai visage de celle qu’il avait épousée.

Ce n’était plus un être de cauchemar, une pauvre séquestrée sans soins et sans toilettes.

Maintenant, Philippe savait que celle qu'il avait repoussée et dédaignée était digne d'inspirer de l'amour à un homme.

Myette n'avait jamais osé espérer une aussi belle revanche !

Philippe amoureux d'elle ! Philippe malheureux par sa propre faute, et à cause d'elle. Oh ! la belle vengeance !

Une joie délicieuse l'avait envahie.

Son émotion était si forte qu'elle en eut des larmes aux yeux.

Mais elle ne voulait pas pleurer. C'était trop drôle ! Amoureux d'elle ! Et elle éclata de rire... un rire frais, jeune, tout vibrant de triomphe !

Philippe l'aimait ! Philippe allait souffrir par elle !

Elle se disait :

— Je ne suis pas méchante, pourtant, mais c'est si bon de penser que le comte est malheureux... à cause de celle qu'il méprisait tant.

Elle trouva la vie belle qui lui ménageait une

telle revanche.

Comme l'homme la regardait, interdit par cette joie dont il cherchait à deviner la signification, Myette se ressaisit, ne voulant pas qu'il soupçonnât la cause de sa satisfaction.

Et elle se remit à interroger Carolin. Elle voulait tout savoir et il dut reprendre le récit depuis les premiers mots prononcés par Philippe.

Le vieillard répondait complaisamment, se gardant bien de dire un mot qui pût nuire au comte, mais s'étendant longuement sur tout ce qu'il croyait propre à toucher le cœur d'une jeune femme.

— Voilà, madame la comtesse, termina-t-il, pourquoi j'ai conduit Monsieur à la gare, ce matin, sans qu'il ait songé à me donner des ordres au sujet de Louvigny.

— En partant, il ne vous a rien dit de particulier ?

— Non. Je lui ai dit au revoir. Il m'a répondu que ça dépendrait de Madame la comtesse... avec elle, certainement, sans elle, jamais !

– Oh ! mais c’est du chantage ! fit-elle en riant.

– C’est comme ses dernières paroles lorsqu’il m’a vu bouleversé par un si problématique retour : « On est un jouet entre les mains de la destinée, mon pauvre Carolin. J’ai quitté la France pour fuir une femme que je ne voulais pas connaître... peut-être irai-je au bout du monde pour fuir son souvenir parce que je l’ai connue. »

Ces dernières paroles eurent le don de bouleverser Myette. Elle sentit comme des doigts de fer lui étreindre la gorge, en même temps que des picotements faisaient monter des larmes à ses yeux.

Mais elle ne voulait pas s’attendrir sur le sort de son mari si coupable vis-à-vis d’elle. Pourtant, sa joie était tombée d’un coup. Maintenant, elle avait l’impression qu’une bonne crise de larmes l’aurait soulagée.

Et ne s’expliquant pas la persistance de ce malaise, elle pensa que ce qui la chagrinait, c’était la pensée que Philippe s’éloignant pour toujours, sa proie lui échapperait.

– Vous aimez beaucoup votre maître ?
demanda-t-elle à Carolin.

– Je l’ai vu naître, Madame.

– Et vous souhaitez le voir rester en France ?

– Oh ! Madame, c’est mon plus cher désir !...
Surtout, si le jeune maître venait avec Madame la comtesse habiter Louvigny. Il y aurait encore des têtes blondes au vieux château et des rires joyeux d’enfants dans la petite voiture à âne que je promènerais, comme autrefois, dans les allées du parc.

Bon ! voilà que cette évocation du vieil homme fit encore rouler une larme sur la joue de la jeune femme.

Ah ça ! elle était bien nerveuse, ce jour-là ! La joie de toucher du doigt sa revanche si longtemps attendue lui enlevait tout contrôle sur sa sensiblerie.

Elle se gourmanda elle-même :

– Faut-il que cette histoire te tienne au cœur, ma pauvre Myette. Sois calme, plutôt ! La vengeance est un plat qui se mange froid, et si tu

t'émeus pour un mot de Philippe ou un attendrissement de vieillard, tu seras plus atteinte que celui que tu veux toucher.

Et tout haut, au vieil homme :

– Écoutez, Carolin. Je vous promets d'essayer de retenir ici votre jeune maître, mais il faut que vous m'aidiez.

– Je suis, avec joie, aux ordres de Madame la comtesse.

– Promettez-moi de ne pas dire à M. d'Armons que vous m'avez mise au courant de ce qu'il vous a dit ?

– Ah ! sûrement, que je ne lui dirai pas. Surtout que le jeune maître serait furieux après moi.

– Vous me direz tout ce qui le concernera.

– Oui, Madame la comtesse.

– Et ça aussi, vous le lui laisserez ignorer ?

– Compris... Madame peut compter sur moi.

– Eh bien ! maintenant, mon ami, retournez à Louvigny... tenez le château avec les mêmes

soins que lorsque votre chère maîtresse y vivait. Et attendez les événements en me faisant part de ceux-ci.

– Entendu, Madame la comtesse.

– Au revoir, mon ami. Je suis contente de vous... vous êtes intelligent et je sens que vous avez agi aujourd’hui comme l’aurait souhaité ma belle-mère.

Elle regarda le vieillard s’éloigner. Il était heureux des félicitations qu’elle lui avait adressées et il marchait fièrement comme s’il avait remporté une victoire.

– Sûr ! Monsieur Philippe, vous reviendrez au château ! Il est né malin, le vieux Carolin, et comme l’a dit la petite comtesse, notre pauvre chère dame serait contente de moi...

V

Depuis une heure, Martine Boulin racontait au comte d'Armons *la vie pitoyable* qu'elle avait menée, pendant un an, aux côtés de *Gaby Mérienne*.

– Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Philippe ; elle avait un caractère à part, votre femme ! Renfermée, ironique, orgueilleuse... je n'ai jamais su, au juste, comment la prendre.

– Elle était exigeante ?

– Pas même ! Indifférente, plutôt. Elle vivait presque sans parler. À l'hôtel, en promenade, en voyage, elle avait toujours l'air d'une majesté exilée dans la lune !

– Comment cela ? fit le jeune homme un peu interloqué.

– Évidemment ! Elle ne paraissait voir ni entendre personne. Il fallait toujours attirer son

attention pour obtenir une parole de sa bouche.

– Mais alors...

– Alors ? Elle répondait lentement, doucement, avec une affectation de courtoisie et de lassitude qui me faisait bouillir.

– Jusqu’ici, je ne vois pas ce que cette attitude pouvait avoir de répréhensible.

– Ah ! monsieur Philippe, vous dites comme votre chère maman qui se réjouissait de savoir sa belle-fille si hautaine et si réservée.

– Ma mère avait raison.

– Mais vous ne voyez pas le résultat.

– Quel résultat ?

– Tout le monde nous remarquait : nous ne pouvions entrer dans un palace sans que les gens nous suivent des yeux. Et chacun voulait savoir le nom de la jeune femme que j’escortais.

– Elle n’était pas responsable de l’intérêt qu’elle attirait.

– Pas responsable ! Et alors, pourquoi qu’elle s’était fait couper les cheveux ? Pourquoi qu’elle

se mettait du blanc, du noir et du rouge sur la figure ? Elle portait des bas de soie, des robes blanches, des jupes qui cachaient à peine ses genoux. Tout était comme ça !

— Ma femme ne pouvait tout de même pas s'habiller comme toi.

— Non, évidemment, mais une tenue correcte comme M^{me} la comtesse !

— Je ne vois pas Myette vêtue comme ma mère, fit-il avec un peu d'impatience.

Puis, comme Martine, vexée de cette contradiction, pinçait les lèvres, le jeune homme se pencha vers la vieille femme et, conciliant :

— Tu ne me parles pas de ce M. Robert de Montavel qui devint un familier.

— Ah ! ce gamin qui prenait des airs d'homme. Il faisait de profondes courbettes devant elle. Il lui baisait le bout des doigts, lui présentait ses hommages. Oh ! il était profondément ridicule !

— Et la comtesse ?

— Elle avait l'air de trouver très bien toutes ces singeries. Elle riait, elle s'amusait. Elle laissait là

livres et promenades dans la lune pour courir avec lui faire du tennis, de la marche ou du ski, selon les circonstances.

– Tous les jours ?

– Ils étaient toujours ensemble : à table, en auto, en canot ou le soir à la danse.

– Mais la grand-mère ? questionna Philippe, dont le sourire s'atténuait.

– Elle en était aussi, naturellement. Ils menaient la vie à trois... C'est alors qu'ils ont parlé de visiter la Tunisie. Je devenais inutile et je suis partie sans que votre femme cherchât à me retenir. Je vous assure que cette baronne de Montavel, dont M^{me} Myette s'était entichée, ne me disait rien qui vaille, avec ses grands airs de protection vis-à-vis de votre jeune dame... comme si je n'avais pas su soigner celle-ci et qu'elle eût manqué de tout...

Philippe réfléchissait.

À travers les récriminations de Martine, il devinait le parti pris. Tous les gestes de Myette avaient été critiqués, disséqués, passés au crible.

Sans le vouloir, dans la croyance de complaire au jeune maître, la vieille nourrice avait dû être effroyablement maladroite.

Et logiquement, il redressait les faits : Myette était certainement irréprochable et rien ne pouvait être relevé contre elle... à moins que ce Robert ?

Ça, c'était le point noir à éclaircir plus tard.

Comme sous cette pensée, son front se rembrunissait un peu, Martine s'inquiéta familièrement :

– Mon pauvre monsieur Philippe, je l'ai toujours pensé... Je l'ai dit plusieurs fois à votre chère maman, cette femme-là jouera un mauvais rôle dans votre vie.

– Pourquoi un mauvais rôle ?

– Elle n'était pas faite pour être comtesse d'Armons.

– Il me semble, au contraire, qu'elle fait une délicieuse petite comtesse.

– Non : elle plane trop au-dessus des autres.

– Dans la lune ! fit-il en souriant.

– Je me comprends ! répliqua la vieille femme.

Elle ajouta :

– Pauvre monsieur, la connaissez-vous seulement ?

L'image souriante de l'enfant brune passa, éblouissante, devant les yeux de Philippe.

– Je l'ai quittée, il y a deux jours... Elle est jolie, fit-il plus bas.

Et tirant de son portefeuille la photo de Myette qu'il avait conservée sur lui, il la tendit à la vieille femme.

– Regarde... pourrais-je souhaiter épouse plus mignonne ?

La nourrice secoua la tête pensivement :

– Vous portez son portrait sur vous, balbutia-t-elle avec pitié. Mon pauvre petit... alors ?... pincé déjà ?

Et hargneuse tout à coup :

– Elle aussi portait le vôtre... celui, paraît-il, que vous lui aviez envoyé !

– Un portrait ?

– Oui, une tête de singe.

– Une tête de... Ah !...

Il venait soudain de se rappeler son stupide envoi.

– Et elle portait sur elle cette image ?

– Oui, en médaillon.

– Mais pourquoi ?

– Ça l’amusait ! À Robert, elle disait mon singe de mari ou mon mari-singe. Ça les faisait rire.

Martine vit les doigts du jeune homme se crispier un peu sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis. Elle ajouta donc avec satisfaction :

– Elle disait aussi qu’elle tenait beaucoup à cette tête de singe parce que c’était l’unique portrait qu’elle possédât de vous. Mais j’ai toujours pensé qu’elle dénaturait ainsi la vérité.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce que dans mon sac à main, à l’intérieur d’un petit portefeuille, je possédais quelques photographies. Un jour, je les lui avais montrées

et elle avait longuement regardé la vôtre... me la demandant même.

– Tu la lui avais donnée ?

– Non ! À ce moment-là, je ne savais pas si cela ne vous aurait pas contrarié... et j'avais bien fait, puisque quelque temps après, elle vous a écrit pour vous en réclamer une et vous avez envoyé l'image du singe.

– J'étais, alors, un fichu imbécile, remarqua-t-il avec conviction.

– Je n'avais pas à être plus intelligente que mon maître.

– Et alors ?

– J'ai donc refusé de me dessaisir de votre portrait. Or, quelques semaines après, j'ai oublié, toute une nuit, mon sac sur un siège de l'hôtel et c'est alors que je me suis aperçue que votre portrait avait disparu.

– Pourquoi supposer que c'était elle ?

– Parce que je le lui ai réclamé et qu'elle m'a éclaté de rire au nez.

– Parbleu !

– Il n’y avait qu’elle que ce portrait pût intéresser et elle n’avait pas l’air de se préoccuper qu’il eût disparu. Je me rappelle que, devant mon mécontentement, elle m’a demandé, en riant de plus belle, si je voulais qu’elle fasse tirer une reproduction de sa tête de singe pour remplacer la photo perdue.

– Elle a d’amusantes répliques, ma femme ! fit le jeune homme, charmé.

– Oh ! vous ne la connaissez pas, mon pauvre petit. C’est qu’elle en a lu des livres : des tas et des tas ! Et des livres de *tout le monde* ! Lamartine, Taine, Bossuet, de... je ne sais plus, moi ! Toute une littérature honteuse qu’elle emploie quand on ne s’y attend pas.

– Non, pas honteuse, voyons !

– Si ! Elle retient tout ce qu’elle lit. Ainsi, à moi, elle me servait toujours des phrases pompeuses... Tenez. Elle me disait souvent : « *Bienheureux les pauvres d’esprit.* » Elle avait lu ça dans un de ses sales bouquins.

– Mais c’est une phrase de l’Évangile.

– Oui-da ! c’était trop vexant tout de même !
Et ni vous ni votre mère ne m’en auriez jamais dit
autant.

Philippe éclata de rire, d’un rire jeune, clair,
presque joyeux. Et s’étant levé, il saisit aux
épaules sa vieille nourrice :

– Ma brave Martine ! Il faut que je
t’embrasse... Bienheureux les pauvres d’esprit...
Tu ne sais pas tout le bien que tu viens de me
faire !...

Il lui plaqua deux gros baisers sonores sur les
joues.

– Seigneur Jésus ! fit la vieille femme, qui ne
savait si elle devait rire ou se fâcher.

Il leva les yeux au ciel, affectant soudain un
profond désespoir.

– Ah ! comme elle en a des défauts, ma
femme !... Comme elle en a ! C’est affolant !

– Hélas ! monsieur Philippe.

– Affolant, je te dis ! Et ce qui est

épouvantable, inimaginable, renversant ! c'est que je les adore, les défauts de ma femme. Myette, ma petite Myette, comme vous avez l'air d'avoir de délicieux défauts !

Et saisissant à nouveau Martine par les épaules, il l'entraîna dans une ronde éperdue, jusqu'à ce que son bonnet de travers, sa respiration coupée, elle tombât assise sur une chaise.

— Non, si c'est permis, hoqueta-t-elle, hargneuse, en rajustant sa coiffe.

Il fut à ses côtés, instantanément câlin.

— Ma petite Martine, ma vieille nounou gâteau, qui as toujours été indulgente au terrible gamin que j'ai été... et que je suis resté ! Tu m'as fait du bien, plus que tu ne le crois. Depuis trois jours, je me rongais d'inquiétude, dans la crainte d'un caractère inconnu que je redoutais d'affronter... devant le mystère redoutable de deux grands yeux noirs, à la fois moqueurs, tristes ou câlins. Maintenant, il me semble que je n'ai plus peur, que j'ai confiance !... Je puis te quitter à présent.

– Déjà ! vous êtes à peine arrivé.

– Et j’ai hâte de repartir ! Allons, ne pleure pas, nous nous reverrons. Tu vas me promettre, ma vieille Martine, de prier pour moi ! Tiens, dis un rosaire, tous les jours, à mon intention. Les anges doivent écouter les prières d’une brave femme comme toi.

Et, après une pause, il répéta avec conviction :

– Oui, dis un rosaire... j’ai joliment besoin que le Ciel arrange mes affaires : je les ai diablement embrouillées.

– Mon pauvre petit monsieur Philippe.

– Ma bonne Martine... Les hommes sont de terribles démolisseurs... Il est souvent trop tard quand ils s’en aperçoivent et qu’ils veulent reconstruire...

La vieille femme le regarda longuement, profondément.

– Je prierai pour vous, promet-elle, gravement. Et de tout mon cœur, je demanderai au Ciel qu’elle ne descende pas de la lune quand vous lui parlerez.

VI

Au Pic de Montavel, à onze heures du matin.

Avec l'hésitation d'un homme qui tente une démarche pénible, Philippe d'Armons descendit de l'auto de louage qui l'avait amené, au bas de l'imposant perron.

Un regard à l'entour lui permit d'admirer la longue bâtisse blanche aux multiples fenêtres qu'un donjon flanquait dans un bout.

Un domestique était venu à sa rencontre.

— M^{me} la baronne de Montavel est-elle ici ?

— Je vais voir, monsieur.

— Dites-lui que le comte Philippe d'Armons sollicite d'elle un entretien.

L'homme s'effaça et Philippe, son chapeau à la main, demeura seul dans le salon d'attente où on l'avait introduit.

Impeccable dans ses effets noirs, l'air réservé, il paraissait infiniment distingué dans cette tenue de deuil qui l'amincissait et l'allongeait plus encore.

Un froufrou de soie derrière lui et une femme apparut, sa chevelure blanche auréolant le fin visage qui avait dû être joli autrefois et que la soixantaine paraît d'un charme infini.

— Madame, j'ai bien l'honneur...

Il s'inclinait profondément.

— Monsieur...

Elle demeurait debout, l'examinant.

— Peste ! fit-elle gracieusement à mi-voix. Le comte d'Armons est infiniment mieux que je ne me l'imaginais.

Elle parlait avec une bonne grâce souriante que son âge autorisait vis-à-vis d'un homme jeune.

Le comte s'inclina, un peu réservé.

— Vous êtes indulgente, madame.

— Non, vous êtes fort joli garçon... Je m'étais

fait de vous un tout autre portrait.

– Celui d'un singe, peut-être ? risqua-t-il en souriant.

Elle éclata de rire et avec une infinie bonhomie ;

– Peut-être, en effet, certaine vision de quadrumane m'aidait-elle à créer une image un peu différente de vous.

– De gros yeux, un nez aplati, des favoris ?

– Non ! Pas si épais, tout de même ! Mettons un visage plutôt congestionné !... de dyspeptique peut-être...

Il encaissa le coup en souriant :

– J'ai de bonnes dents, madame, et n'ai pas trop mauvais estomac.

– Je vois : bon pied, bon œil. Aucune excuse à mauvais caractère. Ma petite Myette a là un mari fort présentable.

Ses yeux n'avaient pas quitté le visage de Philippe, enregistrant les réflexes que faisaient naître les mots.

Son sourire de grande dame nuançait d'indulgence toutes ses paroles et, cependant, sous le ton enjoué, Philippe sentait l'adversaire prête à mordre.

Il était venu, poussé par un besoin invincible de connaître cette baronne de Montavel, qui avait joué un si grand rôle dans la métamorphose de sa femme.

Il voulait aussi entendre parler de celle-ci par une femme de son monde... Carolin et Martine n'étaient que des domestiques, l'un trop optimiste et l'autre trop pessimiste. Il avait besoin de saisir l'opinion de la baronne qui, plus que nulle autre, serait le reflet de Myette.

Et, devant cette femme, malgré sa supériorité d'homme jeune et audacieux, il lui semblait perdre de son prestige. Voilà que dès les premiers mots, il se sentait dominé, percé à jour.

Ce n'était pas lui dirigeait la conversation. Il n'analysait pas, mais on l'examinait ; et contre cet examen, il ne pouvait que se raidir dans sa courtoisie d'homme du monde vis-à-vis d'une femme âgée.

Tout cela, sous le regard de la baronne, il le comprit en quelques secondes.

– Mettez-vous à votre aise, comte, je vous en prie.

Au domestique qu'elle venait de sonner, il tendit son chapeau, ses gants, son pardessus.

Le veston noir, cintré à la taille, le fit paraître plus élancé encore.

Elle répéta, en lui montrant un fauteuil en face d'elle :

– Très bien, le mari de ma petite amie... Il peut plaire à une femme difficile comme Myette.

Cet examen, qui semblait friser l'ironie, l'agaçait intérieurement. Il brusqua :

– Elle est ici, Myette ?

– Non. C'est elle que vous venez relancer chez moi ?

Décidément, les mots de la baronne l'énervaient.

– Je ne me serais pas permis de relancer ma femme chez vous, madame. La comtesse

d'Armons a un domicile où j'espère pouvoir la rejoindre. Je m'informais d'elle parce que, contrairement à mon attente, elle aurait pu être chez vous.

— Contrairement à votre attente ? Vous n'espériez donc pas la rencontrer ici ?

— Non. C'est vous, madame, que j'ai souhaité voir.

Elle eut une inclination de tête gracieuse.

— Infiniment charmée qu'une tête grise soit plus appréciée qu'une brune.

Elle ajouta avec un sourire :

— Je ne pense pas que ce soit là le seul motif de votre visite ; voulez-vous me faire connaître celui-ci ?

Mis ainsi en demeure de s'expliquer, une flamme colora le visage du jeune homme.

— Permettez-moi, madame, de jouer avec vous cartes sur table.

— Je vous en prie...

— Vous êtes au courant de ma situation vis-à-

vis de ma femme.

– Myette m’a surtout parlé de sa situation à elle... la vôtre, elle l’ignorait.

Tant de subtilité déconcerta le comte.

Il était ému, gêné, et n’avait pas, en ce moment, une maîtrise assez grande pour jongler avec les mots.

Il eut l’impression que la baronne jouait avec lui comme un chat avec une souris.

Il reprit, s’efforçant de rester calme :

– Myette ignorait, évidemment... Moi aussi, d’ailleurs, jusqu’à ces derniers jours.

– Je croyais les choses solidement établies entre vous : un mariage qui ne comptait pas... ou si peu ! Une entente mutuelle pour vivre éloignés l’un de l’autre. Pas de divorce, mais un accord parfait pour demeurer étrangers dans toute l’acception du mot. C’est bien ainsi ?

– Oui, jusqu’ici.

– Y aurait-il quelque chose de changé ?

– Hélas !

– Vous m’effrayez ! Serait-il arrivé un ennui à Myette ?

– Pas que je sache.

– Quand l’avez-vous quittée ?

– Le soir... après l’enterrement de ma mère.

– C’est juste ! J’ai appris le malheur qui vous frappait. Myette m’a écrit combien cette perte lui était douloureuse.

– Quand vous a-t-elle écrit ?

– J’ai eu sa lettre hier.

– De Paris.

– Non. Elle était chez un oncle... M. de...

– Serge de Louvigny ?

– C’est ça !

– Elle ne vous parlait pas de moi ?

– Si peu... deux mots en passant !

– Alors, deux mots méchants ?

– Pourquoi méchants ? Myette n’est jamais méchante.

– Parce que, vis-à-vis d’elle, je me suis

conduit comme un mufle.

– Autrefois, mais ça peut s’oublier.

– Non, ces jours derniers.

– Oh ! voyons, monsieur d’Armons, vous, un homme bien élevé !

– Je ne l’ai pas reconnue et j’ai dit des choses... ah ! des choses !

Il avait prononcé ces dernières paroles avec une telle sincérité que le visage de la baronne s’adoucit un peu.

– Racontez-moi ça, voyons. Vous avez, l’un et l’autre, la propriété d’envenimer les choses.

– Moi, oui ! Elle, non... Elle fut irréprochable.

– Ma petite Myette l’a toujours été.

– C’est certain, je commence à le croire.

– Il faut le croire pour l’amour de la vérité.

– Alors, je le crois fermement... pour l’amour de Myette !...

La vieille dame eut un haut-le-corps :

– C’est sérieux, ce que vous dites !

– Tout ce qu’il y a de plus sincère, madame. J’ai vu Myette, pour la première fois, il y a cinq ou six jours, sans savoir qu’elle était ma femme. Il y en a quatre que je sais quels liens m’attachent à elle, et, depuis, je n’ai pu fermer l’œil, la nuit, à la seule pensée que j’ai mis de l’irréparable entre elle et moi.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? C’est que vous paraîsez parler sérieusement ! Le coup de foudre, alors, pour votre femme ?

– Oui, dès le premier regard. Cela doit vous paraître ridicule, n’est-ce pas ?

– Mais pas du tout... au contraire ! Myette possède tout ce qu’il faut pour inspirer l’amour du premier coup ! Et je trouve cela très bien.

– Malheureusement, je l’ai outragée, bêtement, et avec quelle maladresse !

– Myette ne paraît pas du tout, dans sa lettre, avoir de nouveaux griefs contre vous.

– Je vais tout vous expliquer... vous en jugerez... En échange de mon absolue franchise, vous me montrerez la lettre de Myette... j’ai

absolument besoin d'avoir sa pensée intime... Je suis complètement désemparé depuis trois jours.

– Mon pauvre enfant ! Si je puis vous aider ?

– C'est pour vous demander votre appui que je suis venu vous trouver. Vous la connaissez intimement. Vous savez tout de sa vie, de ses pensées. Vos conseils et votre influence me seront précieux.

– De tout mon cœur, je vous promets mon concours... J'ai toujours pensé que le bonheur de Myette était dans une entente avec vous. Elle est faite pour la vie régulière et le foyer familial.

Elle s'enfonça dans son fauteuil pour mieux écouter le récit du jeune homme.

Le visage de Philippe était en pleine lumière. À mesure qu'il parlait, elle pouvait suivre sur ses traits la réalité des sentiments ou des regrets qu'il exprimait.

Au surplus, le comte d'Armons faisait un loyal récit des événements.

Comprenant que sa cause était en fort mauvais état, que ses paroles imprudentes, lors de la

lecture du testament, étaient de véritables injures graves, il était prêt à toutes les réparations en son pouvoir.

Bouleversé, d'un autre côté, par la... révélation foudroyante de la beauté de sa femme ; toutes ses pensées, toutes ses rancœurs subitement chambardées, il n'aspirait qu'à s'humilier devant la grâce souriante de celle qu'il avait méconnue.

Quand il eut achevé son récit, la baronne réfléchit quelques instants.

— Je suis contrainte de reconnaître que c'est plus grave que je ne le supposais.

— Hélas !

— Myette aura mille bonnes raisons de plus de vous en vouloir.

— Vous qui la connaissez ?

— Elle a toujours souhaité se venger de vos dédains.

— Revanche légitime.

— Et, cependant, il est un point en votre faveur.

— Réellement, votre indulgence ne se trompe-t-

elle pas ?

– Non, ce qui plaide pour vous, c’est l’exagération même que vous avez apportée dans vos jugements outrageants.

– Si vous appelez ça un point en ma faveur !

Il hochait la tête avec amertume, mais elle sourit, poursuivant son idée :

– Elle est jolie et vous dites devant elle que votre femme est laide ; vous traitez de cauchemar une vision de jeunesse, de grâce ; c’est tellement exagéré que Myette ne peut pas s’en être fâchée. Elle devait avoir l’impression que vous parliez d’une autre.

– Mon oncle en était outré !

– Parce que vous disiez ces choses devant elle, mais elle voyait bien que vous ignoriez qui elle était ; vos réflexions ne s’adressaient pas à elle, ce n’était pas pour l’outrager que vous parliez ainsi... toute votre rage allait à l’ancienne Myette et non à celle qui était devant vous.

– Le *distinguo* est subtil, mais je ne pense pas qu’il diminue mes torts.

– Hé ! hé ! Je songe que c'est joliment flatteur pour une femme de voir un homme si prévenu contre elle tomber amoureux, du premier coup, à sa vue.

– Myette ne voudra jamais me croire.

– Vous êtes trop joli garçon, comte, pour ne pas faire avaler toutes les couleuvres possibles à une gosse de vingt-trois ans.

Elle souriait indulgemment, forte de son expérience de femme.

Il finit par sourire aussi.

– Évidemment, quand on n'est ni sincère, ni coupable, mais je suis fortement handicapé.

– Malgré tout, connaissant le caractère loyal et droit de Myette, je crois que le mieux est d'aller la trouver, d'avouer vos torts sans trop les excuser et de lui faire connaître la volte-face de vos sentiments.

– Et vous croyez que cela suffira pour la convaincre ?

– Je crois que c'est la meilleure façon d'agir. Quant au résultat, je suppose qu'il sera

sensiblement le même que si vous n'aviez pas soulevé un nouvel incident l'autre jour.

– Les décisions de Myette sont déjà arrêtées ? Vous les connaissez ?

– Elle tenait sérieusement à se venger de vos dédains et il se pourrait qu'elle exagérât un peu son ressentiment pour vous faire souffrir. À vous de démêler la note sensible dans son attitude.

– Voulez-vous me communiquer sa lettre ?

– Il me répugne de trahir sa confiance.

– Elle vous exprime quelque sentiment que vous ne pouvez me faire connaître ?

– Comme vous exagérez tout de suite ! Je constate que, réellement, vous êtes amoureux... Tenez, voici ce qu'elle m'écrit...

Philippe se saisit de la lettre et, plus ému qu'il ne voulait le laisser voir, il alla vers la fenêtre pour la lire.

Tout le début n'était que l'exposé de sa peine à la mort de sa belle-mère.

Puis, elle continuait :

« J'ai vu l'insaisissable Philippe. Il n'a rien du singe, mais je le crois apparenté au tigre : il est altéré de mon sang ! Je l'ai entendu parler de moi sans qu'il soupçonnât le lien qui nous unissait : c'était délicieux !... Combien j'aurais voulu ne pas être sa femme pour pouvoir déchirer avec lui sa légitime ! »

Plus loin, elle ajoutait :

« J'ai eu l'impression que, sans nos maudits liens conjugaux, Philippe et moi nous serions très bien entendus ensemble... Le mariage est l'abomination de la désolation : ça détruit tout ce qu'il y a de meilleur chez l'homme et chez la femme... »

Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il resta songeur un moment. Puis, lentement, il revint vers la baronne.

— Je n'ose pas vous prier de me laisser cette lettre.

Avant même sa réponse, son geste avait parlé.

— Oh ! non. D'ailleurs, qu'en feriez-vous ?

— Le besoin de la relire... Elle vous parle sans

réticences et c'est la seule occasion que j'aie jamais eue de connaître sa pensée intime.

– Eh bien ! si ces courtes phrases vous suffisent, vous n'êtes pas difficile. Je les ai relues trois fois pour essayer de connaître l'impression que vous lui aviez causée.

– Et vous avez trouvé ?

– Pas grand-chose ! Elle raille d'abord, avec indulgence, semble-t-il, votre inimitié pour elle. Puis on dirait qu'elle vous trouve à son goût et accepterait facilement un flirt avec vous si vous n'étiez pas son mari. Mais la dernière phrase détruit tout : il ne reste rien de bon des sentiments que vous pourriez éprouver l'un pour l'autre... Rien de bon, c'est-à-dire la sympathie, la confiance, l'amour, etc. Enfin, je ne sais pas, moi, je trouve qu'elle philosophe à votre sujet, pour ne rien dire... par besoin de parler de vous ou par orgueil de ne pas paraître avoir peur d'aborder la question.

Philippe, qui avait gardé la lettre de Myette entre ses doigts, la rendit à la baronne avec un soupir de dépit.

– Vous aviez raison, sa lettre ne veut pas dire grand-chose.

Il réfléchit quelques instants, puis il ajouta :

– Cela me fait plaisir quand même qu'elle ne se répande pas, contre moi, en récriminations amères, après ma sortie de l'autre jour.

– Je vous ai dit qu'elle n'était pas méchante.

– Cela ne suffit pas à expliquer son peu de ressentiment.

– Voyez-vous autre chose ?

– Ah ! je ne sais pas ! Je souhaite tant qu'elle ne soit pas plus fâchée encore contre moi.

– Je vous répète qu'elle n'a pas dû prendre pour elle vos injurieuses paroles. Voyez comme elle en parle sans amertume.

– Votre confiance me réconforte, madame.

– Très bien ! Je préfère vous voir dans cette disposition d'esprit pour aller vers Myette.

– Je vais vous quitter le cœur moins lourd.

– Mais, pas du tout, vous n'allez pas partir tout de suite. Vous allez déjeuner ici. Un tête-à-tête

avec une vieille femme comme moi n'a rien qui vous fasse peur... et, pour vous en dédommager, je vous ferai cadeau d'un petit album de photographies. Vous y verrez Myette dans toutes les occasions, depuis dix-huit mois.

– Cela me fera bien plaisir.

– C'est pour vous que j'ai réuni cette collection... avec l'intention de vous la faire parvenir. Vous l'auriez déjà, mais, un beau jour, Myette m'a appris l'échange de lettres qu'il y avait eu entre vous deux et j'ai douté...

– Douté de moi ?

– Oui. J'ai craint que ces petites photos n'aient aucune valeur à vos yeux... En Égypte, vous pouviez avoir trouvé des compensations très précieuses... votre exil ne paraissant pas devoir finir...

– Aucune compensation, je vous l'affirme, protesta-t-il.

– Enfin, j'ai hésité, et l'album est resté ici. Vous exprimez de tels sentiments, aujourd'hui, que je le sortirai de mes tiroirs sans le moindre

regret.

– Et je vous en suis reconnaissant.

– Vous verrez Myette avec mon petit-fils. Pendant plus d'un an, j'ai eu deux enfants, et la nouvelle venue n'était pas la moins affectueuse.

– Votre petit-fils se nomme, je crois, Robert ? demanda le jeune homme, en affectant la plus grande indifférence, bien qu'il ne pût maîtriser un frémissement intérieur.

– Oui, fit la vieille dame nonchalamment. C'est un généreux enfant qui raffolait de Myette. Il aurait voulu pouvoir vous pourfendre et venger ainsi la solitude de sa petite amie.

– Il avait l'âme belliqueuse et chevaleresque, je vois ! Je devais lui paraître un détestable mari.

Elle éclata de rire.

– Il est certain qu'il ne vous portait pas dans son cœur. J'ai toujours soupçonné que son dévouement pour Myette cachait un sentiment plus tendre... à dix-huit ans, on se grise de mots, d'idées et d'exaltation. Il est soldat depuis quelques mois. Ce n'était qu'un enfant lorsqu'il

est parti ; quand il reviendra, toute effervescence sera calmée.

Philippe admira, en cet instant, l'adresse de la vieille dame, qui ne voulait pas laisser à d'autres le soin d'apprendre au mari l'amour que sa femme avait inspiré à un jeune page exalté.

Mais rien dans le ton de la baronne ne permettait de croire que le sentiment du jeune homme eût trouvé un écho chez la femme. Et cela, seul, importait à Philippe.

Après le repas, l'album fut remis au mari, qui le feuilleta avec une attention minutieuse. C'est que rarement Myette avait été photographiée seule. Presque partout, les instantanés rappelaient de petites scènes intimes, et la jeune femme saisie sur le vif, dans de nombreux laisser-aller, se montrait accompagnée de multiples visages inconnus.

Quelques minutes d'observation permirent à Philippe de reconnaître Robert. Partout le petit-fils de la baronne était représenté dans une tenue impeccable, et l'œil le plus prévenu n'aurait pu découvrir, dans ces photos, le moindre prétexte à

critiquer.

Il n'en est pas moins certain que le jeune de Montavel était toujours présent aux côtés de Myette, qu'elle fût à cheval, en auto, en bateau ou à pied. Et c'est la seule présence de cet adolescent, en toutes circonstances auprès de sa femme, qui, en dépit de sa volonté, mit un nuage au front de Philippe.

– En effet, fit-il, comme s'il poursuivait une conversation avec la baronne, je constate que votre petit-fils était très assidu auprès de Myette.

La baronne se mit à rire et, avec un sourire indulgent :

– Voilà une réflexion de mari jaloux ! Et quel mari ? Juste celui qui a le moins le droit de se plaindre. Ce sont toutes les réflexions que cet album vous a suscitées, comte ? Convenez que si Myette était ici, elle aurait motif de se plaindre de votre indifférence.

– La jalousie n'est pas une marque d'indifférence.

– Mais ce n'en est pas une de galanterie.

– Je n’ai pas encore eu l’occasion de pouvoir être galant.

– Peut-être ! mais dans ces photos, il en est quelques-unes où Myette est délicieuse de charme et de naïveté, elle est jolie, élégante et distinguée. Quel amoureux sincère n’aurait pas, tout de suite, proclamé les grâces de sa dame !

Il eut un sourire un peu triste.

– La beauté de ma femme ne m’a pas échappé, remarqua-t-il doucement. Mais en ai-je bénéficié ? En bénéficierai-je jamais ? J’ai surtout vu le larron d’amour.

La baronne cessa de rire et regarda attentivement Philippe.

– Mais c’est que vous êtes sérieusement jaloux, comte !

Il haussa les épaules avec mélancolie.

– Est-ce jalousie, le mot juste ? Inquiétude me paraît plus exact ! Comme mari, je suis si peu avantagé !

– Par votre faute, mon enfant.

– Oh ! *mea culpa, mea culpa* ! Il n'en est pas moins certain que lorsque j'étais loin... par ma faute ! un autre, votre petit-fils par exemple ! avait pour lui tous les avantages ! Et vous voudriez, chère madame, que, tout de suite, je n'aie pas cherché et remarqué l'attitude des familiers...

– Chut ! n'achevez pas, comte. Myette est exempte de tout reproche, ne formulez contre elle aucune suspicion. Quant à Robert, je puis vous affirmer que, sous mon toit, une femme devenait sacrée pour lui.

– Il n'est plus sous votre toit. Et Myette vous a aussi quittée.

– Et, naturellement, vous rapprochez ces deux faits ! s'écria-t-elle en riant. Vous êtes terrible, monsieur d'Armons, et me voici obligée de vous démontrer votre erreur. Il vaut mieux, néanmoins, que ce soit avec moi qu'avec Myette que vous ayez cette franche explication. Apprenez donc que Robert a dû avoir avec votre femme un entretien particulier... Qu'a-t-il dit à Myette ? Qu'est-ce que celle-ci lui a répondu ? Je ne sais

exactement ; mais ce dont je me suis rendu compte, c'est que mon petit-fils avait perdu un peu de son brillant entrain.

« Il a devancé aussitôt l'appel en s'engageant dans les troupes coloniales. Il est, depuis, en Indochine. Quant à Myette, à son tour, elle a manifesté le désir de vivre indépendante, prétextant l'échange de lettres avec vous et la certitude qu'elle avait acquise, par cette correspondance, de n'être jamais pour vous autre chose qu'une femme légale. Et j'ai admis, en effet, ainsi que M^{me} votre mère, que Myette n'avait pas d'autre parti à prendre que de vivre sa vie, indépendante, chez elle, comme l'aurait fait une veuve. Êtes-vous convaincu à présent que votre femme est irréprochable ?

— Je n'en ai jamais douté, madame, puisque ma mère l'avait appelée à son chevet. Mais je suis heureux que vous ayez bien voulu me donner ces explications qui me font supposer que si votre petit-fils a éprouvé pour ma femme un sentiment un peu tendre, du moins celle-ci ne paraît lui avoir accordé qu'une bonne affection fraternelle.

– Je suis contente, monsieur d’Armons, que ce mot soit venu sur vos lèvres spontanément. Il résume la situation : rien n’empêchait Myette d’aimer Robert et cependant elle l’a tout de suite repoussé, sans espoir de changement.

– Je vous quitterai avec cette bonne impression, fit Philippe en prenant congé.

Mais la vieille dame le retint une minute encore.

– Un bon conseil, cher monsieur, ne laissez jamais deviner à Myette que vous avez pu soupçonner Robert ou un autre... si elle connaissait ce défaut de votre cuirasse, je suis certaine qu’elle s’en emparerait tout de suite. Que de fois n’ai-je pas compris qu’elle vous souhaitait vulnérable sur un point pour avoir le plaisir de vous attaquer par là.

Philippe d’Armons eut un sourire et questionna :

– Par esprit de représailles ?

– Oui, pour qu’un peu de souffrance vous vînt par elle.

– Et vous dites que c’est moi qui suis terrible !

– Son besoin de vengeance n’est peut-être qu’un besoin de coquetterie... pour que, souffrant, vous vous occupiez d’elle.

– C’est bien ainsi que j’interprétais sa joie de me savoir jaloux et d’exciter ce sentiment.

La vieille dame le regarda avec plaisir :

– Allons, vous me comprenez à demi-mot, et je crois vous en avoir assez dit... Voyez Myette... et quand tout sera arrangé entre vous deux, faites-le-moi savoir. Je serai réellement contente de votre réussite, monsieur d’Armons, et je vais former des vœux pour votre succès.

Ils se quittèrent enchantés l’un de l’autre et Philippe prit immédiatement le chemin de Paris.

VII

Au coup de sonnette de Philippe, une femme de chambre vint ouvrir.

– Madame d’Armons est ici ?

– Il est un peu tôt, monsieur, pour voir Madame. Il est à peine dix heures du matin.

– Madame n’est pas encore levée ?

– Je ne sais pas, monsieur. Elle est peut-être déjà sortie ! Je vais aller voir ; si Monsieur veut me dire son nom ?

– Prévenez-la que M. d’Armons désire lui parler.

De l’étonnement passa sur le visage de la domestique et elle hésita sur le parti à prendre.

Philippe croyait que son seul nom lui ouvrirait en grand les portes du domicile de sa femme. Or, la servante maintenait la porte entrebâillée et elle s’apprêtait à la refermer sur lui pour aller

prévenir sa maîtresse.

Cette attitude prudente mit une inquiétude à l'âme du jeune homme.

Sa femme n'était peut-être pas seule ?

Il est des suppositions qui sont intolérables. Celle-ci était du nombre.

Elle eut à peine effleuré le cerveau du jeune mari que, brusquement, écartant la domestique, il pénétra dans le vestibule de l'appartement.

– En voilà des façons ! s'écria la femme. Veuillez attendre, monsieur, je vais voir si Madame est ici.

– J'irai moi-même.

Un peu nerveux, Philippe s'avança. Il hésitait entre plusieurs portes.

Mais la servante s'élança vers lui.

– Voyons, monsieur, attendez. Entrez ici, je vous prie.

Elle ouvrait devant lui la porte d'un salon spacieux.

– Où est la chambre de Madame ? répliqua-t-

il.

– Veuillez attendre, monsieur, insista la femme ; je ne vous connais pas, moi !

Elle élevait la voix, véritablement offusquée du sans-gêne de l'inconnu.

Celui-ci, d'ailleurs, ne s'effarait pas de ses protestations. Il ouvrit une porte qui donnait dans un boudoir, puis une autre.

Comprenant que la chambre de Myette devait être à l'autre extrémité du couloir, il s'y dirigea.

À ce moment, Léonard apparut, attiré par les cris de la femme de chambre.

Le colosse parut surpris d'apercevoir le comte qu'il connaissait pour l'avoir vu à Louvigny, lors de la mort de la vieille comtesse.

Son premier mouvement fut de barrer la route au jeune homme.

Celui-ci s'arrêta et toisa le serviteur.

– Vous me reconnaissez, l'ami, je pense ? Retirez-vous.

– Mais, monsieur, Madame n'est pas encore

levée !

– Justement, je désire lui parler chez elle. Allons, écartez-vous, vous n’allez pas m’obliger à me colleter avec vous.

– Je ne sais pas si je dois laisser Monsieur le comte aller plus loin... qu’il me permette de prévenir Madame...

– Non, vraiment ! Il faut votre permission pour que je parle à ma femme ?

De plus en plus, le jeune mari était persuadé que Myette n’était pas seule.

À ce moment, une porte s’ouvrit dans le fond du vestibule, et la jeune femme apparut toute rose, les cheveux ébouriffés et vêtue seulement d’un pyjama de soie.

– Qu’est-ce qu’il y a ? fit-elle. Pourquoi tout ce bruit ?

Léonard s’effaça contre le mur et Myette aperçut soudainement Philippe qui la regardait.

Une légère stupeur l’immobilisa une seconde.

Depuis quelques jours, elle attendait la visite

du jeune homme, mais elle ne l'avait pas prévue si matinale, ni si mouvementée.

Elle vit le regard hardi de son mari, l'inquiétude de la femme de chambre, l'attitude hostile de Léonard et elle devina une partie de la vérité.

Silhouette enfantine auprès de la taille élevée de Philippe et de celle colossale du serviteur, elle eut l'impression que sa présence les dominait tous.

Et un sourire amusé, malgré elle, illumina son visage de gosse.

— C'est vous, comte, qui bouleversez ainsi mes gens ?

Philippe perçut l'indulgent accueil sous l'apparente raillerie.

— Il semble, en effet, que je fasse figure d'intrus. J'ai cru qu'il allait me falloir livrer bataille pour arriver jusqu'à vous.

En parlant, il s'avancait vers elle, mais Myette recula, soudain, confuse d'être si peu vêtue.

— Je vous demande pardon, je ne suis pas en

état de vous recevoir... voulez-vous entrer dans la pièce à côté... Je suis à vous dans un instant.

Et, toute rouge maintenant à la pensée qu'il l'avait vue en ce vêtement de nuit, elle voulut mettre la porte entre lui et elle.

Le pied de Philippe empêcha ce mouvement de retraite.

– Laissez-moi, dit-il d'abord, ma chère amie, vous présenter mes hommages.

Et, de nouveau, il poussa hardiment la porte et pénétra chez sa femme en refermant l'huis derrière lui.

Interdite, Myette le regardait faire. Avec ses allures autoritaires, ce Philippe, qu'elle connaissait si mal, lui imposait. Et, toute rougissante, elle se demandait jusqu'où l'audace du jeune homme allait aller.

Celui-ci, d'ailleurs, à peine seul avec elle, et après un bref regard vers le lit vide où un seul oreiller trônait au milieu des dentelles, n'eut qu'une pensée, celle de se faire pardonner ses allures cavalières.

Il lui avait saisi la main et, incliné devant elle, lui baisait le bout des doigts.

– Je ne pensais pas troubler votre repos à cette heure, déjà avancée... En Égypte, j’ai pris la fâcheuse habitude de me lever avec le jour !... Je m’excuse réellement de mon intrusion chez vous, puisque j’ai interrompu votre sommeil.

– Je ne dormais pas, fit-elle, désignant une table de chevet ; j’écrivais des lettres dans mon lit. Mais, je suis extrêmement gênée de cette tenue, ajouta-t-elle, plus rouge encore sous le chaud regard dont il l’enveloppait.

– Pourquoi ? Vous êtes délicieuse ainsi et je n’en ai que plus de regret d’avoir tant tardé à vous rejoindre.

Le visage de Myette se rembrunit aussitôt.

– Voulez-vous m’attendre dans la pièce à côté, comte, je vous prie ; je vous assure que je ne saurais converser avec vous dans une toilette aussi sommaire.

Sa voix, subitement froide, mettait une distance entre Philippe et elle.

– Je ferai tout ce que vous voudrez, répliqua-t-il doucement, pourvu que vous ne me parliez pas sur ce ton glacial. Je suis infiniment coupable de ne pas vous avoir reconnue l'autre jour et je n'ai qu'un désir, Myette, vous faire oublier cette insigne maladresse.

Elle pensa :

– Il a un rude aplomb de croire qu'entre lui et moi il n'y a que ce petit compte à régler.

Mais elle continua de se taire pour dissimuler sa vraie pensée.

Se méprenant sur le silence de Myette, il reprit, insinuant :

– Vous auriez pu, Myette, vous remettre au lit. Je n'aurais pas eu cette terrible impression de bouleverser vos habitudes. Je me serais assis dans ce fauteuil et nous aurions causé familièrement, tous deux, dans cette intimité.

– C'est que, justement, vous et moi, ne sommes ni des familiers, ni des intimes, et jusqu'ici rien, réellement, ne nous prédispose à un tel laisser-aller.

Il la regarda longuement sans répondre ; le calme de ce petit visage enfantin le désarçonnait. Il comprit que les deux grands yeux qui l'avaient tout de suite conquis pouvaient le faire cruellement souffrir.

Et, chose étrange, la pensée de souffrir par Myette lui était intolérable. Tout son orgueil, tout son amour-propre se rebellaient contre la froideur de la jeune femme.

Pendant trop longtemps, il n'avait eu pour elle que mépris invincible et dégoût insurmontable. Parce que soudain elle se révélait jolie et séduisante, tout autre qu'il ne l'avait imaginée, il ne pouvait admettre qu'elle lui fît payer la rançon des dédains et des torts qu'il avait eus pour l'autre Myette.

Celle qui était là, devant lui, n'avait rien à lui reprocher... tout de suite, il l'avait aimée, il l'avait rejointe et il ne demandait qu'à lui consacrer sa vie.

– Je ferai comme vous voudrez, confirma-t-il pensivement, après quelques secondes d'un pesant silence. Je vais vous attendre, à côté,

comme vous le désirez.

Sans mot dire, elle alla au fond de sa chambre et souleva une tenture qui dissimulait l'entrée d'un salon voisin.

– Cinq minutes seulement, et je suis à vous.

Comme il arrivait devant elle qui s'effaçait pour le laisser passer, il s'arrêta et ses yeux cherchèrent ceux de la jeune femme.

– Myette ! fit-il doucement. Je voudrais vous persuader que je ne viens pas en adversaire... je souhaite profondément vous faire partager mon désir de conciliation.

– Vous m'exposerez vos désirs tout à l'heure, fit-elle d'une voix impénétrable en évitant son regard qu'elle sentait fascinateur.

Une seconde, il enveloppa de ses prunelles aiguës le corps charmant de la jeune femme dont les formes apparaissaient presque nues sous la soie souple du pyjama.

À travers les plumes d'autruche de ses babouches, la peau laiteuse de ses pieds décelait des extrémités de race.

Ses lèvres sensuelles s'entrouvrirent sous un souffle de feu qui embrassait subitement sa chair.

Cette femme était la sienne... un désir fou qu'il n'avait pas prévu le prenait de la saisir entre ses bras et de l'étreindre.

Il dut se raidir pour dominer le trouble physique qui l'eût jeté contre elle.

Comme un halluciné, il passa devant Myette et fit les trois pas nécessaires à quitter la chambre.

Dans l'autre pièce, la portière retombée derrière lui, il demeura comme hébété.

– Eh bien ! jugea-t-il, ça ne va pas être drôle ! Elle est d'un calme, d'une froideur ! C'est terrible d'être sincère : je suis incapable de garder mon sang-froid devant elle !

Elle ne mit que quelques minutes à venir le rejoindre.

Il venait de déposer, sur un fauteuil, son raglan et ses gants, quand, se retournant, il l'aperçut devant lui.

Il songea tout de suite qu'elle avait eu raison de le faire attendre, elle était moins dangereuse

pour ses sens, ainsi habillée, que vêtue seulement d'un pyjama.

En revanche, avec sa petite robe noire qui s'arrêtait aux genoux, ses jambes fines gainées de soie, son col blanc de Venise, elle avait l'air d'une écolière de quinze ans.

Et le cœur de l'homme se mit à battre dans sa poitrine, devant cette troublante apparition.

C'était, à nouveau, la jolie brunette de l'autre jour, celle dont la frimousse éveillée et les grands yeux sombres avaient tout de suite attiré son regard.

Auprès de l'homme, dont le costume noir faisait ressortir la taille fine et élancée, Myette était toute menue, toute fragile, mais c'était justement cette fragilité de luxueuse petite poupée qui troublait Philippe et mettait des frissons de désir dans ses veines.

En ce moment, il l'enveloppait d'un regard éperdu où il livrait tout son amour.

Elle perçut le trouble que sa présence causait au jeune homme, et, malgré elle, un peu de rouge

colora sa pâleur.

— Je ne vous ai pas trop fait attendre, vous voyez ? fit-elle pour couper le dangereux silence.

Il vint vers elle, se courba, saisit ses deux petites mains et les pressa contre lui comme s'il avait voulu l'attirer tout entière contre sa poitrine.

— Myette, fit-il gravement, voulez-vous que tout de suite nous écartions tout sujet de division et qu'au contraire nous mettions entre nous deux la confiance et l'oubli du passé ?

Elle eut à ces paroles un instinctif mouvement de recul. Mais il maintint contre lui les frêles petites mains.

— J'ai des torts formidables envers vous qui étiez ma femme, continua-t-il. Je vous ai méconnue, dédaignée, injuriée. J'ai tous les torts, je le reconnais ; je m'en accuse et les prends tous à mon compte... Toute une vie d'amour et de dévouement ne sera pas de trop pour me le faire pardonner. Mais ces torts-là ne s'adressent qu'à l'épouse... Vis-à-vis de vous, Myette, que je ne connais que depuis quelques jours, je n'ai rien à

me reprocher. Je vous ai aimée dès le premier regard ; et, depuis, je n'ai eu qu'un désir : vous rejoindre et vous convaincre de mon amour.

Désarçonnée par un raisonnement aussi subtil, elle le regarda sans répondre.

– Myette chérie, reprit-il, voulez-vous admettre, après ma ridicule apostrophe à mon oncle, l'autre jour, qu'il faut qu'il y ait eu en moi un bouleversement complet dans mes sentiments pour que je sois ici, auprès de vous, faisant amende honorable de mes torts et prêt à subir toutes vos exigences.

– En effet, reconnut-elle. Je ne m'attendais pas à de telles paroles sur vos lèvres... Le mari que vous êtes n'a guère gâté jusqu'ici l'épouse que je suis.

– L'épouse qu'on m'a amenée, un matin, en Savoie, il y a deux ans, et que je ne connaissais pas.

– Que vous avez refusé de connaître.

– Parce qu'on m'imposait un mariage contre mes désirs et mes convenances, alors que je ne

voulais pas me remarier.

– Vous n’aviez sans doute pas l’âge de raison pour accepter une femme contre votre gré, raillait-elle.

Il sourit et doucement :

– Les événements m’imposèrent cette nouvelle union... N’importe quelle autre femme que celle que j’ai prise ce jour-là aurait subi mon dédain et mon aversion.

– Ça ! c’est ça ! que vous m’avez fait épouser ! murmura-t-elle, un peu moqueuse.

– Oui, reconnut-il. Et j’aurais débité mille autres sottises encore, si je n’avais pris le parti de fuir et de m’exiler. J’étais fou de chagrin et de remords devant ce marché honteux où je donnais mon nom contre de l’or ! Et, pourtant, l’on m’avait affirmé, pour me décider, que je sauvais une jeune fille menacée des pires dangers.

– C’était vrai ! fit-elle gravement.

– Alors, que celle que j’ai épousée, eu égard à cette seule raison, ne m’accable pas trop aujourd’hui... Sans chercher à diminuer ou à

excuser mes torts, qu'elle veuille se souvenir qu'elle-même a accepté un mariage qui la sauvait.

– Elle s'imaginait, peut-être, trouver en vous un défenseur.

– Je crois que, vis-à-vis de l'avenir, il vaut mieux que le défenseur lui ait fait défaut.

– Comment cela ?

– Il n'a pas assisté à la transformation...

– Et alors ?...

– Au lieu de s'habituer, petit à petit, à la beauté de sa femme, il l'a complètement ignorée.

– Jusqu'au mépris, jusqu'à l'injure !

– Jusqu'à la méconnaissance totale.

– Je ne vois pas très bien l'avantage de cette ignorance ? dit Myette, un peu sèchement.

– Et pourtant, l'autre jour, à Louvigny, mes yeux furent attirés par une délicieuse brunette que je ne connaissais pas... que j'étais persuadé n'avoir jamais rencontrée et qui me charma dès le premier regard. Ce fut le coup de foudre, imprévu

et involontaire... L'aurais-je jamais ressenti, si depuis deux ans j'avais vécu, par devoir, auprès de celle qui portait mon nom... par simple devoir de mari ?

Myette se mit à rire.

– Votre raisonnement est un peu spécieux. On affirme que le mariage tue l'amour. Il serait donc sage à une fille, pour ménager l'amour de l'homme, de ne jamais se marier !... Et pour être sûre de vous retrouver dans deux ans, avec les mêmes sentiments, ne croyez-vous pas qu'il serait prudent que vous retourniez en Égypte ?

– Ce que je ferai certainement, si vous ne voulez pas croire à la sincérité des sentiments que je vous exprime.

Il avait gardé dans les siennes les petites mains de Myette, et la jeune femme était obligée de demeurer debout, devant lui, sous le feu troublant de ses prunelles hardies.

Comme Myette demeurerait muette devant la menace de repartir, le jeune homme porta à ses lèvres les deux menottes prisonnières et les

couvert de baisers. Ses lèvres s'attardèrent sur l'alliance qu'elle portait :

– J'ai maudit ce lien qui vous faisait mienne et pourtant, auprès du lit de mort de ma mère, c'est votre main secourable qui est venue vers moi, c'est votre voix très douce qui m'a réconforté, ce sont vos grands yeux noirs qui m'ont encouragé. Souvent, je sentais votre regard apitoyé posé sur moi et il me semblait que j'étais moins seul, puisque, dans cette foule de parents et d'amis, il y avait une âme de femme qui s'intéressait à moi.

– Pas à vous... à votre peine !

– N'importe ! Vous saviez qui j'étais et quels liens nous unissaient, et pourtant vous ne m'étiez pas défavorable.

– J'ai même appuyé vos arguments devant le notaire et la famille, quand vous avez attaqué le testament, railla-t-elle de nouveau.

– En effet, reconnut-il en souriant. Et j'en fus si troublé que moi, l'adversaire du divorce, j'ai parlé publiquement de faire casser mon mariage, à Rome.

– Vous avez commencé les démarches, je crois ?

– Non, fit-il sincèrement. Mais l'autre jour une femme m'écoutait et j'aurais dit mille autres folies pour lui paraître détaché de tous liens.

– Je ne vous crois pas : vous n'avez pu calculer tout cela.

– On ne calcule pas, justement ! On parle instinctivement... si bien qu'après on se demande comment on a pu raconter tant de sottises.

Elle eut un petit rire ironique qui le souffleta.

– Ainsi expliqués, remarqua-t-elle, les incidents de l'autre jour deviennent presque émouvants.

– Ne raillez pas... les faits sont rigoureusement exacts ! Quand je disais à mon oncle que je manquais d'appétit et qu'il pouvait prendre ma place, rappelez-vous, mes yeux étaient rivés sur vos noires prunelles et j'y puisais toutes les ironies possibles pour accabler l'épouse inconnue... l'épouse encombrante !

– Encore un peu et je vais être complice de

votre algarade !

Il la regarda profondément :

– Peut-être plus que vous ne le croyez, Myette...

– Oh !

– Si ! N’avez-vous pas écrit à la baronne de Montavel que, si je n’avais pas été votre mari, vous eussiez aimé vous moquer d’elle avec moi... nous étions faits pour nous comprendre.

Le visage de Myette s’empourpra.

– Combien j’ai été ridicule ! On écrit parfois des bêtises sans s’en rendre compte !

– Ah ! n’appellez pas ça une bêtise ; ce sont ces mots-là, sous votre plume, qui m’ont donné le courage de vous tout avouer, ce matin !

Elle ne répondit pas. Elle continuait de le regarder comme s’il avait été pour elle une énigme vivante. Et, dans les grands yeux qui le fixaient, le jeune mari ne croyait lire que de l’incrédulité. Il se souvint de la remarque de la baronne :

« Vous êtes trop joli garçon, comte, pour ne pas faire avaler toutes les couleuvres à une gosse comme Myette... »

Avec amertume, il constatait qu'aucune de ses paroles ne portait sur la jeune femme, et pourtant il parlait avec son cœur et sa sincérité, incapable vis-à-vis d'elle de faire le boniment habituel aux hommes qui cherchent à séduire.

Il continuait de tenir entre les siennes, et contre sa poitrine, les petites mains de la jeune femme. Plusieurs fois, celle-ci avait voulu se dégager de l'étreinte de Philippe, mais il n'avait pas desserré ses doigts et Myette avait dû rester devant lui, si près que leurs souffles se confondaient et que la moindre défaillance de la petite épouse l'eût jetée dans les bras de son mari.

Comprit-elle le danger de ce rapprochement trop prolongé ? Myette, brusquement, chercha à se libérer et, à moins d'user de violence, Philippe dut laisser libres les mains de sa femme.

Un cosy-corner s'allongeait auprès d'elle. Myette s'y assit au milieu des coussins et, désignant à Philippe un grand fauteuil devant

elle, elle le pria d'y prendre place.

– C'est ainsi que vous étiez, l'autre jour, quand je vous ai vue la première fois, remarqua-t-il en s'asseyant... toute petite, dans vos vêtements de deuil, assise contre le mur, auprès de mon oncle, dans la chambre mortuaire...

– Comment ! vous m'avez remarquée, ce jour-là ?...

– Vous fûtes la première personne que j'aperçus en ouvrant la porte.

– Mais vous étiez tout à votre chagrin ! Pendant deux heures, plongé dans votre peine, vous avez ignoré tout ce qui vous entourait...

– Il ne faut qu'un éclair pour enregistrer une photo. Il faut croire que mon cerveau avait été impressionné de votre image en aussi peu de temps, puisque je puis vous donner tous les détails vous concernant, en ce moment-là.

– Oh ! fit-elle, avec doute. C'est surtout parce que vous m'avez revue ensuite.

– Non, rectifia-t-il pensivement. Vous aviez une écharpe noire autour du cou... Celle-ci

cachait mal l'échancrure de votre robe et, sur la peau mate, un médaillon ovale mettait une teinte brillante.

– Celui-ci, probablement ? fit-elle en tirant de son corsage le médaillon de pierres fines.

– Peut-être, accepta-t-il doucement. Êtes-vous convaincue, maintenant, Myette, que je vous ai tout de suite remarquée ?

Sous le regard profond qu'il posait sur elle, la jeune femme détourna les yeux, un peu plus troublée qu'elle ne l'aurait voulu.

– Vous avez simplement le don d'observation, fit-elle, pour ne pas admettre qu'il pouvait la convaincre.

Mais il ne voulait pas remarquer ses sarcasmes.

– Comprenez-vous, à présent, insista-t-il, quel fut mon désespoir quand j'ai su le nom de la jolie fillette dont j'étais tombé si vite amoureux ?

– L'histoire est délicieuse et si bien racontée... du pur roman !...

– Ne la mettez pas en doute, cependant :

j'étais fou de chagrin quand le vieux Carolin m'a dit votre nom.

– Votre orgueil de mari aurait dû être charmé, cependant !

– Mon cœur d'amoureux ne voyait que le désastre.

Les phrases rebondissaient entre eux comme une balle qu'ils se seraient renvoyée.

– Je n'ai jamais dû être amoureuse de vous, moi, alors ! remarqua-t-elle avec une amère rancune.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Parce que c'est toujours avec une fureur vindicative, jamais apaisée, que je contemple votre portrait.

Elle tenait son médaillon du bout de ses doigts fins, comme s'il avait été du fer rouge.

– Quel portrait ? demanda-t-il sincèrement, sans se douter à quel genre d'image elle faisait allusion.

– Celui-ci que, sur ma demande, vous m'avez

envoyé : mon singe de mari ou mon mari singe, comme vous voudrez !

Il fronça le sourcil en reconnaissant l'image. Mais elle continua, implacable et ironique :

– La belle défense, le beau souvenir amoureux qu'un si joli portrait contre les audaces importunes de galants soupirants ! Je pouvais être fière, hein ! et fidèle ! Un si joli mari !

– Ce n'est pas à vous, Myette, que cette image s'adressait, dit-il tristement, avec un haussement d'épaules qu'on sentait douloureux.

– Et à qui donc, sinon à moi ?

Ses yeux durs bravaient ceux de Philippe, qui conservait son calme apparent.

– À l'épouse que je répudiais...

– Avec de pareils procédés...

– Oui... je crois que, dans un aussi injurieux envoi, toute ma loyauté se dressait.

– Votre loyauté ! cria-t-elle. Vous voyez de la loyauté dans un pareil acte de goujaterie ?...

– Une femme que je n'aimais pas, qui m'était

odieuse, avec laquelle j'étais fermement décidé à n'avoir jamais le moindre rapprochement... n'était-ce pas une question de simple loyauté, de rompre tous rapports du premier coup, de ne pas permettre même à son imagination féminine de s'attarder sur moi...

– Oh ! l'odieuse logique masculine. C'est avec de pareils raisonnements qu'un homme piétine un cœur de femme, qu'il jette le désespoir dans une pauvre âme de gosse, qu'il brise la vie d'un être innocent dont le seul tort était d'avoir cru en la toute-puissance d'un mariage avec lui !

Philippe était devenu très pâle, sous les sanglants reproches de Myette.

– Je vous en supplie, ne m'accablez pas, fit-il en glissant à genoux devant elle et en entourant sa taille de ses deux bras. Je vous ai dit que j'avais tous les torts... l'épouse a le droit de me maudire ; mais vous, Myette, soyez généreuse ! Je vous ai aimée tout de suite, dès le premier regard. Ma petite Myette, soyez bonne, je vous aime et je suis atrocement malheureux.

– Mais enfin, fit-elle, cette dualité n'existe

pas. Que je sois à la fois celle que vous avez abhorrée et celle que vous dites aimer, maintenant ; il n'en reste pas moins qu'à cause de vous j'ai connu la pire détresse où une âme de vingt ans puisse sombrer. Vous ne m'avez épargné aucune humiliation et il a fallu la tendresse affectueuse d'une vieille dame pour me tirer du néant où votre mépris m'avait jetée.

– Oh ! Myette, gémit-il, je vous ai suppliée, au début, de ne pas mettre entre nous tous ces mauvais souvenirs, ces amers griefs... J'ai eu tort, mais soyez bonne...

Il s'était complètement effondré à ses pieds et, la tête cachée dans les plis de sa jupe, entre ses genoux, il se faisait si humble dans cette pose abandonnée, que Myette s'arrêta, les yeux rivés sur cette tête d'homme qui s'humiliait ainsi.

Sa colère fondait avec son ressentiment exhalé et l'altération de son visage croissait à mesure qu'une émotion intime l'envahissait.

Elle évoquait, en kaléidoscope, tous les mauvais incidents de sa vie d'épousée : le départ de Philippe, là-bas, le matin du mariage ; son

chemin de croix, aux côtés de Martine, dans les hôtels de Suisse, où elle soulevait la curiosité ; Rose Trianon, l'humble petite artiste qui s'était dévouée à elle, pour faire d'elle une jeune fille comme les autres... pour qu'elle ne soit plus : *Ça, c'est ça que vous m'avez fait épouser !*

Myette, subitement, se demanda si elle n'avait pas tant souffert des dédains de Philippe... parce que justement, et sans s'en rendre compte, celui-ci ne lui était pas indifférent.

Et les lettres du jeune mari qui la cinglaient si fortement, et tous ses désirs de vengeance, à elle ! Tout ce besoin qu'il s'occupât d'elle, coûte que coûte, au point qu'elle payait des courriéristes mondains pour qu'ils missent son nom dans leurs échos et la désignassent présente dans des fêtes mondaines où elle n'assistait même pas...

Si tout cela n'était pas en elle un obscur besoin de l'aimer, pourquoi l'attendait-elle depuis trois jours, pourquoi était-elle si heureuse de le voir auprès d'elle, au point qu'elle ne se sentait pas le courage de le voir repartir ?... Si son âme n'était remplie que d'un besoin de vengeance, pourquoi

ne l'avait-elle pas fait déjà jeter à la porte, depuis une heure qu'il lui disait des mots d'amour qu'elle se refusait à croire...

En même temps que ces choses défilaient vertigineusement en sa pensée, ses yeux remarquaient la main gauche de l'homme qui s'appuyait sur la sienne. À son annulaire, une alliance d'or brillait.

Plus que toutes les paroles du comte, cet anneau d'or la troubla. Elle était sûre qu'il ne le portait pas l'autre jour. Elle en avait elle-même constaté l'absence. D'ailleurs, l'or était neuf ; la bague n'avait pas dû être souvent portée. Elle sentit qu'à cause d'elle Philippe l'avait remise à son doigt. Cette constatation fit passer en son être un frisson glacé. Il ne mentait donc pas, son mari, quand il disait l'aimer à présent ? Quand il parlait de coup de foudre imprévu et involontaire ? Quand il lui criait son désespoir d'être, vis-à-vis d'elle, dans une situation aussi atroce ?

Sous une émotion inconnue qui crispait sa gorge et lui étreignait l'âme, elle se mit à trembler de tous ses membres.

Le comte perçut son trouble. Le subit silence de Myette l'inquiétait aussi.

Il leva la tête et anxieusement regarda le petit visage si gravement tendu.

Sur la poitrine de la jeune femme le médaillon était demeuré ouvert et la tête de singe semblait ricaner au nez de l'amoureux transi.

Les mains de Philippe saisirent la chaîne de cou et la brisèrent d'un petit coup sec.

Myette vit son bijou disparaître dans la poche du jeune homme, sans qu'elle tentât une protestation.

Au contraire, elle sentait que ce geste était nécessaire de sa part, à lui.

Comme il la regardait, heureux qu'elle n'eût pas protesté contre cette exécution, elle lui toucha la main et désigna son alliance.

— Vous ne l'aviez pas, l'autre jour ? fit-elle doucement.

— Non, avoua-t-il. Je ne l'ai jamais portée.

— Quand l'avez-vous mise ?

– Après votre départ, quand j’ai su le lien qui m’unissait à vous.

– Il compte donc tout de même encore pour vous, ce lien-là ?...

– Oh ! Myette chérie, pour toujours, si vous voulez...

Leurs yeux se prirent, se pénétrèrent, une humidité apparut dans les yeux graves de l’orpheline.

Montrant sa main gauche, où son anneau de mariage étincelait :

– Le mien ne m’a jamais quittée, murmura-t-elle avec un sanglot contenu.

Une larme roula sur sa joue blême, puis une autre larme et d’autres suivirent sans qu’elle se rendît compte si c’était de détresse, de regret ou de joie qu’elle pleurait ainsi.

Elle ne sut pas davantage comment la chose se fit...

Elle entendit la voix de Philippe, toute vibrante d’émotion.

– Oh ! non, Myette chérie, ne pleure pas, je t'adore.

Elle sentit subitement qu'elle était dans les bras du jeune homme, qu'il la serrait fortement contre lui, et que soudain ses lèvres écrasèrent sa bouche dans un baiser fougueux qui s'éternisait...

Dans un inconscient bonheur où tout son être se fondait, elle perçut des mots d'amour d'une douceur infinie, des gestes hardis dont elle ne se révolta pas... dans les bras de Philippe, elle s'abandonna tout entière. Quand elle reprit conscience de la réalité, elle comprit que l'irréparable était accompli entre son mari et elle... cet irréparable que sa belle-mère ou la baronne de Montavel craignait tant de lui voir commettre avec un autre !

Philippe en était le bénéficiaire, mais du même coup Myette songea qu'elle venait d'abdiquer tout espoir de vengeance...

Comme ses grands yeux d'enfant s'ouvraient pensivement sur le néant de toute cette rancune avortée, Philippe se pencha vers elle, avec une soudaine inquiétude :

– Ne pense pas au passé, ma poupée chérie ; ne réfléchis pas... Je t’aime, tu es tout pour moi... ma belle petite comtesse, tu verras, nous serons heureux, tous les deux... toujours !...

Alors, doucement, consciente de son geste cette fois, Myette se blottit d’elle-même dans les bras forts de son mari.

Sa tête posée sur la poitrine de celui qui l’avait si rapidement conquise, – à pas de charge ! aurait pensé la baronne... – elle se reconnut heureuse, enfin !

– Je suis vengée, tout de même, mon beau Philippe ! Tu ne voulais pas me connaître, et maintenant tu m’aimes et tu ne me quitteras plus jamais...

– Jamais ! Tu es ma petite comtesse pour toujours.

Cet ouvrage est le 276^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.